

***République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche
Scientifique***

Université de Bouzaréah. Alger



***Faculté des lettres et des sciences humaines
Département de Français
Université Alger 2 Annexe de Bouzaréah***

Titre :

***L'altérité comme source d'angoisse et de tentation dans Le Souffle
Du Jasmin, 1^{er} tome de la saga Inchallah de Gilbert Sinoué***

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Magistère

Option : sciences des textes littéraires

***Présenté par : Amina Nakib
Sous la direction du : Docteur Kacedali***

Remerciements

Le travail est l'amour rendu visible.

Khalil Gibran, le prophète.

Il me paraît important de saisir cette occasion et adresser mes profonds remerciements aux personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce modeste travail.

Je remercie tout d'abord Dieu le tout puissant pour ses innombrables bienfaits. Je le remercie de m'avoir protégée et de m'avoir entourée de personnes sincères et généreuses.

Un très grand merci à Mme Kacedali, ma directrice, qui avait assez de confiance en moi pour m'encadrer. Elle a su provoquer un sérieux électrochoc pour me pousser une fois pour toutes à m'engager à accomplir ce mémoire. En me corrigeant et en me conseillant, elle m'a permis de travailler avec assurance.

Je tiens à remercier sincèrement tous les membres de ma famille et mes amis qui m'ont écoutée des heures d'affilé avec amour, qui m'ont encouragée, m'ont soutenue et m'ont aidée à maintes reprises.

Je remercie particulièrement mes chers parents qui m'ont élevée avec amour et m'ont inculquée les bonnes valeurs. C'est grâce au cadre familial serein et chaleureux qu'ils m'ont offert que j'ai pu faire les bons choix dans ma vie et continuer mes études universitaires.

Merci à mes chers frères et sœurs qui n'ont jamais cessé de me porter conseils, de m'aimer et de me soutenir.

Merci à ma belle-mère, mes beaux-frères et mes belles-sœurs pour leur intérêt, leur soutien, leur humour et les bons moments de détente passés auprès d'eux.

A mon cher mari Bachir Cherif Rafik, merci pour ton soutien financier qui m'a permis de m'épanouir dans mes études. Merci de m'avoir soutenue moralement et d'avoir enduré des sautes d'humeur. Merci pour ta patience, ton amour et ton attention.

Merci à Adem, né en cours de route pour ses gazouillis et ses bêtises, pour les précieux et tendres moments passés ensemble. C'est Adem qui m'a donné la force de reprendre mes études, pour qu'il voit en grandissant une maman déterminée, passionnée et active.

Merci à toute personne ayant prié pour moi dans l'intimité de sa pensée.

Introduction

➤ Introduction

Aujourd'hui les sociétés sont de plus en plus diversifiées, environ 3 % de la population mondiale vit en dehors de son pays de naissance, soit 200 millions d'émigrants.

En effet, la mondialisation du flux migratoire a transformé les pays en des lieux de rencontre de plusieurs cultures.

Les facteurs phares de ces migrations sont soit des facteurs d'attraction vers les pays convoités, soit d'évasion des pays d'origine.

Dans le premier cas, les émigrants quittent leurs pays dans le but de rejoindre un ailleurs rêvé et de goûter à l'exotisme oriental ou occidental.

Par contre, dans le deuxième cas, l'émigration constitue une sorte de survie quand ce n'est pas un départ forcé. Les émigrants fuient alors la pauvreté, la pression démographique ou même la tyrannie d'un despote ou d'un colonisateur.

Par ailleurs, la migration est facilitée par la proximité géographique rendue plus aisée par l'abondance des transports, elle contribue alors de plus en plus à accroître la variété au sein des sociétés abritant désormais des populations qui aspirent à un mieux vivre économique, social, politique, religieux et culturel.

En outre, « *toute société est par définition multiculturelle, elle est formée de populations diverses, par le sexe, le milieu social, la religion de pratique ou de référence, l'origine nationale ou régionale* ». ¹

Cet énoncé de Dominique Schnapper (sociologue et politique français) attire l'attention sur le phénomène de la pluralité culturelle reconnu dans l'ère contemporaine avec l'émergence de l'ethnologie et de l'anthropologie.

Ce phénomène de la pluralité culturelle est directement lié au thème de l'altérité culturelle, et l'évoquer nous mène impérativement à des interrogations sur le processus de l'altérité dans le cas de la confrontation des cultures et de leur cohabitation, et à nous demander si le rapport à l'autre, au différent est toujours conflictuel ou, au contraire, s'il faut le nuancer car il peut s'avérer plus complexe.

¹ D.Schnapper, *Qu'est-ce que la citoyenneté*. Gallimard, coll. Folio, 2000 (pp. 233)

La question de l'altérité n'est pas étrangère au champ esthétique qui, avec les œuvres littéraires, fournit une ample matière pour étudier le rapport à l'autre et ses représentations.

Nous avons donc opté dans notre choix du corpus pour le roman intitulé *Le Souffle Du Jasmin* écrit par Gilbert Sinoué, paru récemment (soit le 1^{er} tome en juillet 2010 et le 2^{ème} en septembre 2010). Cela dénote que nous entrons dans un terrain inédit et jusque-là inexploré, mais l'avantage que nous offre ce roman, mis à part l'émotion réelle dans chacune de ses pages, est la présence constante et patente du thème de l'altérité.

Effectivement, l'histoire relatée dans le roman se déroule au sein d'une société plurielle où des communautés de différentes appartenances religieuses et politiques, de différentes nationalités se retrouvent en situation de voisinage et de proximité.

C'est le cas d'ailleurs des communautés Arabe, Juive, Chrétienne et de beaucoup d'autres dont on trouve l'histoire vraisemblable dans le roman *Le Souffle Du Jasmin*.

Gilbert Sinoué rend compte de cette pluralité culturelle dans des espaces déterminants dans l'histoire qu'il relate à savoir celle de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie et de l'Irak, où se côtoient des milliers d'individus de toute race, âge et confession confondus. Ce sont des lieux de conflits ethniques, d'injustice sociale mais aussi des lieux de rencontres interculturelles et de relations fructueuses.

Des lieux qui servent à l'écrivain de champ d'actions aux personnages fictifs qui mènent, le moins que l'on puisse dire une vie agitée.

Dans ces pays, l'altérité et la cohabitation des diverses cultures animent la vie de tous les jours ; en Égypte, près de l'université d'El-Azhar où l'on enseigne les sciences islamiques, se dressent les églises rassemblant la communauté chrétienne dont fait partie la charmante Amira, l'épouse de Loutfi Bey (un important cultivateur de coton). En Palestine, avant même que le gouvernement sioniste ne milite pour la création d'un état juif, un bon nombre de juifs y étaient déjà bien installés notamment à Haïfa et à Jérusalem où vivait la famille juive Marcus (qui a fui les pogroms polonais au début du siècle).

Mais c'est en Irak que le pluralisme prend toute son ampleur. Cet aspect est très explicite dans les dialogues entretenus par les différents personnages, en particulier dans le débat entre Dounia l'irakienne et Jean-François Levent : « *l'irakienne se retourna vers Jean-François Levent et ajouta : - savez-vous qu'ici cohabitent Turcs, Arabes, Kurdes, Druzes, Turcomans,*

Juifs ? À qui il faut ajouter des maronites, des Grecs, des Arméniens, des Syriaques, des coptes. Une vraie tour de Babel » (p.111).

Cette référence à la tour de Babel met en avant la variété et la pluralité de la société orientale. Le même point est repris plus loin dans le roman, cette fois-ci dans une discussion entre le diplomate britannique Sir Percy et le diplomate français Levent :

« Rachid avait gloussé, imité par le diplomate français qui de toute évidence, jubilait. Ce derniers prit d'ailleurs la parole et expliqua : -je ne vous ferais pas l'affront de vous rappeler que l'Irak est une mosaïque, Sir Percy. Vous avez d'abord des races ; Arabe, Kurdes, Turkmènes, Turcs et même des persans. Ensuite des sectes ; sunnites, chiïtes, chrétiens, nestoriens et juifs (...) vous secouez le tout et vous obtenez une nation ». (pp.61-62).

Cette métaphore de la mosaïque soulignant le caractère fragmenté et l'assemblage de petits morceaux disparates mais qui, au final, donne à voir une belle fresque, rappelle ces sociétés multiculturelles qui regroupent plusieurs communautés distinctes ayant chacune leur originalité.

Outre le cadre social approprié à l'étude du processus d'altérité que nous offre le roman, nous sommes parvenue à choisir notre corpus en fonction de quelques paramètres importants, notamment l'actualité du sujet qu'il traite et la richesse de la documentation adaptée.

➤ **A propos de Gilbert Sinoué**

Gilbert Sinoué est un écrivain français d'origine égyptienne. Il est né le 18 février 1947 sous le nom de Kassab qu'il remplacera plus tard par Sinoué (en hommage au *Sinouhé l'égyptien* de Mika Waltari)². Il partagea son enfance entre les bancs du collège de la Sainte Famille (Jésuites), le centre ville du Caire où il vivait et les rives du Nil auquel il demeure très attaché.

Son père Maurice Kassab, achètera en 1960 un superbe bateau qu'il avait transformé en navire de croisière pour les touristes, et c'était-là que Sinoué passait son temps avant de quitter l'Égypte en compagnie de ses parents pour Beyrouth où il passe son baccalauréat.

² *Sinouhé l'égyptien* est un roman historique écrit par Mika Waltari qui embarque ses lecteurs dans l'Égypte antique du 14^e siècle avant J -C dont le héros est un médecin égyptien nommé Sinouhé.

En 1968 Gilbert Sinoué part à Paris pour entamer des études de guitare classique à l'Ecole normale de musique. Il s'essaya, malgré des débuts difficiles, au rôle de compositeur, auteur et interprète. Il gagnera même un concours organisé par la radio Europe 1, qui le fera monter, le temps d'une chanson, sur la célèbre scène de l'Olympia à Paris.

Il écrit pour de grands noms de la chanson française : Claude François, Dalida, Isabelle Aubert, Marie La foret et Jean Marais.

Au tournant de la quarantaine, Sinoué se concentre de plus en plus sur l'écriture : « *un jour, j'ai tout arrêté- l'approche de la quarantaine probablement – et j'ai commencé mon premier roman. Je l'ai envoyé par la poste à Olivier Orban qui l'a publié* »³.

Parallèlement, il imagine un feuilleton-fleuve (150 épisodes) : *Le destin du docteur Calvet*. « *J'ai appris à écrire de manière concise, claire, à un rythme d'enfer* »⁴.

C'est ainsi que Gilbert Sinoué est devenu romancier à plein temps avec plusieurs gros succès comme *Le Livre De Saphir* ou *L'enfant De Bruges* étudiés dans certaines écoles.

Même s'il est athée, tout près de lui, il y a la Bible, et il lit régulièrement le Coran et la Torah, peut-être parce qu'il est bien attaché à la lecture orientale qui est indissociable des trois religions ou encore par passion, par curiosité.

Nous-mêmes nous avons été poussée par la curiosité de parcourir son roman *Inchallah* qui est en réalité une vaste fresque en deux volumes consacrée à un siècle d'Histoire du Moyen-Orient.

➤ Résumé de l'œuvre

La première partie de la saga *Inchallah*, intitulée *Le Souffle Du Jasmin* couvre la période allant de 1916 à 1956. L'auteur a choisi de retracer les destins de quatre familles, les Hussein, producteurs d'agrumes à Haifa, leurs amis juifs polonais arrivés en Palestine au début du siècle, les Loutfi Bey , planteurs de coton en Egypte et les El-Safi, de Bagdad. Parmi les

³ sinoue.fr/biographie.php

⁴ Ibid.

héros de cette terrible période, il y a aussi un diplomate particulièrement caractéristique du Quai d'Orsay, Jean-François Levent.

Ces familles ont enduré les souffrances infligées au Moyen-Orient de la part des Anglais et des Français qui, en signant le traité Sykes-Picot en 1916, ont commis une série d'erreurs et de trahisons.

En outre, l'instabilité du Moyen-Orient bouleversé par les puissances occidentales, a préparé la montée en puissance de Nasser qui apparaît à la fois irrésistible et légitime. Quant à la nationalisation du canal de Suez, elle illustre la fin du leadership de l'Europe dans la région.

Problématique

Les lectures répétées de notre corpus *Le Souffle Du Jasmin*, nous ont permis de déceler ce thème de l'altérité qui constitue la colonne vertébrale de l'œuvre.

Nous essayerons de voir à travers cette vaste fresque littéraire peignant toute une époque 1916-1956 et différentes communautés ; arabo-musulmane, juive et européenne, **pourquoi et comment l'altérité et la dissemblance entre les hommes sont à l'origine d'une part, d'une cohésion sociale assurant des interactions enrichissantes et des identités affirmées et d'autre part, d'une tension sociale causant des heurts culturels et des conflits interpersonnels.**

Cette problématique met l'accent sur l'affect positif ou négatif que subit l'homme de par le contact avec l'autre, le différent, l'étranger dans les sociétés plurielles où les questions de l'altérité ne peuvent être banalisées car elles sont étroitement liées à l'équité et aux droits de l'homme. Emmanuel Levinas dit d'ailleurs : « *la rencontre de l'autre m'engage et cela je ne peux le fuir* »⁵.

Le thème d'altérité donne à penser que l'ambivalence du rapport à l'autre demeure irréductible, d'ailleurs le contexte historique dans lequel se déroulent les événements dans le roman, à savoir la première guerre mondiale, souligne l'ambiguïté de la notion d'altérité et la difficulté d'assigner à l'autre une position immuable.

⁵ Emmanuel Levinas **Totalité et infini**, Nijhoff, La Haye, 1961, p. 24

L'autre est alors, avant tout, l'ennemi auquel on s'oppose militairement et culturellement. Il est pour les autochtones du Moyen-Orient, l'occidental d'outre-mer qui ne parle pas leur langue, qui ne croit pas en leur religion, ne pratique pas leurs rituels, ne respecte pas leurs traditions et ne comprend pas leur mode de vie. L'autre est celui qui vient en colonisateur, en « civilisateur », qui se croit supérieur, méprise et écrase celui qui gêne son ascension. Il est perçu à la fois comme celui qui est exclu du groupe et qui le menace de dissolution. Sa présence au sein de la communauté ne peut être qu'une épreuve décevante qui prive du repos et de la sécurité pour donner lieu à l'angoisse et à l'instabilité.

D'autre part, l'autre pour l'occidental (français, anglais ou américain) est cet être du tiers monde qui ne sait ni lire, ni écrire, cet oisif, ce « barbare », ce « sauvage » qu'on doit faire accéder à un état d'évolution supérieure.

L'autre est cette communauté réduite à son aspect folklorique et qui baigne dans une culture nourrie par les mythes, les fables et la sorcellerie.

Ces représentations stéréotypées de l'autre donnent naissance à des jugements préconçus et à des appellations réductrices pour pointer les différences sous des termes péjoratifs.

Par ailleurs, si les différentes communautés cohabitant bon gré mal gré adoptent une perception plus ouverte, disposée à s'intéresser à l'autre sans préjugés ni hostilité, l'autre pourrait être considéré comme celui dont la présence rassure, la connaissance réjouit et enrichit.

C'est cette personne peu commune dont la différence nous émeut, nous séduit et nous donne envie d'en savoir plus.

L'autre (celui à qui nous nous opposons militairement ou culturellement) peut être celui qui nous prodigue le nectar de ses expériences authentiques et nous incite à nous livrer à la tentation de la découverte de l'altérité et de la différence.

Ainsi dans ce travail de recherche, nous nous interrogeons sur les facteurs qui font du rapport à l'autre à la fois une source d'angoisse et d'attraction. A ces questions nous proposons ci-dessous des réponses qui sont forcément provisoires mais qui nous serviront de fil d'Ariane pour organiser notre mémoire.

Nous pensons que l'autre serait une source d'angoisse dès lors que des traits différents sont mis en valeur et sont ressentis comme une sorte d'agression.

En revanche, l'autre serait attrayant quand c'est le même et le commun qui sont valorisés dans l'interaction et quand ses caractéristiques différentes des nôtres n'ont pas pour nous d'effets préjudiciables.

Pour tenter de répondre à notre problématique, nous organiserons notre mémoire en trois parties distinctes.

- Nous consacrerons la première partie intitulée : ***Pour une définition opérationnelle de l'altérité***, à une étude théorique, épistémologique du concept d'altérité. Nous y rappellerons les fondements et le développement de ce dernier et nous essayerons de rendre compte de la diversité des approches qui définissent le concept et les domaines qu'il interroge.
- Nous nous attarderons dans un second temps sur le caractère ambivalent de la perception de l'altérité dans le roman de Gilbert Sinoué en présentant, dans cette partie intitulée : ***Ambivalence de la perception de l'altérité dans Le Souffle Du Jasmin***, les différentes formes que peut prendre la relation avec l'autre ainsi que ses représentations.
- Quant à la dernière partie : ***L'Altérité et l'identité dans Le Souffle Du Jasmin, l'indissoluble relation***, nous la consacrerons à la question de l'identité ainsi qu'à une analyse des personnages à la lumière de cette perspective qui est indissociable de la question d'altérité, et ce pour démontrer que la reconnaissance de l'altérité mène à une quête identitaire décisive et à des transformations importantes des identités des personnages du roman.

Première partie

Pour une définition opérationnelle de l'altérité

I. Pour une définition opérationnelle de l'altérité

A. l'altérité à la lumière des sciences humaines

Aborder la question de l'altérité conduit à s'intéresser à qui est l'autre, à nos rapports avec lui, aux moyens de le connaître et à la manière dont il va nous transformer. L'altérité est selon Denise Jodelet (dans son ouvrage *Formes et Figures de l'altérité*), incarnée sous différentes formes : le semblable, l'autre en soi, l'autrui, l'alter, l'étranger, le lointain, etc.

L'autre est donc pluriel. Essayer de le définir suppose répondre à une multitude de questions que Denise Jodelet avait posées avant nous, De qui s'agit-il ? D'un individu ou d'un groupe ? Comment et pourquoi s'opèrent sa perception, sa définition, sa représentation ?

Quelles relations sont-elles établies avec l'autre, sous quelles formes pratiques ou symboliques ?

Nous essayerons de répondre à ces questions dans le but de trouver les définitions qui peuvent nous aider à cerner l'idée de l'altérité qui est au centre du roman que nous étudions.

Dans notre analyse, nous nous servirons donc des définitions comme d'une grille de lecture pour interpréter notre roman.

Pour commencer, l'analyse étymologique du mot « autre », nous amène à constater que ce dernier est dérivé du mot latin *alter*, forme tardive qui a remplacé l'antique *Alius* apparenté au grec latin *Allos* (*autre, différent*), mais aussi le médiéval *Alienus* qui signifie « étranger » et dont le caractère négatif et connotatif renvoie aussi à l'idée d'altérer ou d'aliéner, de « rendre autre ».

Quant au mot altérité, il vient du latin tardif *Alteritas* qui signifie « diversité et différence ».

L'altérité est définie d'après *Le Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles* comme étant « l'antonyme du même. On réservera la majuscule à l'Autre pour désigner une position, une place dans une structure ». (FERROL, JUQUOIS. 2003;5)

La question de l'altérité s'insère dans un espace intellectuel de large envergure, qui va de la philosophie et de la morale jusqu'aux sciences de l'homme et de la société. De ce fait, nous

nous intéressons à cette notion en considérant son caractère pluridimensionnel. Nous essayerons donc de la définir selon chacune des disciplines citées ci-dessus.

Ces définitions étymologiques nous éclairent déjà sur le double sens du mot altérité. Elle mettent en relief tantôt le caractère négatif du mot altérité en le reliant à l'étrangeté et l'aliénation, tantôt le caractère positif de la diversité, de la pluralité et de la richesse culturelle.

Cette ambivalence dans les définitions étymologiques nous permettra de mieux appréhender la notion de l'altérité dans *Le Souffle Du Jasmin*. Elle se reflète également dans le choix même du titre de notre 2^e partie intitulée : *L'ambivalence de la perception de l'altérité dans Le Souffle Du Jasmin*.

L'ambivalence de l'altérité n'est donc pas seulement d'ordre lexical mais également d'ordre social.

1) L'altérité en sociologie

La dimension sociale est très importante dans *Le Souffle Du Jasmin* où l'altérité est un thème primordial. Dans le roman, plusieurs cultures cohabitent et les interactions sociales entre les individus peuvent changer le cours de l'Histoire. Il est donc important de s'intéresser à la notion de l'altérité à la lumière de la sociologie puisque cette dernière se préoccupe de tous les thèmes indiqués dans le roman comme la famille, les rapports de genre, les religions ou encore les formes de cultures et d'ethnicités. Nous passerons donc en revue dans la partie suivante les différentes définitions de l'altérité en sociologie dont nous pourrons ensuite tirer profit dans notre analyse.

Le constat de la pluralité sociale et culturelle a conduit la sociologie à réfléchir sur l'altérité qui s'inscrit au cœur du lien social. En effet selon George Simmel (philosophe et sociologue allemand 1908-1984) « *l'homme entre dans des relations de vie avec autrui, d'action pour, avec, contre autrui, dans des situations de corrélation avec autrui* ». ¹

Simmel met en avant l'ambivalence du rapport avec l'autre et sa réciprocité, une piste de recherche que nous aborderons dans la deuxième partie de notre mémoire.

¹ George Simmel, *Sociologie, Etudes sur les formes de socialisation*. PUF. 1999 .p.43.

En outre, la relation entre soi et l'autre prend plusieurs formes. Le sociologue Jean Cazeneuve distingue deux façons de percevoir les autres : comme des semblables, réunis par des caractéristiques qui relèvent de la mêmété (famille, nation, religion, groupe professionnel ou ethnique), et comme des dissemblables, des étrangers dont les différences et les écarts sont plus importants que les ressemblances.

Nous avons justement établi notre raisonnement sur cette perception binaire de l'autre. Nos hypothèses de départ soulignent ces caractéristiques de mêmété et d'étrangeté qui sont peut-être à l'origine des bonnes ou des mauvaises interactions avec l'autre.

De plus, l'autre est considéré dans la sociologie comme un acteur social qui peut influencer remarquablement notre façon de penser ou d'agir.

D'ailleurs selon Gustave Lebon, le psychisme d'un individu varie lorsqu'il se trouve au sein d'une masse d'autres individus (psychologie des foules, 1895). Il parle même d'une « *âme collective* » pour désigner la conscience que le membre du groupe a de sa relation aux autres membres du groupe.

L'autre se définit également comme celui avec qui « *nous partageons les mêmes symboles* » qui nous entourent, celui avec qui « *nous partageons une culture qui est un ensemble élaboré de significations et de valeurs, qui guide la plupart de nos actions* »².

Les deux définitions ci-dessus peuvent nous aider à mieux comprendre le sujet de l'identité nationale traité dans la dernière partie de notre mémoire.

La sociologie en s'intéressant à la « question sociale », c'est –à-dire à l'ensemble des problèmes majeurs de la société qui concernent les racines profondes du vivre ensemble à une période caractérisée par des changements permanents, fait la différence entre deux positionnements de l'altérité.

« D'une part, « *l'altérité du dehors* » qui concerne les pays, les peuples et les groupes situés dans un espace et/ou un temps distants et dont le caractère « lointain » voire « exotique », est établi en fonction des critères propres à une culture donnée correspondant à une particularité nationale ou communautaire ou à une étape de développement social et technologique.

² Alain COULON, L'école de Chicago. PUF, Paris, 1992 ; P 14

D'autre part, « l'altérité du dedans » référant à ceux qui, marqués du sceau d'une différence, qu'elle soit d'ordre physique ou corporel (couleur, race, handicap, genre, etc.), du registre des mœurs (mode de vie, forme de sexualité) ou liée à une appartenance du groupe (national, ethnique, communautaire, religieux, etc.), se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social ou culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace »³.

« L'altérité du dedans » est particulièrement importante dans notre analyse puisqu'elle réfère à l'altérité négative dans un ensemble social ou culturel. Cette notion peut nous éclairer dans notre partie consacrée au racisme dans *Le Souffle Du Jasmin*, car elle s'intéresse à ce positionnement particulier de l'altérité où la différence caractérisée par la couleur de la peau, la race ou l'appartenance religieuse se présente comme une source de malaise ou de menace.

Après avoir défini la notion de l'altérité en sociologie nous nous intéressons à sa définition dans le domaine de la psychologie puisque la recherche dans cette branche s'intéresse à l'identité de l'homme et à sa transformation continue dû en partie aux rapports qu'il entretient avec les autres, sachant que notre dernière partie du mémoire traite du rapport entre l'altérité et l'identité, et de l'idée de la constitution identitaire à travers les relations avec la société.

2) L'altérité en psychologie

Nous nous intéressons particulièrement à deux secteurs de la psychologie. Premièrement à la psychologie cognitive dont la recherche touche aux domaines de la perception, de la mémoire, du langage, de la compréhension, du raisonnement et de la résolution des problèmes. Et ensuite à la psychologie sociale qui étudie la façon dont les pensées, les sentiments et les comportements des gens sont influencés par la présence réelle ou imaginaire des autres.

Pour Henri Wallon, d'ailleurs, l'identité de l'individu se construit progressivement à travers ses relations à autrui : *« l'homme est un être biologique, il est un être social et c'est une seule*

³ Denise JODELET, Formes et figures de l'altérité ; un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Margarita Sanchez-Mazas et Laurent LICATA, *l'Autre: regards psychosociaux, chapitre1, Grenoble*.

et même personne. L'objet de la psychologie, c'est de faire connaître l'identité de l'homme sous ses différents aspects »⁴.

La psychologie soutient, en général, que l'être humain est un être social. Il a donc besoin de la présence de l'autre pour se sentir en sécurité et pour construire son identité. C'est exactement ce que nous essayerons de démontrer dans notre dernière partie intitulée : *L'identité et l'altérité, l'indissoluble relation*, à travers l'analyse des personnages et leurs rapports sociaux. Les définitions que nous apporte la psychologie en ce qui concerne la notion de l'altérité nous aideront à vérifier nos hypothèses et à mieux élaborer notre analyse.

Outre les dimensions sociale et psychologique présentes dans *Le Souffle Du Jasmin*, ce dernier a une portée philosophique remarquable. En effet le combat de survie des personnages dans le roman ne les empêche pas pour autant de se protéger dans l'avenir et de se poser des questions existentielles telles que : qui suis-je ? que deviendrai-je ?

De ce fait, il serait intéressant de regarder de plus près la notion de l'altérité en philosophie pour mieux appréhender ce sujet lors de notre analyse.

3) L'altérité en philosophie, émergence et évolution du concept de l'altérité de l'Antiquité grecque à l'époque contemporaine

En philosophie également, la notion d'altérité renvoie à la notion d'identité, soi et autrui, le même et l'autre, une distinction qui fait partie des « méta-catégories » de la pensée de l'Etre (Paul Ricœur, *Le Soi Et L'autre, L'altérité La Plus Intime : La Conscience*, 2004, p 47).

L'autre est à la fois différent de moi et pourtant mon semblable. Par sa différence il me permet de me forger une singularité, une identité.

La philosophie a, avec le temps, promu l'altérité ou la reconnaissance de l'autre dans sa différence. Mais pour mieux cerner cette notion d'altérité et le phénomène social de mise en altérité, nous jugeons nécessaire de prendre en considération la dimension historique. Elle nous permettra de mieux comprendre l'évolution du concept et les enjeux qui l'ont accompagné tout au long de son développement.

⁴ Henri WALLON cité dans *Introduction à la psychologie du développement*, Catherine TOURETTE et Michèle GUIDETTI. ED, Armand colin, p .10.

a) Chez les grecs

Ce retour en arrière nous permettra de mieux analyser notre corpus surtout dans la deuxième partie où nous procéderons à une comparaison des discours à deux périodes lointaines l'une de l'autre, notamment l'antiquité et l'ère contemporaine.

Si l'on veut retracer l'histoire de la pensée philosophique de l'altérité, nous devons partir de la Grèce du VI siècle avant J-C puisque c'est à partir de cette époque que datent, la prise de conscience de la pensée elle-même en face de son objet, la quête analytique des choses par les moyens rationnels, la faculté de synthèse et d'universalité.

Nous rappelons que la question portant sur l'autre est une question dont les développements décisifs sont apparus assez tardivement dans l'histoire de la philosophie. Ce n'est pas à dire que les anciens, les grecs en particulier ignoraient l'altérité, du moment où ils ont thématiqué (notamment Platon dans *Le Sophiste*) la différence du même et de l'autre, thématique qui est d'ailleurs essentielle en philosophie, mais à cette époque-là était mise en doute l'existence des choses qui me sont extérieures : « je » est la seule chose certaine d'exister, alors autrui devient un problème, d'autant plus que lui aussi doit être une chose pensante.

Pour Aristote, le même et l'autre appartenait à la «table des contraires », à partir de laquelle la dialectique était mise en œuvre (c'est-à-dire pour Aristote, l'étude des raisonnements probables)⁵.

Cependant, une distinction s'impose entre autre et autrui : si tout autrui est un autre, l'inverse n'est pas vrai. L'autre peut être un autre homme, Dieu, un animal ou même un objet matériel. Tandis qu'autrui est toujours un individu humain. C'est cet individu envisagé comme un alter ego (un autre moi).

⁵ *Les Catégories* sont une œuvre majeure d'Aristote qui a été placée en tête de son traité de logique. Aristote développe dans ce traité les bases de sa logique et de son ontologie, en étudiant la façon dont l'être peut se dire dans le langage, particulièrement dans la langue grecque. Dans l'introduction sont définis l'homonymie, la synonymie et la paronymie.

Aristote s'interroge alors : comment peut-il exister un autre, que moi je découvre parmi les choses et qui pourtant, comme moi, est un ego (un sujet) ? Comment peut-il y avoir un ego qui ne soit pas mon ego ?

Nous remarquons d'ores et déjà qu'il y a une ligne bien tracée entre le même et l'autre dans cette table des contraires, celle-ci prend vie dans *Le Souffle Du Jasmin* et se transforme en fossé séparant les différentes communautés.

C'est donc tout simplement parce que les grecs n'avaient pas pensé le sujet comme les classiques et les modernes, qu'ils ne pouvaient thématiser autrui. Les grecs ne voulaient absolument pas admettre que les autres soient leurs égaux et ils les considéraient comme inférieurs à cause de plusieurs paramètres que nous expliquerons dans notre chapitre : « la rhétorique de l'altérité dans *Le Souffle Du Jasmin* en comparaison avec le discours d'Hérodote ».

Pour les grecs l'autre était le barbare, et était considéré comme un être de seconde classe impossible à le penser comme un égo.

Néanmoins la question d'altérité entre les hommes se posait pour les grecs dans les termes de la vie sociale et politique (l'exemple classique de l'étranger, du non-grec considéré comme « barbare »).

L'autre avait bien une dimension « humaine », bien qu'elle ne soit jamais celle de l'individu isolé, d'ailleurs selon Aristote, l'être humain a besoin d'autrui pour se connaître lui-même :

« la connaissance de soi est un plaisir qui n'est pas possible sans la présence de quelqu'un d'autre qui soit notre ami : l'homme qui se suffit à soi-même aurait donc besoin d'amitié pour apprendre à se connaître soi-même »⁶.

C'est l'idée de l'importance de l'autre dans la constitution identitaire citée en psychologie qui revient là encore. Ce retour en arrière s'impose dans notre analyse puisqu'il nous permet de voir l'émergence de la notion de l'altérité chez les grecs. C'est un point de repère auquel nous pouvons toujours revenir pour constater l'évolution de la notion de l'altérité et ses éventuelles transformations au fil du temps.

⁶ Aristote, *la grande morale*, livre II, chapitre XV. *Catégories*, éd, seuil, coll., « points d'essais », 2002, présentation et traduction de Frédérique Ildefonse et Jean LALLOT ; p10.

Après l'Antiquité, la notion de l'altérité a continué d'être un élément d'étude d'un bon nombre de philosophes autour du monde dont Descartes, Husserl et Heidegger qui essayaient par leurs théories de prouver l'existence de l'autre et du monde réel.

Mais plutôt que d'essayer de rejoindre l'existence de l'autre par la perception ou la représentation, Max Scheler a choisit de s'orienter vers un mode de communication par la voie des sentiments et plus exactement par la sympathie.

b) Selon Max Scheller

Selon Scheler : « *la sympathie est le sentiment qui fonde le rapport Moi-Autruï et elle fait que ce rapport est constitutif du Moi. Le Moi n'est pas refermé sur soi (...), il ya un moi communautaire* »⁷. Selon lui la sympathie est un sentiment moral, inné qui nous lie aux autres hommes et nous pousse à « entrer » dans leurs sentiments, à les comprendre sans pour autant les éprouver à un même degré : « *je puis fort bien comprendre l'angoisse mortelle d'un homme qui se noie sans pour cela éprouver rien qui ressemble même de loin à une angoisse mortelle* »⁸.

La sympathie constitue également une expérience sensible puisqu'elle me permet d'être attentif à ce que j'éprouve moi-même face à la peine ou à la joie qu'autruï exprime devant moi, la communication s'effectue alors sur un mode direct ; intuitif et extra-rationnel : « *toute sympathie implique l'intention de ressentir la joie ou la souffrance qu'accompagne les faits psychiques d'autruï* »⁹.

Nous nous sommes intéressée à cette définition de l'altérité de Max Scheler parce qu'elle s'élabore par la voie des sentiments et de la sympathie. Dans *Le Souffle Du Jasmin* ce sont les sentiments de sympathie et d'empathie , entre les occidentaux et les orientaux, qui décideront du sort du Moyen-Orient. Nous avons remarqué que la période décrite dans le roman se situant avant 1916 soit avant les colonies, était une période de paix. Les habitants des différentes cultures au Moyen-Orient se manifestaient mutuellement de la sympathie et des

⁷ Max SCHELER, *Nature et formes de la sympathie, contribution à l'étude des lois de la vie affective*. Payot et Rivages, 2003.

⁸ Ibid.

⁹ Ibid.

sentiments de bienveillance. Mais malheureusement, en voulant coloniser les pays du Moyen-Orient, les politiciens étrangers ont épargné tout sentiment de sympathie à l'égard des autochtones. Ceci a conduit à la haine entre les différentes parties et puis à la guerre.

Ce qui a également conduit à la guerre dans *Le Souffle Du Jasmin* c'est la non reconnaissance d'autrui. Les autochtones du Moyen-Orient ont été considérés par les occidentaux comme un moyen de s'enrichir et d'arriver à leurs fins politiques.

Pourtant le devoir de reconnaissance d'autrui a été fortement revendiqué dans la morale Kantienne

c) Kant et le « devoir de reconnaissance » d'autrui

Selon la morale kantienne, l'autre doit être traité non comme un objet ou un moyen (pour arriver à un but) mais comme constituant lui-même une fin en soi parce que l'autre n'est pas un simple phénomène de la nature, il est plus que cela, il est un être de raison, ce qui fait de lui une personne. Le fait qu'autrui se révèle à moi en tant que personne me contraint à le respecter.

Dans le roman avant que la guerre ne se déclenche au Moyen-Orient, le concept de reconnaissance de l'autre y régnait. Nous essayerons de démontrer dans la partie de l'altérité positive comment les différents groupes sociaux du *Souffle Du Jasmin* ont réussi à vivre très longtemps dans le respect des convictions, des idéaux religieux et des modes de vie choisis par chacun.

Reconnaître autrui et le respecter témoigne de son existence tout comme l'expérience du regard dont nous parle Sartre et que nous expliquons ci-dessous.

d) Sartre : le regard de l'autre comme révélation de mon être

Sartre s'est profondément intéressé à la pensée de Heidegger et comme lui, il a voulu montrer que l'homme n'est jamais enfermé dans son intériorité. L'expérience du regard est, en ce sens, essentielle car c'est le regard qui témoigne de l'existence d'autrui.

Dans *L'être et le Néant*, Sartre donne l'exemple suivant :

« Je suis dans un jardin public. Non loin de moi, voici une pelouse et le long de cette pelouse, des chaises. Un homme passe près des chaises. Je vois cet homme. Je le saisis à la fois comme un objet et comme un homme. Qu'est-ce que cela signifie ? »¹⁰.

Cela signifierait que l'apparition de l'autre est pour moi décentralisation de mon monde.

En effet, je différencie l'homme qui passe, en tant qu'homme car à la différence des choses, je sais qu'il perçoit lui aussi cette même pelouse.

Ce que j'appréhendais alors comme étant mon monde, ce monde dont j'étais le centre, apparaît également comme étant le monde d'autrui et « je ne puis plus me mettre au centre » puisque l'autre « me vole mon monde »¹¹.

Mais le regard devient encore plus puissant lorsque c'est moi-même qui suis regardé par l'autre. Je deviens alors objet de son regard puisque ce regard constant de l'autre sur moi me fixe en une essence, me réduit et me « chosifie ».

De là naît le sentiment de la honte qui me fait agir en fonction de l'autre, qui en me « chosifiant » par son regard, en me jugeant, détruit ma liberté. C'est ce que Sartre appelle l'aliénation, illustrée par la célèbre pensée « *l'enfer c'est les autres* ».

Nous retrouvons ce regard gênant et réducteur dans *Le Souffle Du Jasmin*. Nous consacrons d'ailleurs un chapitre complet, intitulé Interférence des regards et Mise en altérité, à cette thématique puisque le regard influence beaucoup les rapports entre différents groupes sociaux surtout s'il est chargé de stéréotypes et de sentiments de rancune qui conduisent à la chosification et la réification.

Après avoir passé en revue les différentes définitions de l'altérité en philosophie et compris leur importance dans notre analyse, nous passerons à l'altérité en morale et en politique puisque ces deux pôles sont très présents dans *Le Souffle Du Jasmin* qui s'intéresse clairement aux divers problèmes sociaux et politiques qui ont lieu au Moyen-Orient à une certaine époque.

¹⁰ J.P Sartre, *l'être et le néant*, Gallimard, 1943.

¹¹ Ibid.

B. Autrui en morale et en politique

Le concept d'autrui a un rôle fondamental en philosophie morale. On pense bien sûr aux phénomènes de l'empathie (selon *le Dictionnaire Larousse* : faculté intuitive de se mettre à la place d'autrui, de percevoir ce qu'il ressent) et de la sympathie (faculté de participer à la joie, à la peine d'autrui) qui consistent à comprendre les sensations et les sentiments de l'autre sans les ressentir soi-même à un degré équivalent ou sans les ressentir du tout.

Généralement, on considère que l'empathie est l'œuvre de l'imagination tandis que la sympathie aurait une dimension affective plus marquée comme nous l'a démontré Scheler.

Rousseau évoquait, lui aussi, un sentiment naturel (inné) de sympathie pour autrui prenant la forme de la pitié. Cette dernière est pour Rousseau le sentiment fondamental, l'affection ou la vertu la plus naturelle, antérieure à toute réflexion : « *c'est elle, qui dans l'état de Nature, tient lieu de Loi, de mœurs et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix* »¹².

Smith, quant à lui, s'interroge dans *la Théorie Des Sentiments Moraux* sur l'origine de la capacité qu'ont les individus de porter des jugements moraux sur les autres mais aussi sur leur propre attitude. La sympathie au sens d'empathie, de capacité qu'a l'homme de se transporter, d'entrer dans les états affectifs de l'autre, occupe une place centrale.

Au 20^e siècle, le philosophe qui a formulé la conception la plus « novatrice » d'autrui est peut être Levinas, célèbre pour avoir affirmé que la philosophie première était l'éthique. Levinas cherche à montrer que tant chez Husserl que chez Heidegger, l'autre est conçu de manière purement théorique et qu'en ce sens, sa dimension, morale est manquée.

Levinas renverse le cogito cartésien en affirmant que le fondement de la philosophie ne se trouve pas en celui-ci mais en l'autre homme qui fait appel à ma responsabilité.

Toute la conception de Levinas découle d'une expérience fondamentale : celle de la vulnérabilité de l'autre et du sentiment de ma responsabilité envers lui. Cette double évidence, Levinas la nomme : l'expérience du visage.

¹² Raymond TROUSSON, *Jean-Jacques Rousseau (Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes)*, Paris, Tallandier, 1998, 2 tomes.

Selon lui, autrui est d'abord son visage (avant toute situation sociale, caractère, etc.) et ce visage m'investit de responsabilité par sa vulnérabilité. Je me sens responsable comme malgré moi et cette responsabilité représente mon identité inaliénable de sujet : personne ne saurait me remplacer.

Pour Levinas, l'impératif éthique repose donc sur le visage qui lui seul peut m'élever à la condition de sujet.

Venons-en à présent à la philosophie politique sans toutefois entrer dans des considérations qui nous éloigneraient du sujet en question.

La philosophie politique est l'étude de l'organisation sociale et de la nature de l'homme.

D'une certaine manière toute la pensée de la communauté et du pouvoir politique est placée sous le signe de l'altérité dans la mesure où il s'agit de parvenir à l'union à partir de la diversité des individus ou des groupes de leur altérité les uns à l'égard des autres.

Thomas Hobbes considère l'homme comme sociable, non par nature, mais par accident. C'est par la crainte de la mort violente qu'il fait société avec ses semblables. Il affirme que l'état de nature est un état de « la guerre de tous contre tous »¹³ et « l'homme est un loup pour l'homme »¹⁴, selon une formule de Plaute. Mais dans l'état civil, l'homme pourra garantir, par le contrat, liberté, sécurité et unité. *Le Souffle Du Jasmin* nous décrit une société pluriculturelle qui semble avoir compris ce concept. Avant l'intervention occidentale au Moyen-Orient les orientaux vivaient en liberté, en sécurité et en unité malgré leur différence grâce au contrat social préétabli.

C'est peut être dans les rapports entre états que se dévoile avec plus d'acuité la question d'altérité dans la philosophie politique.

La pensée politique de Kant sur l'altérité est d'ailleurs orientée sur la question de la paix et des rapports entre Etats. Voulant faire sortir les Etats de la guerre de tous contre tous, son projet de paix perpétuel, utopie politique, a inspiré la tradition du cosmopolitisme.

¹³ Thomas Hobbes, *Léviathan*, Folio, 2000.

¹⁴ Ibid.

Par ailleurs, Freud dans *Malaise dans la civilisation*¹⁵ exprime clairement que l'établissement des liens d'amour ou d'amitié entre les hommes de différentes communautés n'allait pas sans une décharge de l'agressivité de l'autre de cette communauté sur l'étranger.

Dans la partie qui va suivre, nous essayerons, à l'aide des différentes définitions présentées, d'interpréter et d'analyser notre roman afin de découvrir si un tel modèle de pensée des relations entre peuples et cultures distinctes, entre le même (le compatriote) et l'autre (l'étranger) s'efface au profit d'autres modèles prenant en compte les migrations, la mixité, etc. Ou alors il va perdurer pour donner naissance à différents phénomènes notamment le nationalisme, le racisme et l'intolérance de tout genre face à une altérité irréductible.

Avant d'entamer notre analyse, nous tenons à souligner une particularité du roman *Le Souffle Du jasmin*. Ce dernier se caractérise par un rôle très important des dialogues, en effet, il s'appuie beaucoup sur les dialogues dans la construction de son texte.

Certains critiques littéraires comme Maurice Blanchot n'attribuent aux dialogues qu'une simple fonction d'aération, de mise en page et d'effet de réel. Mais les recherches actuelles ont montré au contraire, les difficultés d'écritures que posent les dialogues, les enjeux stylistiques et idéologiques qui s'y rattachent.

Nous avons pu noter que les fonctions narratives des personnages dans *Le Souffle Du Jasmin* sont le plus souvent des fonctions dramatiques et d'information qui sont des composantes indispensables de l'intrigue. Danielle Coltier, dans un article paru dans *Pratiques*, définit et articule l'importance de ces deux fonctions du dialogue dans les romans : « *une fonction dramatique : « les paroles peuvent être des composantes essentielles de l'intrigue, des charnières ouvrant sur des possibles divers, des événements capables d'engager des séquences d'actions, par exemple : les bonnes ou mauvaises nouvelles ; la proposition ; l'avertissement ou la menace ; le défi ou l'insulte ; la dénonciation ; la sentence ; le contrat (ou sa rupture), la déclaration d'amour ou de guerre, le serment, la promesse, l'aveu (...).* Une fonction d'information : le contenu des propos apporte ainsi des informations sur les personnages ou les situations, mais peut aussi apporter un savoir d'ordre paradiégétique (social, philosophique, religieux, idéologique...) ; la forme des propos joue également le rôle

¹⁵ Sigmund Freud, traduit de l'allemand par Aline Weill, Payot, 1929.

d'un indice descripteur des personnages (lexique, manies verbales...) ou de l'ambiance d'une scène. »¹⁶.

Le Souffle Du Jasmin se caractérise par l'abondance des dialogues, sans doute parce qu'il confronte différents points de vue sur ce qui se passait au Moyen-Orient à une certaine époque. Sans oublier également que c'est un roman historique et donc un roman qui se doit de rendre en partie le côté réel de l'histoire racontée, par le biais des personnages qui expriment clairement leurs idées dans les discours. Cette profusion des dialogues explique aussi, la raison pour laquelle la majorité des exemples auxquels nous avons eu recours pour illustrer nos propos dans l'analyse qui va suivre sont des conversations entretenues par les personnages du roman.

¹⁶ Danielle Coltier, Pratiques « introduction aux paroles des personnages, fonctions et fonctionnement », n 64, Décembre, 1989, p. 69.

Deuxième partie

*Ambivalence de l'altérité dans le roman *Le souffle du jasmin**

II. Ambivalence de l'altérité dans le roman *Le Souffle du Jasmin*

Nous avons déjà mentionné dans la première partie consacrée aux définitions de l'altérité que l'autre est pluriel. Il peut être notre prochain ou alors un étranger, notre ami ou alors un ennemi. Les relations établies avec l'autre, le différent, ne peuvent être donc qu'ambivalentes.

Nous tenterons de démontrer dans cette section bipartite l'irréductibilité de l'ambivalence du rapport à l'autre. En effet, au mieux, ce sont des liens sympathiques qui se tissent entre les personnages du roman, nous y retrouverons de bonnes dispositions, des sentiments sincères et des attitudes bienveillantes. Au pire, les rapports avec l'autre cachent de l'animosité et débouchent sur des confrontations hostiles et parfois même tragiques.

Ainsi cette partie comportera deux chapitres distincts, dans le premier d'entre-eux, l'autre est représentatif du malveillant qui a tendance à vouloir du mal aux individus différents de lui et à les juger défavorablement. Il constitue une source d'angoisse et serait à l'origine des problèmes et des malheurs.

Dans le second chapitre, c'est la bienveillance et la prévenance qui caractérisent l'autre. Celui-ci est bien disposé envers les personnes de toute autre culture, société, origine, race ou nationalité. Il est prêt à construire des liens d'amitié avec ces individus et les signes qu'il leur manifeste seraient des signes de cordialité et de respect.

Ce sera donc cette partie, que nous développerons par la suite en nous appuyant sur le roman, qui nous éclairera sur la réalité des rapports qu'entretiennent les autochtones du Moyen-Orient avec les juifs et les occidentaux dans le roman, et sur les représentations que ces derniers se font des autres.

A. L'Altérité négative ; l'abîme qui sépare les hommes

Le Moyen-Orient est décrit par l'auteur comme le lieu qui abrite diverses communautés de différentes cultures, religions, nationalités et classes sociales. Ainsi des personnes de différents horizons se côtoient et cohabitent au sein d'un même territoire.

Nous pouvons employer plusieurs expressions pour décrire cette situation : brassage, métissage, multi-culturalité ou encore mixité sociale. Nous pouvons parler de rencontre des langues et des cultures mais aussi de rencontre des manières de voir et de se comporter.

Nous nous intéressons justement dans notre recherche aux effets de cette rencontre des populations d'origines et de traditions différentes.

Même si nous croyons que la rencontre entre les civilisations s'est construite, dans un premier temps, sur le rêve : celui des explorateurs, des missionnaires des progrès économiques et des touristes qui voulaient découvrir de nouvelles contrées, de nouvelles cultures au début du 20^e siècle, la lecture du roman *Le Souffle Du Jasmin* nous révèle qu'elle s'est souvent réalisée dans la douleur : celle de la guerre, de la domination et de l'oppression.

Nous cherchons à savoir alors pourquoi ce qui devrait être une rencontre heureuse se transforme en un heurt tragique. Est-ce la difficulté de voir l'autre tel qu'il se voit lui-même ? Il s'agirait donc d'un problème de « reconnaissance de l'autre »¹ comme le nomme Charles Taylor et lui donnant cette définition : « *quelque chose comme la perception que les gens ont d'eux-mêmes et des caractéristiques fondamentales qui les définissent comme êtres humains* »².

Ou alors la simple altérité de l'autre pose-t-elle le problème d'acceptation et fait-elle naître la violence dans le contexte de diversité sociale ?

Une chose est sûre, nous allons voir que le romancier met en relief une altérité mise à rude épreuve dans les situations de diversité sociale et culturelle. En effet les personnages occidentaux et orientaux s'affronteront dans la volonté de contrôle politique pour les uns et de la recherche de liberté pour les autres. Les liens amicaux qui unissaient les communautés

¹ Charles Taylor, *Multiculturalisme, différence et démocratie*, éd. Aubier, 1994, p. 41.

² *ibid.*

musulmane et juive se trouveront également bouleversés par les accords signés dans le dos des Arabes.

Par conséquent, nous nous intéressons dans cette partie intitulée *L'altérité négative dans Le Souffle Du Jasmin : l'abîme qui sépare les hommes*, aux formes pratiques et symboliques des liens entretenus avec les autres, aux conséquences directes et indirectes engendrées par l'altérité et la différence.

Cette partie est organisée en trois chapitres qui exposent le côté obscur du rapport avec l'autre et les représentations de différenciation qui viennent accentuer l'abîme entre les hommes affligés par l'altérité négative.

Il nous semble alors nécessaire de voir en premier lieu dans le chapitre intitulé : *Les différentes formes de l'altérité négative dans Le Souffle Du Jasmin*, quelles sont les formes de l'altérité négative dans le roman et quels sont les impacts de celle-ci sur les destins des personnages.

Nous consacrerons le deuxième chapitre intitulé : *La rhétorique de l'altérité du discours dans Le Souffle Du Jasmin en comparaison avec le discours d'Hérodote*, à une comparaison entre la rhétorique de l'altérité dans la Grèce antique et celle des personnages occidentaux du roman, au 20^e siècle pour observer la diffusion et le développement des valeurs occidentales à travers les discours de différenciation.

Dans le troisième chapitre intitulé : *Les stéréotypes culturels Le Souffle Du Jasmin ; le filtre qui bloque la connaissance de l'autre*, nous étudierons le rôle des représentations dans la définition de l'autre. Nous procéderons alors à une analyse des discours d'altérité dans le roman qui déterminent en partie la perception que se font les personnages d'eux-mêmes et des autres. Une étude des stéréotypes et des images, qui circulent dans le langage qu'emploient les personnages, s'impose, pour voir comment une visibilité limitée et des connotations négatives entravent la compréhension de l'autre.

1) Les différentes formes de l'altérité négative dans le Souffle Du Jasmin

a) L'intolérance : l'ennemi d'une bonne compréhension de la différence

Face à l'altérité de l'Autre et à l'impossibilité de la réalisation d'une uniformité « sécurisante », certains adoptent une attitude provocante et parfois agressive se manifestant par l'intolérance. Pour la définir nous dirons que l'intolérance ce n'est pas seulement de réfuter l'idée de l'Autre, ce n'est pas de refuser d'adhérer aux conceptions de l'Autre mais c'est aussi ne pas accepter qu'un autre puisse avoir une idée différente de la sienne, c'est exiger que l'Autre ait de gré ou de force les mêmes idées que soi-même.

L'intolérant refuse l'altérité de l'Autre, il refuse d'accepter sa différence et se comporte alors de façon nuisible pour les autres.

Voltaire écrivait à ce sujet : « *il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix : l'un est la calomnie et l'autre l'intolérance, je les combattrai jusqu'à la mort.* »¹ (Mélanges littéraires, réfutation d'un récit anonyme).

La métaphore que Voltaire a employée dans cette citation n'est sans doute pas fortuite. Comparer l'intolérance à un monstre c'est lui attribuer les mêmes caractéristiques que celle de ce dernier . Un monstre répand l'horreur et la terreur, il suscite la peur et peut faire des ravages. L'intolérance, elle, infligerait ces mêmes frayeurs car elle peut faire du fanatisme, du sectarisme, de l'anaphylaxie, le lot de nombreux pays.

Le roman *Le Souffle Du Jasmin* met en relief ce fléau que Voltaire a essayé de combattre et qui n'a cessé d'affliger les sociétés pluriculturelles du Moyen-Orient. Le personnage Josef Marcus (un juif vivant en Palestine) explique, dans une confidence à son ami palestinien Hussein El-Chahid les injustices commises en Europe, notamment en Allemagne, en Pologne ou encore en France, où les Juifs étaient pourchassés et internés dans des camps de concentration pour y être exterminés par la suite car on leur reprochait de s'être rendus maîtres de l'économie.

¹ Voltaire François Marie Arouet, *œuvres complètes de Voltaire*, Esneux éditeur libraire, 1823.

« -Tu ne sais pas ce qu'est la vie d'un juif en Europe. Homme, femme ou enfant. Nous sommes la lie du monde. Montrés du doigt. Méprisés. C'est d'ailleurs l'une des deux raisons qui m'ont fait quitter la Pologne et m'installer ici ». (p.34)

L'idéologie nazie est fondée sur l'idée de la protection de la race : il s'agit de la race aryenne déclarée supérieure à toutes les autres, et qui a pour devoir de dominer et civiliser le reste du monde. Il faut donc la protéger contre les métissages et apports impurs. Or la « race juive » est le symbole de cette impureté, elle qui est la cause des difficultés de l'Allemagne des années 20, de la République de Weimar, avec sa misère et son chômage.

Assurément, les juifs étaient indésirables et considérés comme un groupe misérable à cause de leur différence ainsi l'extrême intolérance les a fait fuir de leurs pays natals :

« Les Juifs qui reviennent sur la terre de leurs pères et de leurs ancêtres le font parce que celle-ci est toujours restée ancrée au tréfonds de leur mémoire. C'est aussi pour fuir l'Europe où ils ont été massacrés, pourchassés ».

L'auteur nous montre dans son roman historique l'ampleur des dégâts faits par l'intolérance, en effet celle-ci a fait des milliers, si ce n'est des millions d'autres victimes. *Le Souffle Du Jasmin* nous décrit dans un premier temps la nature des relations entre les Arabes et les Juifs vivant en Palestine : c'est bien l'harmonie qui régnait avant que le système politique ne sème la haine entre les deux communautés. La nuit du 1^{er} juin 1941 fut sanglante et rompit cette harmonie : *« le soir, on estima à deux cents le nombre de juifs morts, parmi lesquels de nombreux enfants, des milliers de blessés, neuf cents boutiques détruites. Ce fut le début de l'exode d'une communauté présente en Irak depuis 26 siècles et comptant 135 000 âmes. »* (p.341).

Ce passage montre bien la véracité de ce que nous avons avancé plus haut. Ce n'est pas les différences qui séparent les hommes puisque les Juifs vivaient depuis très longtemps au Moyen-Orient sans qu'il y ait d'affrontement majeur, mais c'est l'attitude d'intolérance, qu'embrassent les chauvins, qui est derrière des situations de conflits. Il suffit que le regard de l'homme change pour que d'énormes métamorphoses bouleversent les sociétés, surtout quand des politiciens décisionnaires décident de rester sur la touche recherchant plus leur pouvoir personnel que l'intérêt public quitte à entraîner toute une nation à la débâcle.

En effet, comme le montre les toutes premières pages du roman, les politiciens occidentaux notamment Sykes et Picot étaient tout à fait conscients que l'occupation des terres arabes par les étrangers et l'intrusion des juifs en Palestine enclencheraient une série de problèmes dans cette région et déclencheraient la guerre entre les différentes parties mais cela ne les a pas dissuadés de signer les accords en totale discrétion ignorant les dégâts que leur décision puisse engendrer et privilégiant l'intérêt économique et le gain d'argent facile sur la vie des innocents : « en quelques coups de crayons, à l'insu des populations concernées, une région du monde était passée d'un occupant à l'autre ». (p.20)

L'intolérance se manifeste dans cette prise de décision dans le fait de considérer la culture d'une région complète du monde comme inférieure à la culture occidentale. Certes les pays étrangers ont choisi de coloniser les pays arabes pour la richesse naturelle dont leurs terres sont dotées mais ils n'auraient jamais été capables de soumettre des pays à la colonisation s'ils considéraient que ces pays en question avaient la même valeur que les leurs. C'est l'intolérance des occidentaux pour la culture arabe qui les a poussés à négliger l'avis des habitants du Moyen-Orient et à leur imposer la culture et la civilisation occidentale.

Le roman nous décrit la situation israélo-arabe qui dégénère dès lors que les Arabes apprennent l'ambition des sionistes à constituer un Etat juif en Palestine. Les membres des deux camps ne se voient plus comme semblables mais se considèrent désormais comme des ennemis. Le regard de l'un envers l'autre change, même les voisins et les amis ne se considèrent plus comme tels.

Josef Marcus, l'ami intime de la famille palestinienne Chahid, a d'ailleurs été violemment réprimandé par Soliman, le fils de Hussein, son meilleur ami : « *c'est vous, vous et vos coreligionnaires sionistes qui en êtes responsables ! Vous le soi-disant peuple élu ! Comme si le reste des humains n'étaient que des vers de terre vomis par Dieu.* » (p.276).

L'exemple ci-dessus met en relief les conséquences de la décision politique prise par les politiciens occidentaux. L'harmonie entre les communautés arabe et juive se transforme en haine et engendre à son tour l'intolérance entre ces deux camps.

Nous remarquons au fil de nos lectures du roman qu'en présence d'intolérance, la cohabitation des cultures se transforme en un véritable enfer.

b) Mépris et complexe de supériorité : négation du vivre-ensemble

Le sentiment de mépris éprouvé par les occidentaux à l'égard des sociétés dites « sauvages », transparait tout au long du roman notamment dans le passage où Lord Grey, ministre britannique des affaires étrangères s'entretient avec Levant,

« (...) esquissa un sourire ironique » avant d'ajouter « les Arabes, avez- vous dit ? Mon cher, vous savez très bien qu'en tant que nation les Arabes n'existent pas. Ils ne sont qu'un agrégat de tribus. D'ailleurs si nous nous y prenons correctement, ils resteront ce qu'ils sont : un tissu de petites fractions jalouses les unes des autres et incapables de cohésion » (p.20).

Le mépris et le dédain apparents dans cet exemple sont témoins du complexe de supériorité des occidentaux envers tout ce qui est différent de leur culture et leur civilisation. Mais les pays arabes ne sont pas les seuls qui subissent les actes d'oppression nés et alimentés par ces vils sentiments, la communauté juive n'a pas également échappé à la malveillance des hommes dans *Le Souffle Du Jasmin*. Josef Marcus en témoigne dans un échange intime avec sa fille Irina :

« Aujourd'hui, à soixante-dix ans, lorsque je prends conscience du sort auquel les hommes ont voué notre communauté, le mépris que nous avons toujours inspiré et que nous inspirons encore, je me demande si je ne suis pas utopiste ».

Josef Marcus met le doigt sur les atrocités que les nazis ont fait subir à la communauté juive à cause du mépris qu'ils ressentent envers celle-ci. Les personnages juifs du roman ne cessent de rappeler la volonté des nazis d'exterminer tous les juifs de la planète à cause du mépris qu'ils avaient pour eux. Le mépris est donc une négation du vivre-ensemble et de l'altérité.

Il faut rappeler aussi que celui qui méprise cherche à maintenir les autres dans un sentiment d'infériorité en ôtant à ces personnes le droit d'exister par elles-mêmes, mais seulement en fonction de la place et du rôle qu'il leur attribue.

En effet celui qui méprise se sent supérieur, c'est le cas des personnages occidentaux dans *Le Souffle Du Jasmin*. Ces derniers sont convaincus que leur supériorité leur permet de décider du destin des pays arabes avec tout ce que cela implique dans le champ du social, de l'économique, du politique et du culturel.

Le désir ardent d'universalité combiné à la conviction de leur supériorité culturelle étaient les motifs qui ont conduit les pays occidentaux à soumettre les pays « sous-développés » à une

domination coloniale, comme l'explique Alain Finkielkraut écrivain, philosophe et essayiste français : « *L'Europe rationnelle et technicienne incarnant le progrès face aux autres sociétés humaine, la conquête apparaissait comme le moyen tout ensemble le plus expéditif et le plus généreux de faire entrer les retardataires dans l'orbite de la civilisation. Une mission incombait aux nations évoluées : hâter la marche des non-européens vers l'instruction et le bien-être.* »²

Cette « mission généreuse » qui est de faire profiter les « non-européens » du savoir suprême est un argument redondant dans le roman. En effet, dès que quelqu'un rappelle à l'un des politiciens que l'action de coloniser n'est pas conforme à l'idéal de la « civilisation », celui-ci vante la noblesse de leur démarche, comme le fait si bien Sir Percy : « *Cher monsieur Levent, dois-je vous rappeler les propos du général Maude ? Les Anglais sont venus ici en libérateur, non en conquérants* » (p. 131).

En réalité, les modèles d'intégration occidentaux invitent les pays dominés plus ou moins ouvertement à adopter les valeurs « sûres » de la société dominante. Une invitation qui occulte mal un présupposé idéologique qui est l'infériorité de l'Autre. Ceux qui déclinent cette invitation se retrouvent systématiquement en position de marginalisation.

Effectivement, les processus d'intégration et de ségrégation en tant que phénomènes culturels naissent du réductionnisme³ qui fait d'une culture, la culture suprême privant les autres cultures du droit de disposer de leurs propres valeurs.

A coté de cette formé d'intolérance s'ajoute une autre, celle de l'assimilation coloniale mise en place par la France dans ses colonies durant le 19^e et 20^e siècle.

Claude Lévi-Strauss procède à une critique de la supériorité occidentale. Selon lui l'immobilisme ou le progrès de certaines cultures ne serait qu'une illusion ethnocentriste.

« *La civilisation occidentale s'est entièrement tournée, depuis deux ou trois siècles, vers la mise à disposition de l'homme de moyens mécaniques de plus en plus puissants. Si l'on adopte ce critère, on fera de la quantité d'énergie disponible par tête d'habitant l'expression du plus ou moins haut degré de développement des sociétés humaines.(...) si le critère retenu*

² Alain Finkielkraut, *La défaite de la pensée*, Gallimard, 1989.

³ Le réductionnisme est défini par le Dictionnaire Larousse comme étant une tendance qui consiste à réduire les phénomènes complexes à leurs composants plus simples et à considérer ces derniers comme plus fondamentaux que les phénomènes observés.

avait été le degré d'aptitude à triompher des milieux géographiques les plus hostiles, il n'y a guère de doute que les Eskimos d'une part, les bédouins d'autre part, emporteraient la palme. »⁴.

Lévi-Strauss pointe l'absurdité de l'idée d'une hiérarchisation des cultures. Aucune culture ne peut se dire supérieure à une autre et la culture occidentale doit donc faire le deuil de son universalité.

Par ailleurs, découvrant la complexité des modes de vie et des traditions des sociétés dites « primitives », les anthropologues promeuvent l'idée du relativisme culturel qui reconnaît le droit de chaque civilisation de disposer de ses propres principes moraux et esthétiques sans avoir à s'inféoder à des modèles dominants.

De plus, c'est un principe éthique qui préconise la neutralité à l'égard des différentes cultures. Il s'agit donc d'affirmer la valeur intrinsèque de chaque culture.

La supériorité de la civilisation occidentale a été fortement critiquée par les personnages tout au long du roman *Le Souffle Du Jasmin*.

Les dialogues des habitants du Moyen-Orient et même ceux de certains personnages occidentaux témoignent du refus de cette hiérarchisation basée sur le développement technologique, l'expansion du commerce et la rapidité des transports, et plaçant le peuple arabe dans la case de peuple sauvage, sans Histoire et vivant dans un monde immuable. Les occidentaux omettent ainsi une valeur primordiale qui devrait être parmi les caractéristiques de hiérarchisation culturelle si celle-ci avait lieu d'être, celle de vivre en harmonie avec un environnement intact, ce qui était le cas des peuples arabes.

Nous citerons ci-dessous quelques exemples du roman pour illustrer la position des personnages arabes face à l'idée de supériorité occidentale.

Les personnages du *Souffle Du Jasmin* affirment que chaque culture a une valeur intrinsèque et refusent d'admettre que leur propre culture soit inférieure.

Le personnage Latif El Wakil dénonce le mépris du monde occidental pour les pays arabes notamment la Palestine :

⁴ Claude Lévi-Strauss, *Race et Histoire*, Gallimard, 1987.

« cela ne m'étonne pas, commenta Latif. Pour les Anglais, pour le monde occidental en général, nous n'existons pas. Ces gens s'imaginent que la Palestine est une terre désertique, dépourvue de toute civilisation. Ils ont occulté l'idée que nos ancêtres, les Cananéens, vivaient ici il y a plus de quatre mille ans et supposent que les 750 000 habitants qui peuplent nos villes et nos villages sont des fantômes. Nos écoles, nos églises, nos mosquées, nos bibliothèques, nos champs, nos ateliers de tissage, nos plantations —il balaya l'air d'un revers de main —, du vent ! » (p.28).

Dans cet exemple, Latif El Wakil résume la situation. Il considère que la volonté de Balfour d'imposer l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif, c'est ne donner aucune considération au peuple arabe déjà installé depuis des milliers de siècles dans son pays.

Cette démarche de Balfour s'inscrit dans l'idée de supériorité occidentale puisqu'elle donne à la population juive le droit de s'installer en Palestine et prive le peuple palestinien de ses droits et de sa terre natale, le plaçant en bas de l'échelle de la hiérarchie. Là encore les politiciens occidentaux décident du sort des autres tel des pions sur un échiquier.

La supériorité occidentale apparaît dans le roman à travers la volonté des pays occidentaux de coloniser la péninsule arabique sous prétexte que ces pays ne peuvent disposer d'eux-mêmes et ont besoin d'être assistés par des pays plus développés jusqu'à obtenir une maturité sociale et économique.

Le personnage politique Sir Percy ne considère pas les pays arabes comme des pays à proprement parler et tente de justifier la présence anglaise en Irak :

« —Cher monsieur Levent, dois-je vous rappeler les propos du général Maude? « Les Anglais sont venus ici en libérateurs, non en conquérants. Nous nous sommes engagés (il marqua une pause volontaire pour appuyer ce qui allait suivre) aux côtés de la France, votre pays, à instituer un gouvernement national et une administration locale librement élus et à assister les habitants dans cet objectif. Ensuite nous nous retirerons .» (p.62).

Seulement, les peuples arabes refusent cette « générosité » (comme le dit d'un ton ironique Rachid El Keylani (p.62).

La résistance de la nation arabe face à la domination étrangère, dans le roman, témoigne de son refus de l'idée de supériorité. Les personnages arabes considèrent que les peuples orientaux sont égaux aux autres peuples et ont tout le mérite de vivre libre. Le personnage Zaghoul notamment, exprime son refus de la volonté des pays occidentaux de vouloir soumettre les pays arabes à la domination et les priver de leur liberté : *« Nous sommes libres ! libres comme tous les Arabes sont nés libres, ne connaissant d'autre maître qu'Allah. Nul peuple n'est en droit d'en dominer un autre »* (p.52).

L'égoïsme de certains personnages occidentaux est mis à nu dans *Le Souffle Du Jasmin*. Jean-François Levent, le diplomate français reconnaît la vraie raison qui se cache derrière la présence occidentale dans les pays arabes et dévoile que les intérêts économiques de l'occident passent avant la liberté des peuples arabes :

« Parce que l'indépendance de ces pays ne s'accorde pas avec nos intérêts. Ni l'Angleterre ni la France ne peuvent laisser des régions stratégiques aux mains de roitelets sans expérience et sans armée. La route des Indes est cruciale pour les Anglais, le canal de Suez et notre influence dans la région exigent notre présence. De plus la Perse, l'Irak, la péninsule Arabique sont riches en pétrole dont la civilisation moderne a des besoins croissants »
(p.130).

Cela va de soi que privilégier ses intérêts personnels aux dépens des pays arabes relève de l'égoïsme et de la conviction de la supériorité occidentale. Celle-ci n'est en fait qu'un prétexte utilisé dans le discours impérialiste et colonialiste pour cacher les vrais motifs.

Mais heureusement que certains personnages occidentaux du roman manifestent du bon sens, notamment le philosophe Henri Briard qui s'oppose farouchement à cette injustice occidentale :

« Si je vous entends bien, répliqua Briard, notre politique étrangère est également étrangère aux principes hérités du siècle des lumières ? (...)
-l'égalité des humains et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. » (p. 130).

Ces exemples tirés du roman illustrent le sentiment de supériorité qui incite des pays comme la France et l'Angleterre à adopter une politique d'assimilation, niant le fait que les pays arabes dominés ne sont pas censés être assimilés car ils ont les mêmes aptitudes et qu'ils peuvent enrichir la culture des pays occidentaux.

Ainsi le mépris, la supériorité et la volonté de la civilisation occidentale de remodeler les pays arabes selon les normes de la culture européenne donnent naissance au rejet et à la haine, incitant à mettre une barrière solide entre les cultures et à creuser le fossé de l'altérité.

c) La religion : un autre prétexte d'intolérance envers autrui

Malheureusement, la cohabitation de différentes cultures est impossible en présence d'intolérance. Cette dernière a un impact plus profond lorsqu'il est question de religion, surtout dans une société orientale où coexistent les trois religions monothéistes à savoir : l'Islam, le Judaïsme et le christianisme, auxquels il faut ajouter d'autres variantes confessionnelles qui divisent les groupes en sunnites, chiïtes, maronites, coptes, nestoriens, etc.

En effet, l'intolérance religieuse peut être dangereuse dans le sens où le rejet de l'Autre est justifié par la notion de vérité. Chacun affirme qu'une seule religion est vraie et c'est évidemment la sienne. Le refus de l'Autre est souvent accompagné dans ce cas de haine : *« les sunnites vouent une haine farouche aux chiïtes, les Kurdes aux deux camps ; les turkmènes se débarrasseraient bien des Kurdes »* (p. 62).

L'intolérance religieuse se fait facilement ressentir dans les propos des personnages du roman comme dans le dialogue entre Nidal El-Safi et Jean- François Levent qui abordent une discussion autour de Rachid El-Keylani et son oncle appartenant à l'une des plus importantes familles sunnites en Irak : *« paradoxalement, le premier n'est pas trop hostile à la présence anglaise, qu'il voit comme un outil lui permettant de bâillonner les chiïtes : des chiïtes qu'il vomit tout autant qu'il vomit les Juifs(...) »* (p. 64).

Nous pouvons saisir alors le degré d'aversion ressentie par les antagonistes à travers ce passage. Bien que la liberté de culte soit un droit absolu de l'homme, les individus continuent à vivre dans l'absolutisme et le fanatisme. Ils conservent la perspective de la vérité universelle qui ne reconnaît que leurs propres croyances, se permettant ainsi l'exclusion de tous ceux qui ne pensent pas ou ne se comportent pas selon « la lumière » qu'ils ont reçue.

Plus qu'un enthousiasme excessif, le fanatisme peut être une véritable « déviation mentale » au sens pathologique. Les personnages du roman voient de jour en jour augmenter la cadence des malheurs qui résultent de cette forme radicale d'intolérance religieuse :

« Vous n'idéalisez pas un peu trop ? À quelques kilomètres d'ici, des milliers de cadavres d'Arméniens victimes de la folie des Turcs jonchent le désert de Deir-El-Zor. Sans oublier qu'il y a une soixantaine d'années les musulmans s'en sont donné à cœur joie en massacrant des milliers de chrétiens. » (p. 111).

Nous l'aurons bien compris, le fanatisme ne se pose aucune limite, rien n'entrave le passage d'un fanatique passionné, d'ailleurs pour Victor Hugo « rien n'égale la puissance de surdité volontaire des fanatismes »⁵.

Emportés par une passion excessive pour la religion, les druzes :

« sans doute encouragés par les Turcs, se sont révoltés contre les prétendus abus d'un gouvernement maronite. Ce qui commença comme une jacquerie se transforma en un bain de sang. On a compté plusieurs milliers de victimes maronites dans la montagne, à quoi il faut ajouter des tueries de chrétiens, ici même, en Syrie. On a parlé de 5000 morts dans la seule journée du 9 juillet de cette année-là » (p. 109) .

A cause de sa violence, le conflit entre les Arabes et les Juifs ressort beaucoup dans le roman. C'est aussi le conflit qui a donné naissance au plus grand nombre de fanatiques religieux dans les deux camps ; se permettant d'appliquer une des plus anciennes lois existantes qui consiste en la juste réciprocité du crime et de la peine : « deux morts, un Arabe, un Juif. Œil pour œil, dent pour dent, jamais la loi du talion n'avait été appliquée avec autant de célérité » (p. 259).

Ironiquement les Arabes et les Juifs appliquent mutuellement la loi du talion et s'infligent toutes sortes d'abominations les uns les autres. Pourtant cette loi devrait être la source de la cessation des conflits entre les deux parties, si seulement ils arrivaient, à voir à travers elle, la similitude qui les unirait puisque Un même et unique Dieu l'a prônée aussi bien dans la Torah :

« si un homme frappe à mort un être humain, quel qu'il soit, il sera mis à mort. S'il frappe à mort un animal, il le remplacera- vie pour vie. Si un homme provoque une infirmité chez un

⁵ William Shakespeare (Victor Hugo)/III/I/3, Paris : Librairie internationale, Lacroix, 1864.

compatriote, on lui fera ce qu'il a fait : fracture pour fracture, œil pour œil, dent pour dent ; on provoquera chez lui la même infirmité qu'il a provoqué chez l'autre, qui frappe un animal doit rembourser ; qui frappe un homme est mis à mort. Vous aurez une seule législation : la même pour l'émigré et pour l'indigène ». (Lévitique 24, 17,22),

que dans le Coran :

« O les croyants ! On vous a prescrit au sujet des tués : homme libre pour homme libre, esclave pour esclave, femme pour femme. Mais celui à qui son frère aura pardonné en quelque façon doit faire face à une requête convenable et doit payer des dommages de bonne grâce. Ceci est un allègement de la part de votre Seigneur et une miséricorde. Donc, quiconque après cela transgresse, aura un châtement douloureux » (Sourate II, verset 178).

Malgré la multitude des caractéristiques semblables susceptibles d'unir les hommes, ceux-ci continuent de voir en leur altérité la source de tous les maux et approfondissent chaque jour au nom de l'uniformisation qui ne peut être qu'une chimère, l'abysse qu'ils ont foré eux-mêmes.

Le romancier nous fait le portrait d'une altérité mise à mal par le comportement des individus qui s'autorisent à l'égard d'autrui, au nom de la religion, non-seulement le rejet mais aussi ce que nous allons analyser dans la partie suivante, un aspect beaucoup plus violent que l'intolérance, le racisme.

d) Le Racisme : exclusion sociale et culturelle de l'autre

Le racisme est une idéologie qui, partant du principe de base de l'existence de races humaines (la noire, la blanche et la jaune, selon la thèse raciale de Joseph Artur de Gobineau (1816-1882)), consiste à penser que certaines races sont intrinsèquement supérieures à d'autres en prenant en compte la suprématie de la race blanche ou caucasienne.

Selon Lévi-Strauss « *le racisme est une doctrine qui prétend voir dans les caractères intellectuels et moraux attribués à un ensemble d'individus, de quelque façon qu'on le définisse, l'effet nécessaire d'un commun patrimoine génétique* »⁶.

⁶ Lévi-Strauss, *Le regard éloigné*, Plon, 1983.

Si l'intolérance culturelle peut être définie comme une antipathie pour certaines cultures, le racisme lui, se donne le droit et les moyens de les pervertir ou de les détruire.

Nous pouvons donc déduire d'après ces définitions que le racisme consiste à ne voir « la marque d'humanité que dans notre culture et par conséquent à se permettre des hostilités à l'égard des individus différents. Certains passages du roman comme celui qui suivra, mettent en relief les conséquences dramatiques d'une telle attitude dans le Moyen-Orient. La France, la Grande Bretagne ainsi que l'Allemagne ont participé à des formes étatiques ou sociétales, économiques ou militaires de colonisation, s'accompagnant le plus souvent d'un rabaissement des cultures indigènes et pire encore d'actes tels que la ségrégation, l'apartheid voire l'extermination :

« Dis-moi ! Quand nous a-t-on ménagés, nous ? Hein ? Réponds-moi, Dan Levstein ? Et toi, Marcus ! Quand nous a-t-on ménagés ? Jamais ! Ni ici, ni en Angleterre, ni en Espagne, ni à Venise, ni à Varsovie, ni en Russie, ni ailleurs ! Nulle part au monde on ne nous a ménagés ! Cent mille de nos frères et sœurs massacrés par les armées tsaristes, rien que dans mon pays natal ! Les bûchers de la très catholique reine Isabelle ! et les pogroms d'Elisabeth Grad, les avez-vous oubliés ? Ceux de Kiev ! D'Odessa ! La destruction, le pillage de nos maisons, les viols, les assassinats à Varsovie ! Avez-vous perdu la mémoire ? » (p. 200).

Egalement, lors de la conférence que Churchill lui-même baptisa la « conférence des voleurs », ce dernier ne put s'empêcher de penser à la présence juive en Palestine : « *une autre race. Jamais nous ne pourrions nous mélanger à ces gens-là* ». (p. 165).

Cette peur de se mélanger et de côtoyer des individus d'une autre race à cause de leur forme générale du visage, du type de chevelure ou de la couleur de peaux par exemple donne naissance à la ségrégation raciale qui consiste en la séparation physique des personnes différentes biologiquement dans les activités qu'elles exercent comme manger dans les restaurants, utiliser les douches publiques ou même pratiquer du sport . Hitler en fait la parfaite démonstration et *Le Souffle du jasmin* nous fait part de l'anecdote :

« Le chancelier Adolf Hitler, célébré comme le sauveur messianique de l'Allemagne, quittait la tribune officielle des jeux olympiques pour éviter d'avoir à serrer la main d'un champion noir américain dont les succès aux épreuves d'athlétisme ridiculisaient sous ses yeux ses doctrines sur « la supériorité » raciale des Aryens » (p. 229).

Ceux-là incarnaient le racisme par leur idéologie et leurs actions sanguinaires. *Le Souffle Du Jasmin* nous montre que la simple altérité d'un individu ou d'un groupe l'inculpait et le rétrogradait à un échelon inférieur : « *l'état de fait qui se prolonge accuse dans le monde notre statut d'humains de seconde classe !* » (p.231)

A cause de l'égoïsme, la cupidité et la vilénie des hommes, décrits dans le roman, le Moyen-Orient se présente à nous de par sa diversité culturelle et raciale comme un endroit propice au pullulement de toutes sortes de comportements odieux et indignes. Certains, en voulant attribuer à leur culture l'apanage du savoir, adhèrent à l'ethnocentrisme défini par le dictionnaire Larousse comme « *la tendance plus ou moins consciente, à privilégier les valeurs et les formes culturelles du groupe ethnique auquel on appartient* », comme fit le personnage Dan Levstein qui n'hésita point à le déclarer auprès des deux Palestiniens, Josef Marcus et Hussein Chahid, dans la tentative de justifier l'installation des Juifs en Palestine :

« *Si l'on vous demandait de quel droit vous possédez ce pays, que répondriez-vous ? De nombreuses générations d'entre vous s'y sont succédé et vous n'y avez rien fait. Que vous le vouliez ou non, la nation juive est en spiritualité au-dessus des autres nations, elle a offert à ce pays une histoire. C'est cette histoire des juifs et leur nostalgie permanente de ce pays qui leur accordent le droit d'y retourner* » (p.88).

D'autres adoptent comme mécanisme de défense, le racisme qui établit une association entre les différences biologiques innées (caractères physiques) et l'accomplissement culturel et individuel (caractères moraux et culturels).

Cette focalisation du regard sur une différence anatomique qu'est le propre du racisme, n'a pourtant pas aidé les nazis à la définition des critères grâce auxquels ils pourraient reconnaître visuellement leurs pires ennemis les juifs et ont finalement dû mettre en avant des différences invisibles pour l'œil humain.

Nous pouvons considérer le nazisme comme l'une des formes les plus féroces et les plus sanguinaires du racisme, nous pouvons le considérer ainsi comme un phénomène historique unique. Et c'est pour cette raison que le thème fait surface à plusieurs reprises dans le roman à travers les faits rapportés par le narrateur.

Le nazisme se traduit par l'élimination des personnes handicapées, la persécution des opposants, des homosexuels, des Gitans et surtout par l'antisémitisme officiel de ce régime qui induit à la discrimination et l'hostilité manifestées à l'encontre des juifs. Des hostilités mises en scène par le narrateur et pouvant aller de la haine personnelle et du mépris : « *Tu ne sais pas ce qu'est la vie d'un Juif en Europe* », jusqu'aux persécutions populaires et violentes comme celles produites le 9 novembre 1938 à Berlin où :

« *une centaine d'hommes et de femmes avaient été assassinés. Officiellement on dénombra 171 maisons et 814 magasins détruits, 191 synagogues incendiées, 36 morts et autant de blessés, 20 000 juifs emprisonnés « à titre préventif* ». *C'était la nuit de cristal* » (p.309).

Si tous les auteurs sont univoques sur le fait que l'expression « *nuit de cristal* » fait référence aux débris de verre obstruant les trottoirs devant les vitrines des magasins juifs dévastés, ils s'accorderont également sur le fait que cette nuit n'avait rien qui puisse rappeler la pureté et la noblesse du cristal. Bien au contraire, ce pogrom contre les juifs ordonné par le chancelier des Reich, Adolf Hitler montre jusqu'où peut aller un être connu par son extrême intolérance et obsédé par le racisme.

Aux yeux des nazis, les juifs n'étaient plus perçus comme des êtres humains mais seulement comme des sujets misérables essentiellement définis par leur race, sujets coupables et responsables de la défaite de 1918 et de la révolution en Russie⁷. Une défaite qui leur coûtera « *l'effroyable menace proférée par ce cher tsar Alexandre III : « un tiers des juifs sera converti, un tiers émigrera, un tiers périra* ». » (p.200).

Cette reprise démontre la démarche égoïste et cruelle que présageait Posedonostsev, le ministre d'Alexandre III pour se débarrasser de la population juive qui posait un problème au régime tsariste.

Les juifs ont donc été victimes des lois draconiennes selon lesquelles une population de 6 millions d'hommes est systématiquement refoulée.

⁷ L'antisémitisme allemand s'alimente à des rumeurs, à des légendes. Ainsi, beaucoup d'Allemands et d'Autrichiens étaient convaincus que les Juifs étaient responsables de la défaite de 1918. C'est le mythe du "coup de poignard dans le dos" ("dolchstoss" en allemand).

Nous déduisons que le racisme est particulièrement résistant et inaltérable puisque durant des siècles, il a été le facteur déterminant qui a entraîné les Russes (les tsars) à cantonner les juifs russes dans une quinzaine de gouvernements à l'Ouest de la Russie sans s'attarder sur les multiples mesures vexatoires auxquelles ont été soumis les juifs dans cette zone de résidence.

Ainsi pour résumer nous dirons que les racistes établissent une connexion triangulaire entre la race, la qualité de sang et le rapport à autrui.

Pour pouvoir entretenir un rapport pacifique avec l'autre, il faudrait que celui-ci réunisse des caractéristiques morphologiques, culturelles et religieuses particulières. Un individu toléré par les nazis doit correspondre à l'image d'un canon germanique c'est-à-dire un homme pale, blond aux yeux bleus, de culture germanique. Cet individu peut très bien faire partie de la race « supérieure » soit « la race aryenne ».

Nous constatons donc que la perception et le regard posé sur autrui est perverti par une idéologie qui prône la supériorité de la « race aryenne » qui selon Hitler est l'unique source de tous les progrès de l'Humanité : *« seuls ceux qui ont une trace de sang aryen peuvent avoir du génie. Les autres races ne font qu'imiter voire, comme les juifs, spolier ou détruire le génie humain »*⁸.

Par conséquent, les programmes d'élimination des « races inférieures », notamment les juifs, sont justifiés par la nécessité de la sauvegarde de la pureté de sang de la « race nordique » dans laquelle le génie humain est concentré. En fonction de cela, les nazis procédèrent à une classification des populations en considération de ce qu'ils appelaient les « races à éduquer » (les latins et les japonais), « les races à réduire en servitude » (les Slaves, les asiatiques, les Noirs) et les « races à exterminer » (les personnes de confession ou d'ascendance juive).

Ainsi le destin de millions de juifs se trouva entre les mains d'assassins impitoyables et aveuglés par une doctrine assoiffée de sang : *« les nazis ayant tué plus de trois millions de juifs polonais, il devrait y avoir assez de place pour la réinstallation des réfugiés sans foyer »* (p.371).

⁸ Hans Günther, *Mein Eindruck von Adolf Hitler* (1969), traduit en français *Mon témoignage sur Adolf Hitler*, Pardès, 1990.

Enfin, le racisme souvent accompagné d'une péjoration des caractéristiques du groupe visé, entraîne les individus « atteints » à voir l'autre à travers le prisme de la stigmatisation et de la discrimination.

Nous avons pu à travers notre analyse des formes d'altérité négatives dans le roman, démontrer que le rapport entretenu avec Autrui est souvent nuisible ; intolérance culturelle ou religieuse, racisme ou encore nazisme sont le résultat de la xénophobie dont les retentissements sont subis par une ou plusieurs personnes étrangères par leurs nationalités, cultures, genres, religions ou idéologies. Nous avons pu également voir que la xénophobie ou la peur de ce qui est étranger peut aller d'une attitude peu hostile à des actions violentes comme le génocide et l'ethnocide qui sont le produit logique d'un racisme qui se développe librement comme ce fut le cas dans l'Allemagne nazie.

Nous développerons maintenant ce que nous considérons comme la situation la plus conflictuelle qui puisse exister entre deux ou plusieurs groupes sociaux et qui regroupe le plus souvent toutes les formes d'intolérance que nous avons pu voir jusqu'ici, une situation des plus destructrices : c'est la guerre. Et c'est en réalité autour de celle-ci que se joue le destin de plusieurs sociétés qui constituent la trame de notre roman.

e) *Affrontement du même et de l'autre et revendications territoriales*

Dans *Le Souffle Du Jasmin*, les événements houleux induits par la guerre électrisent le quotidien des personnages pendant plusieurs décennies.

Le temps semble imposer le changement aux individus comme au décor mais la guerre nous donne l'impression que la vie demeure immuable.

Nous allons voir dans la partie suivante comment, une fois déclenchée au Moyen-Orient, la guerre ressemble à un incendie violent et destructeur dont les flammes ravagent tout ce qui rentre en contact avec elles.

Elle est selon Gaston Bouthoul :

« Une forme de violence qui a pour caractéristique essentielle d'être méthodique et organisée quant aux groupes qui la font et aux manières dont ils la mènent. En outre, elle est limitée dans le temps et dans l'espace et soumise à des règles juridiques particulières, extrêmement

variables suivant les lieux et les époques. Sa dernière caractéristique est d'être sanglante, car lorsqu'elle ne comporte pas de destruction de vies humaines, elle n'est qu'un conflit ou un échange de menaces »⁹.

Le roman met en relief trois principaux conflits dont le conflit israélo-arabe, la révolte arabe contre les britanniques et celle menée contre les français. Il est important de signaler le rapport étroit entre ces luttes armées déclenchées, tout bien considéré, par une seule et même décision, à savoir le traité Sykes-Picot. De par les choix injustes qui y sont certifiés :

« il y a de fortes chances pour que ce traité signé dans le dos des Arabes, et qui les prive de tous leurs droits, ne donne un jour naissance à une terrible frustration. Rien n'est pire que la frustration. Des hommes sont morts, des hommes ont versé leur sang en vertu des promesses qui leur ont été faites. Ils n'oublieront pas. Tout bédouins qu'ils sont » (p. 21).

Bien que les décisionnaires de ce traité sachent que par son exécution, ils vont « installer dans cette région du monde une poudrière, pire, une série de bombes à retardement comme il n'y en a jamais eu dans l'Histoire » (p.21), le partage du Moyen-Orient en zones d'influence entre les puissances franco-britanniques est mis en place.

La guerre a commencé alors, bien avant qu'on imaginait qu'elle puisse éclater, puisqu'elle est née en amont sur le papier, d'ambitions avides et d'intérêt malsains des abus des Etats « civilisés », d'ailleurs les britanniques ont, comme nous le verrons plus loin, promis au mouvement sioniste l'établissement d'un foyer juif en Palestine sans en définir les limites géographiques.

Décider du sort d'un pays sans en être un citoyen, léguer un territoire déjà bien occupé par sa population, autoriser une immigration en masse dans une région :

« déchirée dans les temps anciens entre les cananéens et les envahisseurs hébreux, partagée ensuite entre le royaume de Juda et d'Israël, rasée par les assyriens, occupée tour à tour par les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes, les croisés, par les turcs et aujourd'hui par les Anglais ! » (p.24), sans en mesurer les conséquences, conduisait inéluctablement à faire parler les armes à la place des hommes.

⁹ Gaston Bouthoul, *traité de sociologie, les guerres, éléments de polémologie*, Payot, Paris, 1951, p37.

Forcément avec ce « remue-ménage » engendré par les politiques occidentales, le rapport avec l'Autre est conflictuel.

Les communautés arabe et juive ne se rencontrent désormais que dans l'emploi de la force, avec les dommages que cela entraîne. Arabes et Juifs ne se voient plus comme des êtres humains semblables mais plutôt comme des ennemis. Chacun voit en l'autre un adversaire avec lequel aucun compromis territorial n'est possible.

Le Souffle Du Jasmin nous décrit pourtant deux communautés vivant en harmonie avant que la folie ne s'empare d'elles :

« si les sionistes venaient en Palestine en simples visiteurs, il ne serait pas question de juifs ou de non-juifs. C'est contre l'idée de transformer la Palestine en une patrie pour les juifs que nous nous insurgons. Le fait que le juif est juif n'a jamais excité l'animosité de l'Arabe. Avant la guerre, les juifs jouissaient de tous les droits et privilèges du citoyen. » (p.166).

Malheureusement l'harmonie cède la place à la folie. C'est le mot qu'a utilisé l'auteur à maintes reprises pour désigner les échanges de violence entre les deux camps.

Le narrateur manifeste son étonnement et son incompréhension quant à cette folie soudaine qui s'est enclenchée au Moyen-Orient :

« Pour un esprit neutre, les raisons de cette folie soudaine paraissaient incompréhensibles. Se battaient-ils pour un mur de pierres ? pour un dôme ? une mosquée ? incompréhensibles, certes, mais pour un esprit neutre seulement. » (p.150).

Il utilise également le mot démence pour décrire le manque de jugement, la déraison et la conduite extravagante des communautés arabe et juive : *« Dieu merci, la démence n'avait pas gagné tous les arabes. » (p.184).*

C'est la barbarie des massacres entre les deux communautés, décrite par le narrateur, qui nous conduit à dire plus haut que les Arabes et les Juifs ne se voyaient plus comme des êtres humains. Leur acharnement sur le territoire palestinien les a aveuglés et les a fait basculer dans une folie meurtrière.

Du côté juif c'était les membres de l'Irgoun qui s'attaquaient aux Arabes, tout ce qui comptait était la destruction des miliciens arabes :

« Aux yeux de ces extrémistes, le partage envisagé de la Palestine était une mutilation inacceptable. Ils réclamaient la totalité qui avait été autrefois le royaume biblique d'Israël, et ce territoire, il le voulait entièrement débarrassé des Arabes. » (p.378).

Du côté arabe, les juifs n'étaient désormais considérés que comme des ennemis qu'il faut chasser de la Palestine :

« Sur cette terre,

Les juifs n'ont aucun droit.

Comment pourrais-je dormir

Quand elle est aux mains de l'ennemi ? » (p.394).

c'est ainsi que se sont rompus les liens bienveillants entre les communautés arabe et juive du Moyen-Orient dans *Le Souffle Du Jasmin*. La politique occidentale avait engendré un grand déséquilibre dans le rapport avec l'autre et sa perception.

Cet obscurcissement de la vue consécutif à l'intolérance et au manque de recul empêchant d'avoir une bonne appréciation de la situation mène à l'anéantissement de l'autre et de ses alliés réels ou potentiels, unique issue envisagée.

C'est ce qu'expliquent Théodore Funck-Brentano¹⁰ et Albert Sorel¹¹ : (*la guerre éclate lorsque les Etats n'ont plus une conscience claire de leurs devoirs, une intelligence nette de leurs droits, une notion exacte de leurs intérêts respectifs. Ils ne peuvent plus arriver à une entente commune, ils ne peuvent plus accepter les lois que leur traçait le droit des gens en temps de paix : ils s'y soustraient. La guerre est l'acte politique par lequel des Etats, ne pouvant concilier ce qu'ils croient être leurs devoirs, leurs droits et leurs intérêts, recourent à la lutte armée et demandent à cette lutte de décider lequel d'entre eux étant le plus fort pourra en raison de sa force imposer sa volonté aux autres*)¹².

¹⁰ Philosophe et sociologue français.

¹¹ Historien français.

¹² Théodore Funck-Brentano et Albert Sorel, *Précis du droit des gens*, Paris, Plon, 1900, p, 74.

Par ailleurs, comme tous les phénomènes sociaux extrêmes, la guerre est initiée évidemment lorsqu'il y a une forte motivation derrière. Pour les Arabes ainsi que pour les Juifs, la motivation est en bonne part, de nature sentimentale et identitaire.

Du côté juif, ce qui les pousse à agir est de faire renaître le royaume de Juda : « *dans le feu et le sang succomba le royaume de Juda ; dans le feu et le sang il ressuscitera* » (PP 80). Retrouver la terre de leurs ancêtres et se regrouper pour former une seule nation qui a son propre territoire. Un territoire qui n'est pas quelconque mais qui requiert un prestige inestimable puisque c'est le lieu de pèlerinage religieux des juifs et où se trouve le mur des lamentations.

En effet, l'identité juive est restée liée à Jérusalem à travers l'héritage biblique et historique qui a continué à être enseigné et transmis de génération en génération au peuple juif. Jérusalem représente pour ces derniers la ville des prières et l'endroit où se pratique leur culte religieux.

Du côté des palestiniens, la Palestine et surtout Jérusalem n'en est pas moins importante. Jérusalem est pour les palestiniens majoritairement musulmans, le lieu d'où le prophète Mahomet a effectué son voyage nocturne. De plus les premiers musulmans priaient en direction de Jérusalem. Ainsi, cette ville est déclarée la troisième ville sainte de l'Islam. Elle fut également un lieu de pèlerinage et c'est là que les musulmans se réuniront le jour du jugement dernier.

Pour résumer, les motivations des uns et des autres pour initier la guerre devraient plutôt les inciter à faire la paix puisque ce point de mire qu'est Jérusalem tient une place importante dans les sentiments nationaux israéliens et palestiniens. Ce centre d'attention et de convoitise devenu le théâtre de la folie humaine, devrait rester un nid douillet qui offre à chaque nation un logis confortable pour pratiquer en toute sérénité ses rites à l'abri des tumultes du fanatisme.

Mais malheureusement les communautés, arabes et juive ne semblent pas sur le point de se réconcilier et la volonté de destruction devient un outil au service de la volonté politique. De plus une destruction prévisionnelle ne va pas sans l'emploi de la terreur.

En temps de guerre, la puissance est synonyme de masse. Tout doit être massifié, les armes comme les hommes. Le narrateur a bien démontré qu'il suffisait que deux individus adverses s'affrontent pour que le heurt se produise et l'endroit se trouve « *envahi par deux masses humaines semblables et opposées. Ce fut le choc* » (p.150).

Dans une telle folie l'autre est dénué de sa part d'humanité, il ne représente plus qu'un sujet à anéantir et tous les moyens sont bons pour l'effectuer « *gourdins, pierres, les mains cherchaient tout ce qui pouvait servir d'armes. Ecce homo. L'homme revenu au temps des cavernes* » (p.151).

Jugement faussé, égarement, perte du sens des réalités, expliquent-ils une telle frénésie ? « *Pour un esprit neutre, les raisons de cette folie soudaine paraissaient incompréhensibles. Se battaient-ils pour un mur de pierre ? Pour un dôme ? Une mosquée ? Incompréhensibles, certes, mais pour un esprit neutre seulement* ». (p.150)

Aux motivations d'origine sentimentales et innées citées plus haut, s'ajoutent des motivations matérielles et réfléchies qui nous allons voir, incitent d'avantage au recours à la violence.

Les juifs sont alors stimulés par l'agrandissement de leur nation et le renforcement de leur puissance par la conquête territoriale. Résider en Palestine leur permet non seulement d'être réintégrés dans leur patrie d'origine mais aussi de fuir l'oppression occidentale et de se libérer de la tyrannie nazie.

Pour les palestiniens « *la présence d'une nation étrangère en Palestine équivaldrait à celle d'une gangrène dans le corps arabe* » (p.250). Ils se donneront donc comme devoir de passer « les décennies futures à essayer d'amputer ce qu'ils considèreront toujours comme un corps malade » (p.250).

Chasser l'intrus, défendre et garder les lieux saints semblent des motifs cruciaux et suffisants pour organiser les hommes et préparer une convergence de leurs forces vers un objectif unique.

La conviction des deux communautés de la justesse de leurs fins et leur acharnement les orientent à répandre : « *dans toute la Palestine un ouragan de feu et de sang, et cette terre qu'il y a peu encore semblait proche du paradis, venait de s'affubler d'un masque haineux et grimaçant* » (p.182).

Même si les arabes au même titre que les juifs croient au bon fondement de leurs démarches et leurs principes intangibles, ils ignorent qu'ils seront victimes de leur propre déprédation. Ils s'infligent mutuellement des scènes d'effroi.

Les juifs, de leur part, se renforcent militairement et l'Irgoun, une force paramilitaire sioniste mène contre les Arabes des représailles meurtrières :

« viols, boucheries. Spectacle qu'aucun mot n'eût pu décrire. Près de vingt-cinq hommes interpellés chez eux furent chargés dans un camion, emmenés dans une carrière et abattus de sang-froid. Arrivé au milieu de la matinée, Mordechai Raanan, le chef de l'Irgoun de Jérusalem, décida de raser les dernières maisons où les arabes résistaient encore. Pour ce faire, il recourut à la technique utilisée par son organisation contre les postes de police britanniques et fit dynamiter systématiquement tout bâtiment d'où partaient les coups de feu. Peu après midi, une chape de plomb s'abattit sur Deir-Yacine. D'un village souriant la veille il ne restait désormais que des ruines, Et cent sept cadavres » (p.389).

Les palestiniens de leur côté, non plus, ne laissent échapper aucune occasion fortuite ou prévue pour attaquer ceux qu'ils nomment « voleurs de terre » ; d'ailleurs dans une manifestation à Tel Aviv à l'occasion du 1^{er} mai, les palestiniens pris dans un mouvement d'effroi et « trop heureux sans doute de créer l'incident dont les juifs ne pouvaient que pâtir », se sont mis à tirer des coups de feu. C'est ainsi que tout aurait commencé » (p.183).

C'est ainsi que deux communautés, autrefois, vivant en parfaite symbiose facilitée par les grandes similitudes entre les deux religions se trouvent aujourd'hui en situation de conflit battant son plein. En effet l'Islam et le Judaïsme se ressemblent ; le premier repose sur la Sharia et l'autre sur la Halakha. Celles-ci reposent toutes les deux également sur la communication directe entre Dieu et l'homme. Les deux religions possèdent de multiples rites en commun comme la circoncision, l'étiquette du manger et les règles vestimentaires, etc.

Malheureusement, les arabes et les juifs sont soumis à des tensions sociales qui alourdissent leurs cœurs de haine et de rancune. Ils se retrouvent alors pris dans le piège de leur propre étroitesse d'esprit et de leur opiniâtreté désolante : « Nul n'imagina alors que le vent de haine

qui s'était mis à souffler soufflerait encore soixante ans plus tard et, sauf miracle, pendant les soixante siècles à venir » (p.383).

Or, le conflit israélo-palestinien n'est pas le seul dont le Moyen-Orient a souffert. Cette région infortunée a été victime des conséquences préjudiciables de la présence anglaise et française en son sein. Une présence toujours justifiée par le « noble souhait » de ces civilisations à aider le peuple arabe à disposer de lui-même sans entrave, c'est ce qu'explique Levent à Briard dans une passe d'armes dont l'égalité des hommes fut le sujet principal : « *le problème de ces peuples est justement qu'ils ne sont pas en état de disposer d'eux-mêmes. Ils ont été affaiblis par des siècles de tutelle ottomane. Nous les aidons à devenir des états modernes* » (p130).

En adoptant des politiques privées de clairvoyance et de discernement, la France et l'Angleterre ont amené le peuple arabe à se soulever contre des autorités injustes. La répression menée par les deux armées avait eu l'effet contraire de celui escompté. Et jour après jour la discorde entre les « rebelles » et les colons ne faisait qu'augmenter et faisait tomber des centaines voire des milliers de vies.

A Damas et à Alep :

« Des coups de feu partaient des terrasses. Du sang coulait sur les marches qui conduisaient à la maison de Dounia et l'air empestait la poudre. Des gens couraient dans tous les sens. Le quartier ressemblait à une fourmilière qu'on aurait piétinée » (p.220).

La description très pointue s'attachant à décrire le drame est sans doute le meilleur moyen de dépeindre la tournure qu'avait pris l'affrontement entre les syriens et les français :

« des villages incendiés, des rebelles pendus sans procès, dont les dépouilles avaient été exposées à la vue des habitants sur la Grand-Place de Damas, et la ville bombardée pendant trois jours et trois nuits par l'artillerie du général Gamelin puis ravagée par les flammes » (p.236).

En Egypte la situation n'est pas moins agitée, les jeunes révolutionnaires ont attisé la colère de l'armée anglaise et le bulletin atteste la victoire du pot de terre sur le pot de fer. Mais contre les émeutiers égyptiens pris par une folie orgiaque de destruction, les anglais ont dû employer les grands moyens pour un bilan de : « *46 tués et 76 blessés coté égyptien, 3 morts et 13 blessés coté anglais* » (p.409).

Mais c'est en Irak que le déploiement des troupes britanniques a été le plus ravageur et se traduit par une longue liste d'actions scandaleuses : menace, tromperie, exil, tueries, emprisonnement, transgression des lois, intolérance religieuse et bien d'autres encore.

Les irakiens se battaient pour défendre leur pays de l'invasion occidentale tandis que les anglais faisaient acte de déloyauté en imposant leurs volontés au mieux de leurs intérêts et en captant les ressources naturelles notamment le pétrole sans se soucier des vies humaines qui en pâtissent tous les jours ; évidemment puisqu'à leurs yeux, ces populations « primitives » ne s'élèvent pas au rang d'êtres humains considérés et estimables. Et c'est une note adressée au War Office en date du 19 mai 1919 qui trahit la facette sombre du pouvoir politique occidental :

« Je ne comprends pas cette délicatesse exagérée à propos de l'utilisation du gaz, écrivait le secrétaire d'Etat aux colonies. Nous avons définitivement arrêté la position, à la Conférence de paix, argumentant en faveur du maintien de cette arme comme un instrument permanent de guerre. C'est pure affectation que de lacérer un homme avec les fragments pernicieux d'une explosion d'obus et d'éprouver des velléités à lui faire pleurer les yeux par le moyen de gaz lacrymogène. Je suis fortement en faveur de l'usage de gaz empoisonné contre des tribus non civilisées (sic). L'effet moral devrait être tel que la perte de vie humaine devrait être réduite au minimum. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'utiliser seulement les gaz les plus meurtriers ; il en est qui répandraient une terreur vigoureuse, et cependant ne laisseraient pas de séquelles permanentes sur les personnes atteintes » (p. 142).

Le roman cite encore d'autres pays qui ont fait les frais de la cupidité des uns et de l'incurie des autres. La guerre avait embrasé dans la même époque la Lybie, l'Espagne, le Japon ou encore la Chine.

Les relations humaines quelque soit leurs genres sont fragiles et instables. Elles peuvent très vite dégénérer si on les expose fréquemment à des tensions externes. Une attitude qu'on juge anodine et inoffensive peut se révéler capable de générer une avalanche d'hostilité. L'altérité des hommes semble les mener dangereusement vers des conflits permanents. L'altérité fait naître chez l'homme la peur de ce qui est différent, et si c'est le courage qui nourrit les guerres c'est bien la peur qui les fait naître.

L'homme surmontera-t-il un jour sa xénophobie pour se donner la chance de s'ouvrir à d'autres cultures, à d'autres horizons ?

2) La rhétorique de l'altérité négative : une constante depuis Hérodote

Toute rhétorique de l'altérité trouve son origine dans la Grèce antique avec l'écriture de l'histoire et le développement de la pensée. Et c'est avec le texte *Histoires* d'Hérodote que l'on retrouve les premières représentations de l'autre.

L'unique œuvre de ce grand prosateur de l'antiquité grecque lui a valu le titre de « Père de l'Histoire » car elle a été tel un miroir grâce auquel il construit et raconte en même temps une représentation du monde, bien sûr, selon une vision grecque.

Hérodote décide de voyager et de sillonner les contrées mal-connues afin d'observer les mœurs et les coutumes des indigènes et de méditer sur les raisons du heurt de deux modes de vie et de pensée probablement inconciliables (la Grèce et l'Asie).

C'est ce qu'affirme d'ailleurs Cornelius Castoriadis (philosophe, économiste et psychanalyste français d'origine grecque, fondateur avec Claude Lefort du groupe Socialisme ou barbarie) « chez lui il s'agit d'une enquête systématique sur les institutions, les mœurs, les dieux, les coutumes, les idées des autres peuples. C'est une spécificité de la culture gréco-occidentale de s'être remise elle-même en question en se comparant aux autres cultures et aux autres sociétés »¹³.

En outre, Hérodote tient à découvrir et à décrire l'autre, et par l'autre il désigne le non-grec, le barbare. En effet, dans la Grèce antique le terme barbare était utilisé pour désigner les peuples n'appartenant pas à la civilisation grecque et ne parlant pas leur langue.

Nous nous intéressons à Hérodote et à son texte parce que l'on décèle chez lui une véritable rhétorique de l'altérité fondée sur la comparaison entre le grec et le non-grec, le même et l'autre.

Nous tenterons alors de montrer comment des traits spécifiques à ce discours se trouvent encore largement présents et utilisés dans le discours des occidentaux, notamment les Français et les Anglais dans le roman *Le Souffle Du Jasmin*.

¹³ Cornelius Castoriadis, *Ce qui fait la Grèce : Tome 3, Thucydide, la force et le droit*, seuil, 2011.

Par le biais de son ouvrage, Hérodote se fait médiateur entre un ailleurs et le monde grec. Il observe, traduit et décrit ce qu'il voit et ce qu'il entend pour rendre intelligible pour le lecteur grec cet ailleurs étranger.

De la même sorte, les personnages occidentaux dans le roman, par les postes importants qu'ils occupent (ambassadeurs, diplomates, ministres) se tiennent au courant de l'évolution de la situation au Moyen-Orient pour en informer leurs propres gouvernements, ils sont donc chargés de transmettre un témoignage.

Ainsi pour Hérodote comme pour les personnages occidentaux du roman, leur présence dans des pays lointains leur donne pour mission de rendre compte de l'autre.

Cependant la représentation de l'autre se fait généralement de manière considérablement ethno-centrée. D'après Erchak :

« l'ethnocentrisme se définit comme l'imposition d'un système de compréhension, qui est culturellement médiatisé, aux autres. Il s'agit de l'interprétation et de l'évaluation des autres au travers d'un écran épistémologique, en supposant implicitement que notre propre mode de compréhension est supérieur car il est certainement vrai »¹⁴.

En effet, chez Hérodote comme chez certains personnages occidentaux du roman telles les personnalités politiques, la représentation de l'autre est marquée par l'ethnocentrisme. Dans l'antiquité grecque, deux civilisations s'opposent, or Hérodote cède à un parti pris, celui, selon lui, de la « supériorité » flagrante de la Grèce sur l'Asie. Hérodote admet d'ailleurs la suprématie grecque dès qu'il emploie le terme « barbare » qui est selon Claude Yvon :

« le nom que les grecs donnaient par mépris à toutes les nations qui ne parlaient pas leur langue, ou du moins qui ne la parlaient pas aussi bien qu'eux, pour marquer l'extrême opposition qui se trouvait entre eux et les autres nations qui ne s'étaient point dépouillées de la rudesse des premiers siècles »¹⁵.

Ainsi, la simple différence linguistique donne une vision négative, méprisante et dévalorisante de l'autre, de l'étranger.

¹⁴ ERCHAK, Gerald, M., 1992, *The Anthropology of Self and Behavior*, New Brunswick N.J, Ed. Rutgers University Press.

¹⁵ Article *Barbares philosophie*, de l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

Au même titre, le discours des forces occidentales dans le roman s'entête à ériger la raison occidentale comme la plus rationnelle et donc universelle. Les autres modes de vie et les autres univers moraux, notamment des autochtones du Moyen-Orient, sont considérés comme différents et devraient aspirer à atteindre le modèle occidental.

Prenant en compte ces ressemblances entre les considérations et des valeurs de l'Antiquité grecque et celle des actants occidentaux du roman que nous analysons, nous verrons dans cette partie les différentes techniques discursives du récit d'Hérodote et les affinités entre la rhétorique de l'altérité en Grèce antique et dans les énoncés des personnages du roman.

Nous cherchons à démontrer à travers cette comparaison entre deux récits si éloignés historiquement que les stéréotypes et la généralisation, une fois installés au sein des sociétés, peuvent perdurer pendant des siècles et influencer ainsi la perception des individus concernant les cultures qui leur semblent étrangères.

Connus par leur force et leur fixité, les stéréotypes sont difficiles à anéantir s'ils se diffusent. Ils sont donc dangereux puisqu'ils peuvent altérer la perception qu'on a des autres impliquant la différenciation et marquant l'éloignement.

a) L'usage des propos généralisants et la stigmatisation de l'autre

Nous découvrons ci-dessous comment Hérodote et les personnages occidentaux utilisent les mêmes techniques pour créer l'altérité des autres : les Scythes et les habitants du Moyen-Orient. Ils recourent à la généralisation qui consiste à classer les individus en catégories plus ou moins stéréotypées.

Et pour mieux marquer les différences ils attribuent aux autres des traits qui sont à l'opposé des caractéristiques du peuple grec et occidental.

De la sorte, Hérodote donne une définition vague et incomplète des Scythes : « *le Scythe est nomade et le nomade est Scythe* » ou encore « *si les Scythes sont aporoi, ils ne peuvent être que nomades, et s'ils sont nomades, ils sont forcément aporoi* »¹⁶.

¹⁶ Hérodote, Histoires, livre IV, melpomène, texte établi et traduit par E. Legrand, éd, Les belles lettres, Paris, 1943.

Ce discours sur les Scythes, même s'il ne propose qu'une vision altérée et un regard unilatéral sur les Scythes, il reste en mesure d'influencer l'imaginaire du lecteur de façon symbolique.

La même technique rhétorique (la généralisation) est utilisée dans le discours occidental dans le roman pour donner à voir une altérité indiscutable. Nous citerons plusieurs exemples de ce discours similaire à celui d'Hérodote pour mieux cerner la ressemblance :

« D'ailleurs il faut bien reconnaître que toute politique d'ingérence dans les affaires de peuples étrangers, si arriérés soient-ils, se heurte aujourd'hui aux plus graves difficultés »

(p. 211).

*« Aussi suis-je bien convaincu que nous évacuerons **la Palestine et ses champs de cailloux**, que nous abandonnerions à elle-même **sa population famélique et querelleuse**, si nous le pouvions ».*

*« Disons que je ne m'y sens pas étranger. Ce qui est une prouesse lorsqu'on connaît **l'effroyable complexité de cette région** » (p.70).*

Tous ces énoncés sont prononcés par le diplomate français Jean-François Levent qui, malgré sa longue résidence au Moyen-Orient, sa connaissance de l'arabe, les différentes liaisons d'amour et d'amitié qu'il a avec les Arabes, décrit à ses citoyens, le Moyen-Orient et ses habitants en employant des propos généralisants et méprisants.

Jean-François Levent réduit finalement la péninsule arabique à un endroit terriblement complexe et désertique, et ses habitants à une population arriérée éprouvée par la faim et qui a le goût de la dispute.

Le discours de différenciation ne découle pas d'un bon universalisme (défini comme : « *celui qui ne déduit pas l'identité humaine, mais qui part d'une connaissance approfondie du particulier, et qui avance par tâtonnement* »¹⁷) au contraire, il procède par une déduction de l'universel à partir d'un particulier. Dans le roman, il présente les Arabes et leurs pays sous des qualificatifs disgracieux et souligne l'écart avec les caractéristiques occidentales. Il produit alors les mêmes effets imaginaires sur la conscience de son interlocuteur, que le récit d'Hérodote chez les grecs de l'époque.

¹⁷ Todorov Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, éd, Le seuil, 1989.

Dans un autre dialogue avec Dounia l'irakienne, alors que celle-ci parlait de l'harmonie et de la bonne entente qui régnait en Irak, Levent lui répond alors : « *il y a une centaine d'années, les musulmans s'en sont donnés à cœur joie en massacrant des milliers de chrétiens* ».

Le personnage européen utilise un seul événement pour procéder à une critique générale de la situation en Irak. En généralisant cet événement le diplomate essaie d'engager une discussion autour de l'instabilité au Moyen-Orient, sachant que cela ne fait que présenter la société orientale comme différente de la sienne.

Utiliser des propos généralisants par les personnages occidentaux dans le roman fait donc partie d'une stratégie de différenciation qui a pour but de distinguer la culture occidentale de la culture orientale.

Mais la stratégie de différenciation ne se résume pas à employer des propos généralisants, elle consiste également à marquer la différence en employant l'exotisme qui souligne l'écart entre les civilisations. C'est ce que nous allons voir de plus près dans l'analyse suivante.

b) Le regard exotique, mise à distance de l'autre

Les singularités de l'autre sont généralement une source de curiosité et d'attrait. Pour parler de l'autre, les discours d'Hérodote et des personnages occidentaux mentionnent son exotisme et son originalité. Or toute spécificité de valeur positive, dont on ne peut expliquer les motifs, donne l'effet inverse et augmente encore plus la distance entre nous et les autres. Dans son récit, Hérodote emploie l'exotisme pour souligner l'écart : « *Là-bas dans ces pays autres, il ne peut manquer d'y avoir des curiosités merveilleuses, le thoma* »¹. Hérodote, ayant un goût pour l'exotisme, reste assez vague dans sa description de ce qui l'émerveille dans ces pays lointains. Jean-Marc Moura (professeur à l'Université de Lille III, et auteur de nombreux articles et ouvrages sur les lettres exotiques européennes et sur les littératures francophones), relève ce manque de précision dans sa définition de l'exotisme qui selon lui est « *une rêverie qui s'attache à un espace lointain et se réalise dans une écriture* »².

¹ Hérodote, Histoires, livre I, Cléo, 93, texte établi et traduit par E. Legrand, éd, les belles lettres, Paris, 1955

² Moura, J.M, lire l'exotisme, Paris, éd, Dunod, 1992.

Nous retrouvons ce manque de rigueur de l'information fournie dans le discours de Jean-François Levent dans sa représentation de ce qui l'enchantait au Moyen-Orient. Lui aussi exprime une perception lacunaire et ignore ce qui l'attire vraiment dans cet ailleurs :

« Il y a dans cet air d'Orient un parfum que je n'arrive pas à déterminer. Ici, tout particulièrement. Comme si les caravanes chargées d'encens, d'épices et de soie qui traversaient jadis l'horizon continuaient de nourrir l'atmosphère. Bizarre » (p.112).

De plus, l'Orient « splendide et mystique », a toujours constitué un certain ailleurs exotique pour l'Occident. Edward Saïd a écrit à ce propos :

«L'Orient a presque été une invention de l'Europe, depuis l'antiquité lieu de fantaisie, pleins d'êtres exotiques, de souvenirs et de paysages obsédants, d'expériences extraordinaires, (...), de plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident), par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience, (...), l'orientalisme exprime et représente cette partie, culturellement et même idéologiquement, sous forme d'un mode de discours, avec pour l'étayer, des institutions, un vocabulaire, un enseignement, une imagerie, des doctrines et même des bureaucraties coloniales et des styles coloniaux »³.

Nous rappelons que la perspective exotique qu'avaient les occidentaux de l'Orient s'est renforcée encore plus après la publication des *Mille et une Nuits* qui décrit le Moyen-Orient comme un territoire où règnent les délices du sens et le luxe, surtout que les lecteurs d'Antoine Galland, n'ont pas discerné le côté fictif de ces évocations somptueuses.

Nous constatons donc, une fois encore, que le discours d'Hérodote et le discours occidental du roman utilisent de manière plutôt similaire les techniques de différenciation pour définir l'autre. Car, comme le souligne Edward Saïd, l'Orient a permis depuis l'antiquité de définir l'Occident, mais pas de n'importe quelle manière, il dit bien par contraste, c'est-à-dire par une juxtaposition destinée à accentuer les différences. L'étymologie du mot « exotique » le confirme. Le terme exotique vient du grec *exotikos* qui signifie étranger et extérieur. En effet, contrairement au cosmopolitisme qui consiste à être apte à savourer toute nouveauté et qui cherche un lien, une parenté ou presque une communauté avec l'étranger, l'esprit exotique appréhende une irréductible distance.

³ Saïd, W, Edward, *l'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, éd, le seuil, 2005, pp 13-14, éd. Originale 1978, 1^{ère} éd pour la traduction française 1980.

Ainsi, vu au prisme de l'exotisme grec et occidental et la création d'un imaginaire parfois à l'origine des mythes fantaisistes, l'autre est toujours extériorisé et mis à distance.

Nous relevons également un autre exemple significatif de l'exotisme et de la fascination des grecs et des modernes par l'Orient. Cette fois-ci, ce qui attire les grecs et les occidentaux n'est pas quelque chose d'abstrait, c'est un atout bien réaliste, tangible et surtout matériel. Il s'agit des ressources naturelles et des trésors que recèle la terre orientale.

En effet, l'or barbare est une source de fascination pour les Grecs, il constitue même un facteur de rapprochement entre les Grecs et les Perses. La bataille de Platée fait découvrir aux Grecs les trésors de l'Empire perse, ils s'emparent alors des richesses et des fortunes des autres qu'ils considèrent tantôt exotiques tantôt barbares.

Les personnages français et anglais du roman sont eux aussi attirés par l'or des perses, mais à l'époque moderne il s'agit de l'or noir. Le diplomate français Levent explique à ses interlocuteurs ce qui captive l'esprit des forces britanniques et françaises : « *De plus, la Perse, l'Irak, la péninsule Arabique sont riches en pétrole dont la civilisation moderne a des besoins croissants* » (p.130).

Levent avait déjà relevé ce point pour expliquer les raisons cachées derrière les accords Sykes-Picot : « *la Grande-Bretagne s'était rendu compte qu'il y avait probablement du pétrole au nord* » (p.69),

« *Sykes, donc, a promis monts et merveilles à Picot : que nous serions comblés de cadeaux en Orient. Que les Anglais fonderaient un grand Empire arabe embrassant tous les territoires entre la méditerranée et la frontière perse. Mais que nous aurions notre part du gâteau* ».
(p.66)

Nous remarquons que même l'exotisme et la fascination pour les autres sont après-coup des signes d'altérité négative puisqu'ils sont à l'origine de l'amplification de la différenciation et de l'éloignement de l'autre.

Nous relèverons dans ce qui va suivre l'importance de la langue dans le discours occidental et le rôle qu'elle joue dans la mise en altérité des personnages arabes.

c) La supériorité de la langue grecque et occidentale

Nous pensons que chez les grecs comme chez les personnages occidentaux dans le roman, le critère linguistique acquiert une grande importance et constitue un élément qui les distingue des autres ; barbares et orientaux.

Dans l'antiquité grecque, le barbare est d'abord un homme qui ne parle pas la langue grecque. Hérodote considère toute autre langue que la sienne comme un trait d'infériorité de l'autre. Ce complexe de supériorité grecque peut être expliqué par l'idée vulgarisée par les philosophes grecs associant le raisonnement ou la compréhension rationnelle et la clarté du discours.

Nous retrouvons également cet intérêt et cette considération pour la langue maternelle dans le discours occidental dans le roman. En effet, nombreuses sont les expressions qui mettent en avant l'importance qu'accordent les occidentaux à la langue notamment française et grecque dans *Le Souffle Du Jasmin*.

« *Où avez-vous appris à parler un français aussi admirable ?* » (p.69). (Levent demanda à Dounia).

« *Wyndham nourrissait une certaine admiration pour le secrétaire oriental, qu'il avait, le matin même, au Khan Khalil, entendu s'exprimer dans un arabe digne d'un cocher de fiacre et, un peu plus tard, dans un café grec, parler grec comme s'il avait été élevé parmi les gamins du Pirée* » (p.364).

En outre, la distance qu'affichent ces personnages à la rencontre des traits culturels différents des autres est flagrante. C'est le cas du personnage anglais Sir Percy à qui un homme avait déplu à cause de la difficulté qu'il avait à prononcer son nom qu'il trouvait bizarre ou risible : « *comment s'appelait-il déjà ? El Galarni ? El Galali ? Pour quelle mystérieuse raison les Arabes étaient-ils toujours affublés de noms imprononçables ?* » (p.60).

Même s'il est naturel que chaque groupe social donné ait sa propre langue pour communiquer, certains occidentaux comme Hérodote et les personnages du roman considèrent que toute langue différente de la leur est inférieure et marque l'écart entre les deux groupes sociaux.

Cet écart est d'avantage souligné par les occidentaux si les autres sociétés ne disposent pas de moyens militaires ou n'accordent pas d'importance à l'armement.

d) L'armement : signe de puissance des uns et d'infériorité des autres

La façon de combattre des peuples barbares et orientaux figurent dans les discours grecs et occidentaux comme un indice d'infériorité.

Hérodote présente les moyens militaires des non grecs comme un trait définitoire de la barbarie :

« la cause pour eux, d'un très grand désavantage, était la nature de leur équipement, qui ne comportait pas d'armure protectrice ; c'étaient des soldats armés à la légère (avec des arcs) luttant contre les hoplites »⁴.

Parallèlement dans le roman, Jean –François Levent explique la raison pour lesquelles les autorités n'ont pas accordé l'indépendance aux Arabes : « *parce que l'indépendance de ces pays ne s'accorde pas avec nos intérêts. Ni l'Angleterre ni la France ne peuvent laisser des régions stratégiques aux mains de roitelets sans expérience et sans armée* » (p.130).

L'utilisation du terme péjoratif « roitelet », désignant un roi qui dirige un petit pays ne disposant pas de puissance militaire, souligne l'infériorité que les occidentaux attribuent à ceux qui possèdent peu ou pas de moyens militaires.

Nous remarquons donc que tant dans le discours d'Hérodote que dans le discours occidental entretenu dans le roman, ne pas posséder d'arme est un prétexte pour accentuer l'altérité et souligner l'infériorité de l'autre.

Pas très loin du sujet de l'armement, le pouvoir politique lui aussi sert apparemment de prétexte pour les occidentaux pour marquer l'altérité. Dans la partie suivante nous démontrerons le refus des occidentaux des conceptions politiques différentes, dans leurs discours.

⁴ Hérodote, Histoires, livre IX, Calliope 63, texte établi et traduit par E. Legrand, éd, les belles lettres, Paris,1973.

e) Le régime politique pour marquer l'altérité négative

Nous analysons dans cette partie la dimension politique de la caractéristique d'altérité dans les discours grec et européen.

Pour l'historien qu'est Hérodote, la royauté est une caractéristique qui va de pair avec l'altérité qui distingue les barbares des grecs. Surtout que l'idéal démocratique trouve son origine dans la Grèce antique. Donc pour lui royauté rime avec tyrannie et despotisme.

Hérodote critique les peuples asiatiques, leur reprochant leur soumission aux rois et leur incapacité de réclamer la liberté.

Aristote affirme que le roi ou le tyran cherche à accumuler les richesses en opprimant le peuple. Il marque la différence politique opposant le système démocratique du peuple hellénique au système monarchique des barbares et des peuples d'Asie :

« les barbares étant par leur caractère naturellement plus serviles que les hellènes et les peuples d'Asie plus serviles que ceux d'Europe ; ils supportent le pouvoir despotique sans aucune gêne »⁵.

Ainsi les grecs se considèrent comme des hommes libres et des êtres politiques tandis que les sujets asiatiques se complaisent, à leur avis, dans la servitude et la déchéance.

De la même sorte, les personnages qui représentent le pouvoir politique occidental dans *Le Souffle Du Jasmin* refusent d'accepter les différences de la culture orientale et de son système politique. Ils rejettent la royauté et veulent à tout prix imposer leur propre conception politique aux pays arabes.

Sir Gilbert Clayton (un personnage anglais) explique cette situation :

« le malheur, c'est l'existence à Londres de deux sortes de gens : les uns sont des théoriciens, obstinés à appliquer aux tribus bédouines, comme aux nations occidentales, leurs formules sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes » (p.211).

Convaincus de la supériorité de leur régime politique fondé sur la liberté et l'égalité de chacun, et leur « certitude » de l'incapacité du peuple de revendiquer sa liberté et de pousser le roi à abdiquer, les occidentaux ne tardent pas à proposer leur projet de « civilisation » :

⁵ Aristote, politique, livre III, p.87, texte établi et traduit par Jean Aubonnet, éd, les belles lettres, 1971.

« Général, je connais ce peuple depuis des années, il ne fera rien » (p.352), « ainsi, les Anglais avait sorti le mot magique de leur chapeau melon : démocratie. Ils essayaient de vendre à ces gens sachant tout juste lire et écrire l'art de gouverner une nation » (p.164).

Nous constatons donc que le discours d'Hérodote et des personnalités occidentales du roman s'attribuent la supériorité et marquent l'écart et la différence en prônant leur système libéral, présumant qu'il est plus juste et plus respectueux des droits de l'homme et réprouvant le régime despotique au Moyen-Orient.

Mais la domination qu'ils exercent sur les pays arabes n'est-elle pas une forme de tyrannie, une puissance impérialiste qui prive les hommes de liberté ?

Nous relèverons ci-dessous un dernier élément qu'utilisent les occidentaux dans leurs discours pour creuser la différence entre la civilisation occidentale et la civilisation orientale, il s'agit du rapport à l'espace.

f) Le rejet du nomadisme et de la singularité du rapport à l'espace

En plus du langage et de la royauté, Hérodote considère le nomadisme comme un point d'infériorité du non grec, notamment des Perses.

A l'inverse des cités grecques qui disposent d'un territoire délimité par des bornes et des frontières, la Perse est décrite par Hérodote comme une région répartie entre les clans et les tribus. Mais c'est son nomadisme qui constituait selon lui un réel signe d'altérité négative ; l'absence de frontières, d'édifices et de murailles constituait pour lui une marque d'infériorité. Il écrit « ils n'ont ni argent, ni terre cultivable »⁶, « l'ensemble de la population perse n'abandonna pas le mode de vie nomade ou semi-nomade »⁷.

Hérodote donne une grande importance à la dimension spatiale des peuples, il la relie à l'appartenance, à la construction d'une identité commune et à l'expression d'une profonde unité culturelle.

⁶ Discours d'Hérodote cité par Briant, Pierre, Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre, éd, Fayard, Paris, 1996, PP 28-29 ;

⁷ Ibid.

Dans le roman, les personnages occidentaux condamnent les Arabes à cause de leur nomadisme. Aussi ces derniers sont d'ailleurs choqués par cette condamnation sévère qui ne se fonde que sur leur mode de vie singulier. Un personnage palestinien commente cette représentation négative de l'altérité :

«Pour les Anglais, pour le monde occidental en général, nous n'existons pas. Ces gens s'imaginent que la Palestine est une terre désertique, dépourvue de toute civilisation. Ils ont occulté l'idée que nos ancêtres, les Cananéens, vivaient ici il y a plus de quatre mille ans et supposent que les 750 000 habitants qui peuplent nos villes et nos villages sont des fantômes. Nos écoles, nos églises, nos mosquées, nos bibliothèques, nos champs, nos ateliers de tissage, nos plantations- il balaya l'air d'un revers de main- du vent » (p .28).

Ce témoignage met en avant la gravité de la représentation négative que se font les occidentaux de la population arabe. Les idées reçues sur le rapport des Arabes à l'espace interceptent les caractéristiques spécifiques de ce peuple puisque les occidentaux considèrent les terres arabes comme n'étant que des terres désertiques ne pouvant servir que si elles sont découpées.

Le personnage Lord Gray consolide ces poncifs qui avivent la différence entre les habitants de l'Orient et les Européens dans un dialogue avec le diplomate français :

«Les Arabes avez-vous dit ? Monsieur, vous savez bien qu'en tant que nation les Arabes n'existent pas, ils ne sont qu'un agrégat de tribus. D'ailleurs si nous nous y prenons correctement, ils resteront ce qu'ils sont : un tissu de factions jalouses les unes des autres et incapables de cohésion. Un misérable agrégat de tribus » (p.20).

Il est clair que dans l'esprit de l'Anglais, il est tout à fait normal que les Arabes soient faibles à cause de leur nomadisme et de leur mode de vie « instable ».

Il n'hésite pas à les qualifier de nombreuses appellations péjoratives et dépréciatives. Le fait que certains Arabes soient mobiles, qu'ils n'aient pas de territoire bien défini et qu'ils vivent en plein désert, autorise le personnage Lord Grey à les traiter de misérables et à les assimiler à un troupeau. Il utilise le terme « agrégat » qui dérive du verbe latin « *aggregare* », lui-même dérivé de « *grex-gregar* » troupeau, signifiant à l'origine rassembler un troupeau.

Dans *Le Souffle Du Jasmin*, nous remarquons que face à l'inadaptation des forces occidentales à l'immensité de la superficie de la terre arabe et la difficulté qu'elles rencontrent

quant au contrôle sur ces pays qui manquent selon elles de démarcation frontalière claire, les Anglais et les Français décident de procéder à des divisions géographiques dans le Moyen-Orient ; « *je pense que si nous voulons maîtriser la situation , une division de la région en unités administratives, s'impose* ».

Nous concluons que c'est en fait la différence dans la manière de gérer l'espace qui est le réel moteur derrière le découpage territorial au Moyen-Orient. Pour les occidentaux découper l'espace permet de mieux se l'approprier et de le maîtriser.

Le discours occidental qui prend forme dans le roman, nous montre clairement qu'au lieu d'essayer de s'adapter à la singularité des modes de vie des habitants du Moyen-Orient et de leur rapport à l'espace, les occidentaux préfèrent imposer leur propre vision des choses, en refusant ainsi l'altérité de l'autre.

Ainsi comme Hérodote, les personnages occidentaux du roman en question accordent à la spatialité le pouvoir de définir l'identité des hommes et l'utilisent dans leurs discours pour créer l'altérité et la différence entre eux et les barbares et les Arabes.

Il ne faut pas oublier, non plus, que la hiérarchie qu'établissent les occidentaux entre le monde des campagnes, du désert et le monde de la ville, augmente la distance entre les peuples. Rappelons que le mot civilisation vient de mot latin *civitas* qui signifie ville, alors que le mot sauvage provient du mot latin *selvaticus* qui signifie habitant de la forêt. Ainsi dans le mode de pensée occidentale la civilisation viendrait de la ville, alors que l'homme vivant au contact de la nature et des animaux serait un homme non civilisé. C'est une vision étroite et incomplète qui privilégie les sociétés urbaines aux sociétés rurales, en se basant sur des préjugés et des idées reçues.

Par ailleurs, les grecs notamment Hérodote, font le lien entre la manière dont on traite les morts et la représentation de l'espace. En effet, les funérailles et la sépulture sont d'une grande importance et se déroulent en plusieurs étapes dont la *prothésis* ou l'exposition du mort. Le corps du défunt est alors placé sur un lit d'apparat pendant une journée dans le vestibule de la maison afin que sa famille et ses amis puissent le voir une dernière fois.

Mais Hérodote constate que la cérémonie funèbre ne se passe pas de la même manière chez les Scythes, en particulier en ce qui concerne le roi dont le cadavre se fait porter de peuple en peuple sur un char :

« À la mort du roi(...) ils prennent le roi qui a été recouvert de cire et dont le ventre a été ouvert, vidé, rempli de souchet broyé, d'aromates, de graines de persil et d'anis et recousu ensuite ; ils le placent sur un chariot et l'emmenèrent dans une autre de leurs tribus (...). Puis le corps du roi, toujours sur son chariot, passe chez un autre peuple de l'Empire (jusqu'au lieu de la sépulture) »¹.

Donc contrairement à ce qui se passe dans beaucoup de civilisations où c'est le peuple qui défile pendant plusieurs jours pour rendre un dernier et ultime hommage au souverain décédé, Hérodote s'étonne devant le fait que chez les Scythes, peuple nomade, c'est le roi qui se déplace, encore une dernière fois. Hérodote décode cette cérémonie funéraire sous l'angle du nomadisme. La figure du roi nomade reste, même dans la mort une figure mobile. C'est ainsi que l'altérité est définie dans la Grèce antique en fonction de l'espace et du rapport qu'entretient l'homme avec lui.

Gilbert Sinoué ne manque pas lui aussi de signaler dans son récit le déplacement constant du peuple nomade, même quand il s'agit de sépulture :

« la nuit venue, il n'était pas rare de voir entrer dans la cité, par la porte de l'Est, de mystérieux cortèges de chameaux, guidés par des hommes vêtus en blanc : il s'agissait de grandes familles persanes qui faisaient transporter leurs défunts jusqu'à la ville sainte, enveloppés dans des tapis précieux, afin de procéder à leur inhumation tout près de Hussein et des grands saints du mouvement chiite » (p.69).

Nous concluons que les discours d'Hérodote, du narrateur et des personnages occidentaux, utilisent le rapport à l'espace comme facteur de différenciation de l'autre.

Enfin l'analyse ci-dessus, c'est à dire la comparaison que nous avons établie entre le discours d'Hérodote et celui des personnages occidentaux dans *Le Souffle Du Jasmin*, nous permet de conclure que les caractéristiques représentatives qu'utilisent Hérodote et les personnages occidentaux, des autres peuples, sont des éléments qui participent à creuser d'avantage l'écart avec les autres et relèvent de la rhétorique d'altérité qui augmente la distance et accroît l'abîme entre les hommes.

¹ Hérodote, Histoires, livre IX, Calliope 63, texte établi et traduit par E. Legrand, éd, les belles lettres, Paris,1973.

Notre analyse nous montre qu'il n'y a pas ou peu de changement dans le développement des méthodes utilisées pour représenter l'autre sous l'angle de la différence.

Nous notons donc, que cette rhétorique de l'altérité a survécu à plusieurs siècles, ce qui nous éclaire sur la résistance du discours de différenciation, surtout s'il se sert de représentations négatives et de stéréotypes de l'autre.

3) Les Stéréotypes Culturels dans Le Souffle Du Jasmin ;Le Filtre Qui Bloque La Connaissance

Le Souffle Du Jasmin se présente à nous comme une plateforme sur laquelle les regards des personnages s'affrontent et les préjugés ressortent pour gérer cette situation de face à face. La peur de la différence mène au rejet qui se traduit par le recours au stéréotype et à la catégorisation.

Nous avons démontré plus tôt au cours de notre analyse l'inexorabilité du contact avec l'autre. Nous avons en effet, analysé dans la partie précédente les situations dans lesquelles les communautés arabes, juive et occidentale, cohabitaient au Moyen-Orient. Malgré un climat général chargé en animosité, la rencontre entre les différents groupes sociaux était inévitable que ce soit dans les lieux publics, dans les réunions politiques ou alors autour d'une table pour partager un repas amical. L'homme est amené alors par la force des choses à vivre en société sachant que celle-ci n'est jamais homogène.

L'hétérogénéité implique la diversité des cultures et des modes de vies et mène les individus à faire face à leurs dissemblances. Cette rencontre de la différence s'accompagne à la fois de la volonté de faire connaissance et de la peur de l'étrangeté.

La pluralité culturelle évoquée dans le roman et présente au sein du Moyen-Orient accuse une pluralité identitaire. musulmans, Juifs, Chrétiens, Occidentaux et multiples ethnies vivent côte à côte, ainsi le stéréotype culturel est souvent le mode d'approche de l'autre car le contact avec la différence est une source d'angoisse, et pour l'exorciser il faut réduire l'autre à une image fixe et il est d'autant plus rassurant que cette image soit négative.

La rencontre avec l'autre suppose une remise en question de soi puisque l'identité n'est pas le résultat d'un choix délibéré mais d'une confrontation continue avec soi-même et l'autre. Selon Edward Saïd : « *L'identité humaine est non seulement ni naturelle ni stable, mais résulte d'une construction interculturelle, quand elle n'est pas inventée de toutes pièces* »¹.

Amin Maalouf partage lui aussi cette perception de l'identité, il écrit dans son livre *Les identités meurtrières* : « *L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et*

¹ L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident, 1994, Seuil.

*se transforme tout au long de l'existence. Bien des livres l'ont déjà dit, et abondamment expliqué, mais il n'est pas inutile de le souligner encore : les éléments de notre identité qui sont déjà en nous à la naissance ne sont pas très nombreux – quelques caractéristiques physiques, le sexe, la couleur...Et même là, d'ailleurs, tout n'est pas inné ».*¹

En effet le concept de l'identité est indissociable du concept d'altérité. Pour savoir qui je suis, je dois me poser par rapport à l'autre. Ce qui est paradoxal, c'est que pour affirmer mon moi, il est essentiel de connaître le non moi.

Cependant, cette démarche s'avère une étape difficile car la remise en question ou la remise en cause provoquent généralement chez l'individu la peur de l'assimilation.

D'ailleurs Philippe Blanchet (professeur français de sociolinguistique et didactique des langues) a décelé cette sensation de crainte éprouvée dans les situations de mise en question :

*« Tout apprentissage, tout enseignement, toute rencontre de la différence sont des moments déstabilisateurs où les certitudes initiales sont mises en question, en mouvement et où l'on peut toucher du doigt la réalité du relativisme ».*²

Nous comprenons donc que les moments de mise en question et de rencontre avec l'altérité sont des moments de doute et sont souvent accompagnés de peur (la peur de découvrir une réalité différente de celle que l'on connaît déjà et donc la peur de perdre son identité) . L'un des aspects de la frayeur et de l'angoisse qui surgissent lors des situations d'interaction et de questionnement est le stéréotype. Le stéréotype est un concept qu'on interprète de façon générale comme référent à la nature des processus mentaux et leur fonctionnement.

Il est défini comme une image négative attribuée à certains groupes sociaux souvent défavorisés.

La notion de stéréotype n'apparaît dans le domaine des sciences sociales qu'en 1922. Ruth Amossy le démontre dans son ouvrage *Les Idées Reçues : Sémiologie Du Stéréotype*³, où elle retrace l'histoire du mot et du concept, elle explique qu'il vient avec la typographie et n'a rien à voir avec les sciences sociales. Il faut attendre donc le développement de « la théorie des

¹ Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998.p 25 .

² Blanchet. Philippe, *Introduction à la complexité de l'enseignement du Français Langue Etrangère*, Louvain, Peeters, 1998.

³ Ruth Amossy, *Les idées reçues :Sémiologie Du Stéréotype*, Nathan Université, 1922.

opinions »¹ pour qu'on introduise le sens qu'on retient aujourd'hui soit reproduction d'idées fixes.

Le terme de stéréotype est ensuite utilisé pour rendre compte du caractère à la fois condensé, schématisé et simplifié des opinions qui ont cours dans le public.

Lippmann expliquait d'abord le phénomène de condensation par l'existence d'un principe d'économie en vertu duquel l'individu penserait par stéréotypie pour éviter d'avoir à réfléchir à chaque aspect de la réalité.

Il revient également sur le fait que le stéréotype prend une forme d'opinion préconçue sur un sujet : *«on nous a parlé du monde avant de nous le laisser découvrir. Nous imaginons avant d'expérimenter et ces préconceptions commandent le processus de la perception »*².

Le deuxième trait du stéréotype est la répétition. Dans son sens originare lié à l'activité typographique, la notion de stéréotype évoque toujours l'idée du phénomène qui se reproduit à une multitude d'exemplaires, et son caractère « pétrifié » est démontré par Paul Hassan Maucorps : *« le stéréotype se suffit à lui-même. il ne supporte ni modification, ni rationalisation, ni critique ; il est absolument rigide »*³.

Le terme de stéréotype est utilisé en psychologie sociale pour désigner la méthode à laquelle on a recours lorsqu'on veut organiser l'information de l'environnement qui nous entoure. L'homme a besoin de simplifier et ce comportement répond à la nécessité de gérer une réalité complexe ou nouvelle.

Nous nous intéressons à la notion de stéréotype parce que ce dernier a une double fonction sociale, il influence à la fois la perception et l'action : *« les stéréotypes jouent donc le rôle d'un double filtre : l'un pour les perceptions, l'autre pour les actions »*⁴.

¹ La théorie des opinions est un objet d'étude, introduit par Jean Stœtzl (1910-1987), qui concerne la méthode des sondages d'opinions. Un **sondage d'opinion** ou une **enquête d'opinion** est une application de la technique des sondages à une population humaine visant à déterminer les opinions (ou les préférences) probables des individus la composant.

² Walter Lippman, *Public opinion*, Harcourt, Brace 1922.

³ Paul Hassan Maucorps, Albert Memmi, Jean-François Held, *Les français et le racisme*, Payot, 1965, p.15.

⁴ Jaques-Philippe Leyens, Vincent Yzerbyt, Georges Schadrom, *stéréotypes et cognition sociale*, Mardaga, 1996, p.23.

Il nous intéresse également parce qu'il a un aspect fonctionnel, il sert comme prétexte à la mise en altérité et à l'exclusion :

« les stéréotypes ne sont pas seulement le résultat naturel du processus de catégorisation, ou du besoin individuel d'organiser et de simplifier l'environnement. Ils remplissent aussi une fonction sociale : celle d'expliquer les événements sociaux et de justifier les actions de l'endogroupe »¹.

Le stéréotype représente alors un canal par lequel se décharge l'agressivité et constitue le symptôme de l'angoisse si ce n'est l'hostilité qui sous-tend les relations entre les individus.

Cependant il faut le différencier du préjugé qui est un jugement sur quelqu'un ou quelque chose formé d'avance à partir d'une expérience personnelle qui vient de notre éducation, de la famille et de l'entourage ou de nos impressions.

Nous essayerons alors dans l'analyse suivante de mettre un zoom sur les représentations sur le plan social pour observer comment les individus des différents groupes dressent les relations avec l'autre, essayer de comprendre comment les préjugés et les stéréotypes fonctionnent à l'intérieur du processus de la construction de la connaissance et saisir la portée de l'attitude sur le plan humain et social.

Pour ce, nous procéderons dans le deuxième chapitre de la seconde partie à aborder dans un premier temps les représentations sociales dans l'idéologie coloniale au Moyen-Orient vu que les événements que rapporte l'auteur dans *Le Souffle Du Jasmin* se déroulent sous l'emprise de la présence anglaise et française.

Nous nous intéresserons ensuite aux représentations sur le plan interpersonnel et leur part dans la construction du racisme dans le roman.

¹ Ibid.

a) **Le rapport à l'autre et les représentations sociales dans l'idéologie coloniale**

La rencontre entre les civilisations pose le problème de l'hostilité envers l'inconnu, l'étranger, l'autre. L'ère moderne résume ce conflit dans l'opposition des termes, supériorité/infériorité, civilisation/sauvagerie, humanité/animalité. Dans une volonté de soumettre le colonisé et de donner une mauvaise image de ce dernier, les forces dominantes lui associent les termes péjoratifs ci-dessus.

Nous suivrons dans cette partie la trace des représentations sociales construites dans le cadre d'une situation politique conflictuelle, en nous basant sur le discours colonial porteur de racisme et alimenté par les stéréotypes.

Le romancier restitue les propos tenus par les responsables politiques occidentaux dans le Moyen-Orient dans la période entre 1916 et 1956.

Nous remarquons que leurs productions langagières ne sont autres que l'expression de leurs idées et opinions, notamment sur l'image qu'ils se font des autochtones, et le rang, évidemment inférieur, qu'ils délèguent à ces individus.

Pendant le joug colonial, la catégorisation est une pratique devenue monnaie courante des forces dominantes aux Moyen-Orient. La France et l'Angleterre procédaient à une sorte de classification des sociétés dominées. Elles portaient un regard teinté de supériorité sur les cultures auxquelles elles appartenaient et considéraient la culture des orientaux comme étrangère et étrange.

On procède donc à une sorte de polarisation Orient / Occident pour appréhender l'autre et renforcer les préjugés :

« L'Orient n'est pas seulement le voisin de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et ses langues, il est son rival culturel et lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en elle. De plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience. La

culture européenne s'est renforcée et a précisé son identité en se démarquant d'un Orient qu'elle prenait comme une forme d'elle –même inférieure et refoulée »¹.

L'empire colonial recourait face à cette différence, aux préjugés, aux stéréotypes et à la diabolisation de l'autre. Le colonisé, l'Arabe, cet individu ou ce groupe, appartenant à une catégorie autre que celle du colon, est systématiquement rejeté.

Cette logique aveuglante du rejet pilotait désormais les comportements des colons et leur raisonnement, générant des attitudes de discrimination et des jugements faussés.

L'autre est décrit alors comme une entité sauvage, ignorante et barbare puisqu'il est vu à travers des préjugés et des stéréotypes qui jouent le rôle d'éléments déformateurs et de miroirs grossissants.

Dans *Le Souffle Du Jasmin*, la conjoncture historique constitue un élément essentiel dans la production des représentations sociales. En effet, la domination exercée par les français et les britanniques les plaçait dans la catégorie des dominants donc des plus forts, tandis que les autochtones étaient les dominés et étaient placés dans la catégorie des faibles.

Ce sont les notions de l'auto-stéréotype ou le racisme « autoréférentiel » par opposition à l'hétéro-stéréotype, définis par Marin et Salazar², qui sont mis en évidence.

Le colonisateur applique un auto-stéréotype à sa propre culture, bien sûr favorable et positif, il met en relief la supériorité hiérarchique du détenteur du pouvoir de domination. L'hétéro-stéréotype est appliqué à l'autre culture, il lui assigne une image dévalorisante et la cantonne dans une classe inférieure.

Les paroles prononcées par Sir Percy avec une pointe de dédain propre aux arrogants, soulignent le clivage entre les représentations des deux groupes, à savoir les occidentaux d'un côté et les Arabes d'un autre : « *les Anglais sont venus ici en libérateur* », le personnage s'autorise d'abord une auto-évaluation positive, en s'attribuant cette image de sauveur et de délivreur d'oppression puis dévalorise les Arabes en les enfermant dans l'image de personnes faibles qui ont besoin d'un soutien secourable et d'être maternisés :

¹ Saïd, W, Edward, *l'orientalisme : l'Orient crée par l'Occident*, Paris, éd, le seuil, 2005,

² Marin et José Miguel Salazar, *Determinants of hetero- and auto-stereotypes distance, level of contact and socio-economic development in seven nations*, journal of Cross cultural psychology, vol 16, n4, Décembre, 1985, pp 403-422.

« Nous nous sommes engagés (il marqua une pause volontaire pour appuyer ce qui allait suivre) aux cotés de la France, votre pays, à instituer un gouvernement national et une administration locale librement élus et à assister les habitants dans cet objectif ». (p. 62)

A fin de répandre délibérément et avec des intentions malveillantes, une image dépréciative et dégradante de l'Arabe dans le but de mieux le dominer et le maîtriser, les colonisateurs recouraient aux stéréotypes et aux représentations péjoratives. C'est une stratégie de mystification culturelle pour soumettre le colonisé.

Ce qui est paradoxal c'est que la certitude du colon de sa propre supériorité est accompagnée de crainte face à l'autre perçu comme inférieur mais pourtant menaçant l'intégrité du groupe.

Comme mécanisme de défense, on colle à l'indigène Arabe l'étiquette de bédouin, pas dans le sens nomade vivant dans le désert mais plutôt dans le sens péjoratif du terme. L'expression « *tout bédouins qu'ils sont* » (p. 21), utilisée par le personnage Levent met en avant des caractéristiques négatives dans une tournure avec (tout...que) qui sert à marquer le superlatif absolu dans une proposition concessive. L'image véhiculée par cet adjectif est celle d'un homme dur, impitoyable, lent et paresseux, sauvage et brutal.

Le discours de catégorisation et de stéréotypie entrepris par les colonisateurs passe d'abord par une classification. C'est-à-dire qu'on met ce qui se ressemble culturellement dans une catégorie et ce qui est différent dans une autre, cela conduit à une augmentation des similitudes d'une même catégorie et des différences dans une autre catégorie.

Tous les individus d'une même catégorie ont les mêmes traits caractéristiques et commencent donc à avoir une identité commune.

Le colon s'auto-représente comme l'être développé, porteur de toute la civilisation occidentale qui justifie sa présence dans les terres arabes :

« Il n'est pas moins vrai que nous, les français, avons ouvert une civilisation au monde et que nos savants ont fait parler des mots qui étaient emmurés dans le silence depuis des millénaires. En moins de trois ans, notre Bonaparte a fait gagner plusieurs décennies à l'Egypte » (p. 96)

A l'inverse les indigènes figurent comme des personnes arriérées, anarchistes, réfractaires et loin de la modernité. Ils sont justement colonisés parce qu'ils n'ont pas atteint « *un niveau suffisant de maturité politique et de développement économique* » (p.97)

Ainsi transparait la fonction idéologique essentielle du stéréotype. Selon Lippmann : « *les stéréotypes sont la forteresse de notre tradition, et derrière, ses références, nous pouvons continuer à nous sentir en sécurité dans la position que nous occupons* »¹.

En se basant sur une identité culturelle perçue comme supérieure, le stéréotype faciliterait donc à un groupe dominant l'exercice d'un pouvoir idéologique sur d'autres groupes dominés. Ceux-ci se réfugieront à leur tour dans les stéréotypes culturels pour se protéger et préserver leur « *forteresse de tradition* » dont parle Lippmann.

D'autre part, le discours colonial ne s'acharne pas sur des individus en particulier. Au contraire les représentations sociales dans ce discours englobent toute une communauté et visent plusieurs sociétés en leur attribuant les mêmes traits déductifs ou définitoires de la catégorie. Une attitude qui conduit à croire qu'il y a une homogénéité dans le groupe et donc tous les membres sont considérés comme semblables, il s'agit de la fonction généralisante du stéréotype.

Les forces dominantes recouraient alors au stéréotype qui agit comme une hyper-généralisation : « tout le monde est mis dans le même panier ». D'ailleurs selon le personnage Sir Percy, en tant que nation « *les Arabes n'existent pas, ils ne sont qu'un agrégat de tribu* », il renforce son jugement en ajoutant un adjectif péjoratif des plus forts : « *un misérable agrégat de tribus* » (p.20). le même terme est utilisé par le personnage Churchill qui recommande « *l'utilisation du gaz moutarde contre ces tribus* », il précise : « *Je suis fortement en faveur de l'usage de gaz empoisonné contre des tribus non civilisées* » (p.143).

L'utilisation intempestive du terme « tribu » fait montre d'une pensée influencée par les préjugés, la connotation clairement péjorative renvoie à l'idée de primitivisme et de pré-modernité.

L'Arabe incarne donc une espèce barbare, fruste, rustre et inculte, digne de mépris. Ces batteries de représentations qui soi-disant tracent le portrait-robot de l'autre, l'amenuisent et

¹ Walter Lippman, *Public opinion*, Harcourt, Brace 1922. p.96.

encouragent les attitudes hostiles à son égard ; rabaissement, dénigrement et racisme de masse peuvent malheureusement prendre la forme de génocide.

Frantz Fanon souligne dans son analyse la gravité de ce racisme culturel qui a succédé au racisme biologique. Si le raciste stigmatisait auparavant à partir des traits physiques pouvant informer sur l'appartenance d'un individu à une catégorie marginalisée comme la couleur de la peau, c'est aujourd'hui « *une certaine forme d'exister* » qui est condamnée.

Le colon n'arrive pas à accepter qu'il puisse exister une autre façon de vivre. Les Arabes, conservateurs et aux mœurs fortement ancrées, au code vestimentaire singulier, et dont les valeurs de fraternité, de convivialité et de générosité sont vénérées, sont méprisés et dépréciés par le colon. Ce dernier n'arrive pas à tolérer les us et les coutumes auxquels s'attachent ces personnes et les considèrent comme archaïques.

Dans cette idéologie, l'inégalité culturelle est affirmée et le relativisme culturel incompris.

Dans *Le Souffle Du Jasmin*, l'explication la plus plausible que les colons puissent donner pour valider leur pensée est l'incapacité des pays arabes de s'autogouverner. Le chaos politique est un argument récurrent pour justifier leur généreuse « tutelle », balayant ainsi les réelles causes du retard qu'avaient pris les pays de la péninsule arabe pour rejoindre le développement et l'évolution vers un stade plus avancé.

Selon le texte de Gilbert Sinoué, les occidentaux savent très bien que l'occupation étrangère en terre arabe est le principal motif qui a entravé ces pays à franchir l'étape de « maturité » politique, sociale et économique. Et pourtant, non seulement ils investissent ces motifs dans leur politique de stigmatisation mais ils infligent eux-mêmes leur présence sachant que cette dernière a entraîné les pays opprimés à l'instabilité, les a fragilisés et les a assujettis à la violence et a causé la fracture des communautés.

Le discours colonial traduisait l'idéologie de mise en altérité et de catégorisation qui convergeaient à l'asservissement des colonisés et qui aidaient les colonisateurs dans leur quête à tirer profit des autochtones et de leurs terres à moindre coût tout en s'accordant le droit et la liberté de maltraiter les Arabes et leur infliger toute sorte de violence et d'intolérance. Il était clair que dans l'esprit des occidentaux, il existait deux classes bien distinctes et qu'on ne pouvait établir aucun rapprochement entre elles.

L'une est le condensé de la civilisation, elle frôle la perfection et accumule les qualités et les vertus. Elle symbolise le côté lumineux du monde. L'autre baigne dans l'ignorance, elle amasse les tares et les déficiences et représente une région du monde anémiée.

b) Catégorisation et mise en altérité dans les relations interpersonnelles

Après avoir précité les représentations du colonisé construites dans le discours commun aux occidentaux à une certaine période, nous voudrions à présent jeter la lumière sur la question de l'altérité sur le plan des relations interpersonnelles dans le roman, et sur les regards portés par les uns sur les autres et en particulier sur la portée imagologique de cette thématique dont le noyau dur est le regard. Celui-ci influence considérablement sans doute, les rapports entre différents groupes identitaires.

Nous nous limiterons, dans l'analyse qui va suivre, aux rapports triangulaires qui opposent Arabes, Juifs et Européens.

Là aussi, les stéréotypes chargent le regard porté sur les uns et les autres de sentiments de rancune. Ils agissent à l'encontre de la réhabilitation sociale et concourent à l'ostracisme auquel procèdent les communautés.

Nous réfléchirons également sur le poids des mots sur les relations interculturelles. Nous montrerons comment une expression verbale exprime les intentions cachées ou avouées qui travaillent les individus.

b.1. Nous et les autres : l'endogroupe et l'exogroupe dans *Le souffle Du Jasmin*

A cause de la variété de l'emploi du stéréotype et de ses multiples acceptions dans différents domaines et étant, comme le souligne Ruth Amossy « à la croisée des sciences sociales et de la littérature », nous citerons la théorie des conflits réels de Muzafer Shérif (un des fondateurs de la psychologie sociale. Il est connu pour son travail sur le processus de normalisation et pour son expérience de la « caverne des voleurs » sur les relations intergroupes) selon laquelle les relations entre les groupes peuvent être conflictuelles ou coopératives. Les

relations sont alors conflictuelles lorsque figure la concurrence et la compétition sur le plan social, économique ou politique, de telle sorte que « *les intérêts de l'un ne peuvent être atteints qu'au détriment de ceux de l'autre* »¹.

L'expérience² de Shérif Muzafer a montré aussi qu'une perception défavorable se développe entre les groupes amenés à réaliser des projets inconciliables. C'est pourquoi selon Shérif Muzafer, compétition et conflit créent des images négatives et des stéréotypes.

Ces derniers constituent dans *Le Souffle Du Jasmin* le piédestal du discours élaboré entre les différents groupes sociaux. Le passage ci-dessous illustrera la dialectique du « même » et de « l'autre » qui s'inscrit dans le discours animé par la dichotomie entre l'endogroupe et l'exogroupe (« *l'endogroupe est composé des individus qu'une personne a catégorisés comme membres de son propre groupe d'appartenance et avec qui elle a tendance à s'identifier. Par contre, on peut définir l'exogroupe comme étant composé de tous les individus qu'une personne a catégorisés comme membres d'un groupe d'appartenance autre que le sien et avec qui elle n'a pas tendance à s'identifier* »)³.

En effet, le dialogue qui a lieu entre Dan Levstein et Hussein Chahid démontre que chacun de ces deux personnages se considère comme le représentant de sa propre culture en face de l'autre considéré comme étranger. Chacun d'eux veut non seulement défendre le groupe

¹ Jacques Philippe Leyens Richard Y Bourhis, *Stéréotypes, Discrimination et Relations Intergroupes*, Mardaga, Liège, 1994.

² « Sherif voulait analyser les relations intra- et intergroupes et étudier les causes et les mécanismes qui permettent de créer et de réduire des conflits entre groupes. Pour cette occasion, il a lancé une recherche sur le terrain en utilisant des groupes réels d'enfants entre 11 et 12 ans dans le cadre d'un camp de vacances. (The robbers cave experiment)

Selon cette théorie des conflits réels, les **relations** entre groupes sont **soit compétitives, soit coopératives**. Lorsque deux groupes se retrouvent dans une situation de compétition pour des ressources rares et valorisées (biens matériels ou territoires), ces derniers se retrouvent alors dans une relation marquée par le conflit et la discrimination. Cette discrimination se manifeste notamment par un **biais pro-endogroupe**: les individus évaluent plus favorablement leur propre groupe que celui qui leur est opposé. Lorsque la situation oblige les groupes à suivre un objectif commun/ supra-ordonné pour obtenir ces ressources limitées, la coopération entre les groupes entraîne alors des relations harmonieuses.

D'après Sherif ce seraient donc les caractéristiques objectives de la situation donnée qui détermineraient si la nature des relations entre groupes sociaux serait plutôt compétitive ou coopérative.

La théorie de l'identité sociale et la théorie de l'auto-catégorisation: le Soi, le groupe et le changement social. «*Revue électronique de Psychologie Sociale*», "1", 19-33.

³ Jacques Philippe Leyens Richard Y Bourhis, (*Stéréotypes, Discrimination et Relations Intergroupes*, Mardaga, Liège, 1994). p.716.

auquel il s'identifie et essaye de mettre en avant les points positifs de ce dernier mais veut également délimiter une frontière entre les deux groupes et préciser qu'il ne fait pas partie du groupe opposé. Cette mise en altérité passe aussi par la diabolisation et l'inculpation de l'autre. C'est le personnage juif Dan Levstein qui prend d'abord la parole :

-« essayons d'être objectifs. Depuis que ce pays appartient aux Arabes, il est devenu stérile et aride(...) je n'en conviens pas mais vous êtes loin des richesses extraordinaires que vous auriez pu tirer de cette terre.

- toutes les nations qui ont colonisé ce pays ont laissé des vestiges sauf les Arabes. Si l'on vous demandait de quel droit vous possédez ce pays, que répondriez-vous ? De nombreuses générations d'entre vous s'y sont succédé et vous n'avez rien fait. Que vous le vouliez ou non, la nation juive est en spiritualité en dessus des autres nations. (...) suffit-il pour nous interdire d'y revenir vivre à vos côtés ? La réponse pour moi est non ». (p. 88)

Dan Levstein veut donc prouver la supériorité de la communauté juive à laquelle il est fier d'appartenir tout en dévalorisant la nation arabe.

Le personnage arabe rétorque à son tour en employant des arguments persuasifs et en adoptant un ton vivace. Pour défendre son groupe d'appartenance, il utilise exactement la même stratégie que son interlocuteur, il essaye de démontrer la supériorité de la communauté arabe au dépens de la communauté juive :

-« cependant, notre sanctuaire religieux et nos écoles sont les preuves éloquentes que ce pays est aujourd'hui majoritairement arabe et musulman. Permettez-moi de relever un autre point : si vous réclamez le droit au retour, c'est que vous êtes partis. Contraints, forcés, vous êtes tout de même partis. Alors que nous, nous n'avons jamais quitté ce sol. Nous y habitons depuis plus de mille cinq cents ans ». (p. 89)

Les deux personnages « s'emploient constamment à se positionner à travers ce qu'ils disent, à s'affirmer en s'affirmant(...), à se valoriser et à surmonter des menaces de dévalorisation »¹,

Cet éloquent échantillon de l'activité de verbalisation de soi et de l'autre attire notre attention sur l'abondance des pronoms personnels. Ainsi les pronoms (nous, notre--vous, votre)

¹ Maingueneau, D. *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, p.18. Paris, Hachette. 1990.

forment des couples d'opposés qui reflètent le souci constant de mettre une barrière visible entre le groupe où l'on s'engage et l'autre groupe dont on se dégage.

Cet échange met en exergue le mécanisme de catégorisation sociale dans lequel se réfugient les individus pour gérer des situations inter-catégorielles. Ce mécanisme passe à son tour par des modalités langagières caractéristiques, les analyses ci-dessous mettront en avant les formes particulières du langage employé lors des situations conflictuelles entre les différentes catégories culturelles.

b.2. Le répertoire lexical et la nomination de l'autre

Dans le contexte de diversité des cultures et de brassage de populations, les conflits font partie du quotidien des individus. Cette tension sociale pousse ces derniers à se protéger derrière le processus de stigmatisation, et le lexique utilisé, dans les confrontations et les face-à-face, constitue le facteur révélateur des images négatives qui hantent les esprits et les jugements de valeur qui régissent les comportements.

Le lexique n'est donc ni neutre ni objectif mais plutôt évacuateur d'idées préconçues et de clichés.

Encore une fois les personnages des communautés arabe et juive s'affrontent dans un contexte de violence et utilisent un lexique provocateur lors des situations conflictuelles. Lorsqu'une folie soudaine s'empare des deux communautés à Jérusalem, un personnage juif s'en prend à un arabe qui passait par l'esplanade du temple dans lequel prient les juifs pratiquants :

-« Fais attention, l'Arabe ! Un peu de respect ! Ne vois-tu pas que je suis en train de prier ? »

Le locuteur fait appel à la nomination identitaire pour mettre à distance l'autre groupe perçu comme « mauvais ». ces paroles proférées avec véhémence et violence trahissent leur caractère raciste et discriminatoire.

Il est courant que l'insulté rende la pareille et rejoigne l'attaquant dans sa logique de déni de l'altérité et c'est exactement ce que fait le personnage arabe ne supportant pas d'être attaqué, il répond alors :

« -à toi ! Voleur de terres ! E-TRAN-GER» (p.150).

-« les rares Juifs qui saisissaient un peu la langue arabe crurent comprendre qu'on les traitait de « voleurs de patrie » et « infidèles » (p.151).

-« c'est vous ! Vous et vos coreligionnaires sionistes qui en êtes responsables ! » (p.276)

Les tensions suscitées par le conflit israélo-palestinien ont donné naissance à plusieurs sortes de phobies et de racismes. La communauté juive a développé un racisme anti-arabe et antimusulman. La communauté arabe a développé de sa part une judéo-phobie exprimée par le refus de la communauté juive, et d'un vif rejet allant de l'antisionisme à l'antisémitisme en passant par l'antijudaïsme.

Les termes « le Juif » et « l'Arabe » sont chargés de connotation négative dès qu'ils sont prononcés par la personne adverse. Les personnages des deux communautés pris dans le piège de la violence et de la haine ne peuvent se parler sans s'attribuer mutuellement des appellatifs réducteurs qui font partie d'une vaste gamme d'insultes dégradantes et offensantes.

b.3. Le procédé de réification

Les représentations péjoratives qui servent de matière au vocabulaire injurieux s'inscrivent souvent dans une démarche de provocation. Le but est de blesser et de porter atteinte à la personne ou au groupe visé.

En outre, nous pouvons considérer le procédé de réification comme l'un des plus provocateurs.

Les personnages du roman en font un usage pour exprimer leur profond mépris à l'égard de certains individus tellement différents d'eux et dont les relations sont à l'heure de la discorde.

Nous présentons ci-dessous quelques échantillons du discours de réification dont le but est de déshumaniser un personnage et le transformer en objet. L'image n'est donc pas que biaisée mais totalement enlaidie, déformée et altérée.

-« empoignant le bras de son épouse, l'Anglais s'engouffra dans la Rolles-Royce pourpre mise à sa disposition par les autorités de sa majesté. Il grommela : Ass-hole (littéralement : trou du cul) » (p.63).

Cette expression grossière insinue que le personnage irakien est perçu comme lâche et vulgaire, sans aucun intérêt et ne suscitant que du mépris et de la haine.

Levent perçoit l'empire arabe anéanti comme un spectre menaçant de revenir de façon surnaturelle et qui fait une apparition inattendue après une longue absence

-« Les autres, comme l'apprenti sorcier de la légende, ont peur maintenant du fantôme d'Empire arabe qu'ils ont suscité ». (p. 211)

Ici, le personnage égyptien voit les juifs comme un fléau insidieux qui vise à détruire et à ronger la communauté arabe et qui se répand de façon insensible et pernicieuse.

-« tu as entendu l'Egyptien : « la présence d'une nation étrangère en Palestine équivaldrait à celle d'une gangrène dans le corps arabe » (p.250).

Soliman le palestinien s'adresse dans une dialectique où le regard regardant est regardé pour reprendre la formule de Jean-Paul Sartre.

-« c'est vous et vos coreligionnaires sionistes, qui en êtes responsables ! Vous ! Le soi-disant peuple élu ! Comme si le reste des humains n'était que des vers de terre vomis par Dieu ». (p. 276)

Il dévoile la perception que se font les Juifs des Arabes. Une image pas très esthétique qui dépeint les Arabes comme des créatures insignifiantes qu'on peut écraser, des créatures excrées et rejetées avec violence et dégoût.

Ces quatre exemples sélectionnés traduisent le profond mépris que se vouent des personnages prisonniers d'images obliquées et d'idées préétablies. Des personnages qui n'ont pas accès à l'essence de l'autre.

Nous constatons alors que la chosification des humains prend plusieurs formes. De par ce procédé, les personnes sont réduites à l'état d'objets insignifiants et dégoûtants. Elles sont représentées par des images qui les assimilent à des animaux, des maladies ou encore à des fantômes pour nier leur statut d'humain et les dégrader en portant atteinte à leur dignité.

Le procédé de réification vise à emmurer psychologiquement les individus dans le complexe d'infériorité. C'est un moyen efficace dans la construction des stéréotypes pour donner lieu à des images caricaturales explicites ou implicites.

Parlant d'implicite, ce dernier est l'expression d'une intention qui peut être perçue à l'arrière plan de l'acte d'énonciation.

b.4. L'implicite du langage diplomatique

L'implicite est ce qui est contenu dans un discours, non pas en termes clairs et formels mais qu'on devine naturellement par déduction. L'implicite est une stratégie langagière qui consiste à exprimer sa pensée tout en faisant preuve de tact et de délicatesse.

Nous verrons donc dans *le souffle du jasmin* un vocabulaire qui fait appel au sous-entendu et au non-dit qui ne sont pas formulés nettement mais qui pourtant pèsent de tout leur poids.

Face à l'attitude moqueuse et l'ignorance feinte de Sir Percy qui demanda d'un ton ironique « *vos femmes ne sortent elles jamais ?* » à son hôte Nidhal El-Safi, ce dernier qui s'y connaît dans l'art du non-dit et de la répartie intelligente répondit : « *Sir Percy connaît trop bien l'Orient (...) pour ignorer les vers de notre poète ancien : ne montre jamais tes joyaux au soleil, un voleur ne tarderait à apparaître.* » (p.59)

L'irakien suggère que l'Anglais est un voleur susceptible d'attirer les femmes arabes. Autrement dit, il colle aux Anglais l'étiquette d'opportunistes et de voleurs.

Sir Percy n'est pas novice non plus dans l'art de l'implicite, au milieu d'une discussion avec Rachid El-Keylani, il lui répond : « *c'est-ce que nous verrons, dit-il avec une voix glaciale. Je ne possède pas comme vous, hélas, de boule de cristal.* » (p.63)

L'anglais réactualise le stéréotype sur la pratique courante de la voyance dans les pays arabes et le recours des habitants à ce genre d'activité sociale.

Ces interactions, qui adoptent l'implicite comme stratégie d'attaque, semblent inoffensives mais traduisent en réalité « l'altérité du dehors »¹ (Denise Jodelet), et représentent un canal par lequel se déchargent l'aigreur et le reproche.

¹ La chercheuse Denise Jodelet distingue deux formes d'altérité :

Les idées reçues divulguées à mi-voix au sujet de l'autre ne manquent pas de moyens pour se propager. Cette fois-ci ce sont les figures de style qui serviront de médiateurs de transmission.

b.5. Les figures de style et la verbalisation de l'autre

La métaphore ci-dessous utilisée par Rachid El-Keylani et qui lui vaut l'insulte « *ass-hole* », s'inscrit quant à elle dans la scatologie dont les propos grossiers portent sur les excréments : « *The despot of the mess-pot* », traduite par le narrateur par « *le dictateur du merdier* ».

Là encore, l'autre est malmené par le seul biais de la parole. Une parole exprimée aussi comme nous allons le voir par l'usage de l'hyperbole qui est un procédé rhétorique consistant à souligner une idée en employant l'exagération et l'emphase.

-« c'est tout de même incroyable cette manie que vous avez, vous, les occidentaux de nous jeter constamment au visage nos dérivés, comme si vous étiez de purs anges ». (p.112)

Le personnage s'appuie pour effectuer son hyperbole sur le qualificatif « incroyable » qui souligne le degré étonnant de la chose. Il répète également des éléments à l'identique pour accentuer la généralisation voulue.

L'hyperbole est donc utilisée ici à mauvais escient, elle est employée pour faire ressortir une image commune et est donc au service du stéréotype puisqu'elle constitue une effraction par rapport à une réalité qu'elle propose.

En effet, Dounia s'entendait parfaitement avec Jean-François Levent et partageait ses idées mais une seule critique visant son groupe identitaire a suffi pour qu'elle se sente offensée et qu'elle ait donc recours à l'hyperbole pour se défendre ne prenant pas conscience qu'elle tombe dans la généralisation. Dounia n'avait fait qu'une seule expérience décevante mais

« D'une part, « **l'altérité du dehors** » qui concerne les pays, peuples et groupes situés dans un espace et/ou un temps distants et dont le caractère « lointain » voire « exotique », est établi en regard des critères propres à une culture donnée correspondant à une particularité nationale ou communautaire ou à une étape du développement social et technoscientifique. D'autre part, « **l'altérité du dedans** », référant à ceux qui, marqués du sceau d'une différence, qu'elle soit d'ordre physique ou corporel (couleur, race, handicap, genre, etc.), du registre des mœurs (mode de vie, forme de sexualité) ou liée à une appartenance de groupe (national, ethnique, communautaire, religieux, etc.), se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social ou culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace. » Page 10 de son article intitulé « Formes et figures de l'altérité », un article publié dans l'ouvrage *L'Autre : regard psychosociaux*, Margarita Sanchez-Mazas, presses Universitaires de Grenoble. PUG. 2004.

s'autorise pourtant de l'amplifier abusivement en étendant son jugement à grande échelle : « *C'est tout de même incroyable, cette manie que vous avez, vous les occidentaux, de nous jeter constamment au visage nos dérives, comme si vous étiez de purs anges.* » (p.112)

Le stéréotype et l'hyperbole ont donc en commun de déformer la réalité et de généraliser l'idée.

L'homme se réfugie dans ce qu'il connaît et n'essaye pas de découvrir la nouveauté de peur de perdre son identité. Mais cette pré-connaissance qui lui sert de référence ne reproduit pas les faits avec exactitude. Le stéréotype peut avoir un fond de vérité, ce que Babad appelle « *le noyau de vérité* »¹ (Babad Elisha) mais peut être aussi totalement contraire aux faits.

Le stéréotype est dangereux non-seulement parce qu'il empêche l'individu de connaître la vérité et de s'enrichir de l'expérience que lui offre la rencontre avec l'autre mais également parce qu'il le prépare et l'initie à l'attitude hostile en lui proposant une palette d'opinions négatives préconçues prêtes à resurgir sans efforts face à l'altérité.

C'est pour ces raisons que Barthes considère le stéréotype comme un monstre qu'il faut combattre et remplacer par l'attitude interculturelle.

Nous pouvons donc conclure que la deuxième partie de notre développement intitulée : *L'altérité négative dans Le Souffle Du Jasmin : l'abime qui sépare les hommes*, indique une incapacité de penser la différence.

Les trois sections de ce chapitre témoignent de l'angoisse, de la haine et des guerres que peut déclencher une perception négative de l'altérité. Celle-ci comme nous l'avons démontré plus haut, a amené les personnages et les communautés du Souffle Du Jasmin à s'entre-tuer.

La peur de la différence des autres, les stéréotypes et les discours de différenciation ont fait de l'altérité une source d'angoisse et de sanglants conflits centenaires dont *Le Souffle Du Jasmin* nous raconte l'histoire.

¹ Peter David Blanck, *Interpersonal Expectations: Theory, Research and Applications*, (Babad, kernel of truth), Cambridge University Press, 1993.

Nous pouvons donc confirmer notre hypothèse selon laquelle les relations humaines entre les individus de différentes cultures mettent en relief une altérité négative lorsque les traits différents sont accentués et lorsque l'écart est creusé par l'utilisation d'un discours de différenciation et de stéréotypes.

B. L'Altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin : La passerelle entre les hommes

La culture est l'ensemble des traditions, des valeurs, des acquis intellectuels et des savoir-faire propres à une société humaine. Elle est définie par l'anthropologue britannique Edward Burnett Tylor comme étant « *ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société* »¹. *Le souffle du jasmin* reflète des modes de vie et des cultures qui diffèrent tellement d'une communauté à une autre que l'on peut se demander si une harmonie sociale peut exister dans ce cas et si les individus peuvent se montrer capables de se rassembler et de s'unir dans une appartenance commune à l'humanité.

Nous avons vu plus tôt dans notre développement de la question d'altérité que plusieurs formes d'altérité négatives se manifestent dans le roman dès que l'on décèle les différences entre les groupes sociaux. Ainsi des guerres entre les hommes se sont déclenchées et ont été nourries par la dissemblance des croyances religieuses ou les penchants politiques.

Pourtant *Le Souffle Du Jasmin* nous révèle un autre effet de la différence culturelle. Cette dernière est présentée également comme une source d'attrait et de cohésion entre les individus au Moyen-Orient.

Même si la diversité culturelle a souvent été dans ce roman la cause de l'incapacité des hommes à se penser tous rassemblés sous une même espèce, elle traduit en revanche la diversité humaine.

Nous nous demandons alors pourquoi ce qui était à la base un élément qui sépare les hommes (la différence) se transforme en un facteur équilibrant des masses, ou exerçant tel, un aimant, un pouvoir d'attraction entre les personnages.

Nous découvrirons alors dans *le Souffle Du Jasmin* une altérité qui assure un équilibre vital, nourrit l'intérêt des uns pour les autres et donne à certains l'envie d'aller à la rencontre des personnes différentes.

Le romancier met en relief une autre facette de l'altérité, elle est positive et bien tolérée.

¹ Edward Burnett Tylor, *La civilisation primitive*, traduit par Mme. Pauline (Jourdan) brunet, C. Reinwald, 1876 .

Nous nous intéressons donc dans la partie qui va suivre aux différentes formes positives des relations qui unissent les personnes ou les groupes sociaux et aux effets agréables engendrés par cette altérité positive.

1) Les différentes formes de l'altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin

a) La Tolérance et le respect des libertés des autres

La société du Moyen-Orient est dépeinte dans le roman en question, non seulement comme une société plurielle mais aussi pluraliste. Elle figure avant tout, comme une société qui accepte la diversité des opinions et des conduites politiques, religieuses et sociales. Elle est donc par définition une société tolérante.

Nous rappelons que la tolérance est l'attitude positive qu'adopte un individu ou un groupe face à ce qui est différent de ses valeurs. Elle consiste à respecter la liberté d'autrui, ses manières, ses pensées et ses opinions politiques et religieuses.

C'est d'ailleurs la raison pour laquelle beaucoup de juifs se sont installés dans les pays du Moyen-Orient qu'ils trouvent plus cléments que les pays d'Europe où ils étaient pourchassés :

« tu ne sais pas ce que c'est la vie d'un juif en Europe. Hommes, femmes ou enfant. Nous sommes la lie du monde. Montrés du doigt. Méprisés. C'est d'ailleurs l'une des deux raisons qui m'ont fait quitter la Pologne et m'installer ici » (p.34).

La tolérance est comme nous le verrons un peu plus loin, la clé de l'harmonie sociale et de la paix, John Locke (1632-1704) impose d'ailleurs deux richesses indissociables pour l'homme : la connaissance et la tolérance².

La dimension pluriculturelle du Moyen-Orient a amené ses autochtones à se parer d'ouverture d'esprit, d'indulgence et de la capacité à admettre le point de vue d'autrui afin de maintenir la région dans une atmosphère saine et paisible.

² Locke, *Idées, langage et connaissance*, Geneviève Brykman, éditions Ellipses, Paris, 2001

Nous avons vu au cours de la troisième partie du mémoire que la cohabitation des trois religions monothéistes en plus d'autres confessions dans la société orientale ne manquait pas de la diviser en groupes de fanatiques religieux aveuglés par leur dévouement extrémiste à la religion.

Cependant dans une telle société plurielle sur le plan religieux, la meilleure façon d'éviter la division et les conflits sociaux serait de s'éloigner de l'uniformité religieuse vers laquelle tendent à aller les tenants des religions universalistes qui croient qu'ils ont le devoir impératif de convertir tous ceux qui ne sont pas adeptes de leurs religions .

Les personnages les plus ouverts d'esprit ont justement choisi la tolérance religieuse pour un meilleur « vivre-ensemble ».

Le mariage mixte dans le roman, réunissant Amira copte, et Farid musulman sunnite est la forme la plus représentative de la tolérance religieuse. Ce couple d'amoureux s'est uni par le mariage malgré ses appartenances à deux religions différentes et ce, sans conversion aucune :

« Pour épouser Farid de religion musulmane, Amira aurait pu faire l'effort de se convertir ne fût-ce que pour être agréable à sa future belle famille. Elle n'en avait rien fait et devant les (faibles) protestations que cela avait soulevées, elle s'était contentée de rappeler le plus tranquillement du monde, qu'aux yeux du prophète il était parfaitement licite pour un musulman d'épouser une femme appartenant aux « gens du livre », juive ou chrétienne sans que celle-ci soit obligée de renier sa religion » (p.54).

Nous relevons que ce n'est pas seulement l'attitude du couple qui est tolérante mais aussi les préceptes des religions, notamment musulmane qui prônent l'acceptation d'autrui.

En plus, dans le cas de cet exemple, la tolérance prend exactement la définition qu'Aristote lui a donnée. Tolérer est selon lui connaître, sans perdre son identité. La tolérance est ainsi incluse dans la démarche de connaissance et de compréhension d'autrui, elle consiste à accueillir l'étranger sans être dans l'obligation de se défaire de ses propres valeurs ou d'assimiler l'autre.

Farid et Amira, dans une attitude d'altérité positive ont pris la décision d'habiter sous le même toit et de préserver chacun ses habitudes et ses pratiques religieuses. Ils ont tous les deux accepté de reconnaître le caractère personnel de la foi qu'explique d'ailleurs une grande théologienne chrétienne, France Quéré :

« Ce n'est pas préciser la valeur que nous accordons à notre foi que d'en reconnaître le caractère personnel. Il est évident que nous ne pouvons aimer la foi de l'Autre comme la nôtre puisque nous la connaissons peu, faute d'y être né et de nous en être nourris (...) Au mieux nous pouvons nous dire : si je cherche la vérité, je ne la connais pas ; si je la connaissais, je ne l'ai pas ; si je l'ai, je ne la vis pas. J'invoque la vérité et chaque fois la misère me répond. Dans ce désir jamais comblé, de quel avantage puis-je me prévaloir sur les autres ?

Mais l'extrême pointe de la tolérance n'est pas dans cette humilité. Elle est dans le feu de la conviction. Il faut aimer sa religion pour estimer celle des autres. Un sceptique que sa tradition fait rire ne prendra pas au sérieux l'opinion étrangère à la sienne. Et pourquoi donc celui qui croit à l'excellence de sa foi ne dédaigne-t-il pas ceux qui ne partagent pas celle-ci ?

Tout le pousse à ce dédain et pourtant tout l'en dissuade. Car sa foi lui enjoint d'aimer son prochain comme soi-même. Cet amour est sa suprême vérité.

Ainsi la tolérance a frôlé l'intolérance avant de prendre son envol : plus ma conviction est forte, plus le prochain devient comme moi-même. Manquer à l'humanité, c'est mentir à la conviction. L'Autre est le dogme de chair et de sang...La fidélité à une église ouvre les portes de la plus vaste église qui est tous les autres »³.

France Quéré explique non seulement le caractère personnel de la foi, mais aussi les qualités de la personne tolérante au niveau de la religion.

Selon elle, cette personne est capable de se délivrer des sentiments de supériorité et de se parer d'humilité. Etre tolérant c'est pouvoir croire sincèrement à un autrui qui a la même valeur que soi dans toute sa différence. France Quéré évoque également un élément essentiel dans la démarche de la tolérance religieuse ; la ferme conviction en sa propre foi et son respect qui mène au respect des autres religions.

Nous pouvons mettre le nom d'empathie sur cette faculté de compréhension des convictions des autres puisque cette notion se définit comme la « compréhension » des sentiments et des émotions d'un autre individu voire, dans un sens plus général, de ses états non-émotionnels, comme ses croyances (l'empathie cognitive).

³ France Quéré, *le sel et le vent*, Paris, éd. Centurion.

En effet cette compréhension se produit par un décentrement de la personne et une aptitude psychologique à saisir les ressentis d'autrui. L'empathie et la capacité de transposition est sous-jacente dans un dialogue entre le Palestinien Hussein Shahid et son ami Juif Marcus qui exprimaient chacun son tour les sentiments qu'ils pouvaient avoir dans les lieux saints et leur capacité à comprendre les états affectifs et mentaux d'autrui :

« lorsque je suis devant le Kotel un flot d'émotions me submerge, je suis bouleversé et dans le même temps, je ne peux que sourire à l'idée que moi, Juif, je m'émeuve devant les ruines d'un édifice érigé à l'instigation d'un Edomite, le roi Hérodote, marié à une Arabe, païen de surcroît, qui répudia sa femme pour épouser celle de son frère, c'est curieux, non ?

Non tu es un sentimental, c'est tout. N'oublies jamais que nos vies ne sont constituées que de symboles. D'ailleurs je te comprends. Quand il m'arrive de me rendre à Jérusalem pour prier à la mosquée du Dôme, moi aussi je ressens cette exaltation. Je suppose que les chrétiens qui visitent le saint-sépulcre doivent éprouver les mêmes sentiments que nous. C'est ainsi. Des symboles. Tout n'est que symbole » (p.35).

Nous remarquons que dans le quotidien des personnages du roman, l'empathie a contribué à leur jugement face aux circonstances et aux actes qui les impliquent aux autres. Elle a nourri leurs expériences psychologiques et sociales et a pu servir d'outil dans la vie collective et dans les interactions avec les autres.

C'est l'importance de la notion de tolérance qui pousse sans doute le romancier à mettre en relief l'intérêt de la transmission de celle-ci aux enfants, espérant qu'ils seront les héritiers de cette valeur puisque l'enfant est l'être cher, celui qui porte les promesses.

La tolérance qui caractérise le couple de Farid et Amira et leur souci de perpétuer cette force morale se sont reflétés dans l'éducation de leurs enfants :

« Quant aux enfants du couple, Taymour et sa sœur Mona, ils avaient été élevés dans le même souci d'acceptation de l'autre et se sentaient aussi respectueux de l'Islam que du christianisme ou du judaïsme » (p.54).

Nous notons par conséquent, qu'en ce sens, la tolérance notamment religieuse s'affirme clairement comme une valeur sociale et non strictement individuelle. De plus au Moyen-Orient, foyer des croyances, l'esprit de tolérance permet l'expression de toutes les

composantes de la région dans le respect mutuel entre les membres et le maintien de la zone dans la paix et l'harmonie sociale :

« *De toute façon, leur attitude s'accordait parfaitement avec l'esprit de tolérance qui régnait alors en Egypte. Radio chalom diffusait ses informations quotidiennes, la synagogue cha'ar Ha chanaim, érigée rue Adly Pacha, en plein cœur du quartier chic de la capitale, ne désemplissait pas les jours de fête ; les cloches de Noël se confondaient avec l'appel à la prière, les voisins musulmans participaient au diner de Pessah et réciproquement, les Levy partageaient avec les Abdallah le mouton du Aid-Elkebir* » (p.54).

Nous constatons donc que le respect des convictions, des idéaux religieux, des lieux saints et du mode religieux librement choisi par les croyants est la forme d'altérité positive qu'ont préféré adopter plusieurs personnages dans le roman.

Leur prise en compte de la pluralité des cultures, leur respect des libertés individuelles et la réduction de favoritisme en matière religieuse a ainsi constitué un bon moyen pour renforcer le lien social.

Les individus reconnus dans leurs altérités et dans leurs identités culturelles sont plus à même de développer une nouvelle forme d'altérité positive qui est l'amitié.

b) L'amitié et le partage des expériences

L'amitié est cette belle réalité de la vie qui permet de décupler les plaisirs en les partageant avec les autres.

L'amitié implique l'autre dans une relation de cordialité et de bonnes intentions entre les groupes, les communautés et les états, elle s'exprime par des sentiments réciproques d'affection et de bienveillance, elle est en conséquence le symbole de l'altérité positive et de sa force.

L'amitié occupe une grande importance dans *le souffle du jasmin*. En plus des amitiés qui lient des personnages appartenant au même pays et partagent la même culture, d'autres rapports d'amitié se tissent entre des personnages affiliés à différents univers d'évolution, d'activité et de réflexion.

La différence, au lieu d'être comme dans beaucoup de cas, un élément d'éloignement, constitue au contraire, dans ce cas un facteur de rapprochement entre les individus.

En effet, de toutes religions, nationalités, générations et opinions confondues, certains personnages du roman entretiennent des alliances.

Nous remarquons que le choix que prennent les personnages en matière de rapports sociaux sont cruciaux et décisifs pour l'avenir de leurs enfants et dans les choix qu'ils feront à leur tour quant à l'acceptation des autres qui sont différents.

Mourad fils de Hussain Shahid a grandi dans une famille qui accorde beaucoup d'importance à l'hospitalité surtout à l'égard des étrangers, car comme le précise Benveniste :

« c'est toujours parce que celui qui est né au dehors est a priori un ennemi, qu'un engagement mutuel est nécessaire pour établir entre lui et EGO, des relations d'hospitalité qui ne seraient pas concevables à l'intérieur même de la communauté »⁴.

Les parents du personnage Mourad recevaient souvent chez eux leur ami Josef, bien qu'il pratique une religion différente de la leur et qu'il soit originaire d'un pays lointain.

Elevé dans une telle ouverture d'esprit et un tel respect pour les autres, Mourad a pu à son tour recréer autour de lui des situations d'altérité positive qui favorisent des échanges enrichissants malgré les différences.

Il avait pour ami intime Taymour, le fils du couple mixte que nous avons cité plus tôt, éduqué lui aussi dans la perspective de tolérance. A l'image de leurs parents, Mourad et Taymour ont délibérément omis les différences qui pouvaient les séparer, pour construire une amitié durable et fructueuse.

L'amitié qui a uni Hussain Shahid et Josef Marcus a laissé une empreinte positive dans l'esprit de leurs enfants et elle a été également la source d'un partage et d'un bonheur exceptionnels. La visite de Marcus chez la famille Shahid leur procurait détente et plaisir, et les moments qu'ils partageaient ensemble étaient propices à l'ouverture et à la générosité.

« Alors ! Questionna Hussein en tapotant avec contentement son ventre rebondi. Ne t'ai-je pas assuré que ma femme cuisinait la Maqlouba comme personne ?

⁴ Benveniste Emile, *le vocabulaire des institutions indo-européennes, tome 1, chapitre 5, l'esclave, l'étranger*, Paris, éd, Minuit, 1969 ;

Marcus s'inclina devant l'épouse du Palestinien assise à sa gauche :

-comme on dit chez vous : « bénies soient-tes mains ». un sourire modeste éclaira le sourire joufflu de Nadia Shahid.

-merci Josef. Votre présence nous comble.». (p.31)

Le tête-à-tête de Josef et Hussein se prêtait bien également aux confidences puisqu'ils étaient en mesure de s'ouvrir au dialogue par l'écoute d'idées et d'expériences différentes :

« -tu n'as jamais éprouvé le besoin de te remarier ? Donner un frère ou une sœur à ta fille ?

-non Hussain. Aucune femme au monde n'a jamais été digne de remplacer ma Lisa. Et puis, je vais sans doute te paraître sombre, mais je ne crois plus beaucoup à la sagesse des hommes, encore moins à leur générosité. Alors à quoi bon des enfants ?

-les enfants c'est le bonheur.

-certes, mon ami. Mais nous ? Que leur offrons-nous en échange ? » (p.34).

L'amitié de Josef et Hussein, forte de respect mutuel et de tolérance, ne se résumait pas à des rencontres pendant lesquelles, les deux amis discutaient et savouraient les gâteaux orientaux. Leur lien a résisté à tous les chocs de la dualité, a surmonté tous les obstacles du parcours et a relevé les défis de la vie.

Pendant que les Arabes et les Juifs se tournaient le dos et cessaient toute relation amicale entre eux à cause de la situation politique en Palestine, ce couple d'amis a su garder la tête froide et sauvegarder leur lien sacré.

La dissemblance entre les deux personnages était bien réelle, l'un était musulman, l'autre juif. L'un était de culture orientale, l'autre de culture occidentale, l'un combattait l'idée de construire un foyer juif en Palestine, l'autre la défendait.

Cependant leur amitié leur a permis de découvrir les différentes facettes de l'altérité et les a aidés à mieux appréhender la nature humaine. La différence entre eux pouvait conduire à la jalousie, la rancune ou l'orgueil mais grâce à l'acceptation de l'altérité et de la singularité de chacun, elle a été une source d'intérêt et a suscité le désir de découvrir l'autre, l'étranger.

Et le fruit d'une telle compréhension de la différence est une liaison amicale solide, une complémentarité et une joie d'aimer : *« l'amitié fait le tour du monde et nous convie tous à nous réveiller pour la vie heureuse »*⁵.

L'amitié de Josef et Hussain donnait à chacun d'eux l'occasion d'être accompagné dans les moments difficiles. Même quand la mort a frappé, l'ami est resté fidèle :

« Josef Marcus était là lui aussi, de même qu'Irina et son époux Emanuel Bronstein. Marcus ne parvenait pas à détacher ses yeux de la tombe où son vieil ami reposait. Et si s'était dans la mort que l'Arabe et le Juif étaient voués à se retrouver » (p.260).

La fidélité de Marcus n'est jamais prise en défaut, après la mort de son cher ami, Marcus continuait de visiter la famille Shahid pour voir si elle ne manquait de rien :

« je me fais du souci pour vous. J'imagine que la vie n'est pas facile depuis que Hussain nous a quittés.

-vous ne manquez de rien ? Tout va bien ? (...)

-vous êtes sûre ? Parce que, sinon, rappelez-vous, je suis là. Hussein était un frère pour moi » (p.275).

Ainsi, comme nous le démontre ces témoignages d'amitié dans le roman, l'amitié peut durer toute une vie, même avec les personnes les plus « différentes » de nous. Nous avons vu qu'elle pouvait survivre à la divergence de points de vue sur le plan religieux et culturel mais peut elle survivre à un écart significatif entre les statuts sociaux ?

Le Souffle Du Jasmin relate l'expérience d'une amitié née entre deux individus appartenant à deux classes sociales très distinctes. Le premier est un simple fils d'ouvrier, un étranger qui vit en Egypte. Le deuxième est le futur roi d'Egypte.

L'altérité a encore une fois joué le rôle de l'élément qui attire et rapproche dans le roman :

« Antonio Pulli, c'était son nom, émigré italien de la seconde génération. Connaissant le roi depuis presque toujours, son père ayant été responsable de la maintenance du circuit électrique du palais, Antonio l'avait secondé dans sa tâche, et c'est tout naturellement qu'il avait été amené à réparer les jouets du futur roi d'Egypte. On peut dire que de cet instant

⁵ Epicure, sentences vaticanes, 52.

naquit l'amitié entre l'adolescent et l'enfant. Pulli était devenu son ombre, son alter ego, le frère que Farouk n'avait jamais eu » (p.312).

A première vue, seul le devoir semblait pouvoir unir Farouk et Antonio Pulli, mais ceux-là se sont unis par un rapport d'affection et d'intérêt. Ni la différence d'âge, du statut social ou de l'univers culturel n'ont constitué un obstacle dans l'amitié que s'est forgée Farouk et Antonio. Au contraire Antonio était tellement proche de Farouk qu'il était en permanence près de lui. C'était son miroir et la personne en qui il avait le plus confiance.

Les trois sortes d'amitié que nous avons citées ne sont que le symbole de la vigueur intrinsèque de l'altérité positive. Même si d'ordinaire ce sont les points communs qui consolident les liens, dans *Le Souffle Du Jasmin*, les singularités des uns et des autres peuvent être à l'origine des liens d'amitié, ce qui est une forme très importante de l'altérité parce que « *De tous les biens que la sagesse nous procure pour le bonheur de toute notre vie, celui de l'amitié est de beaucoup le plus grand* »⁶.

c) **L'amour facteur d'union des différentes cultures**

Plus intenses que les sentiments amicaux, les sentiments amoureux forts et positifs s'opposent de manière générale à la haine, l'indifférence, la neutralité ou l'apathie.

En tant qu'il renvoie à un profond sentiment de tendresse envers une personne, l'amour est certainement une forme d'altérité positive. En effet, l'amour sous diverses formes agit comme un facteur majeur dans les relations humaines et joue un rôle capital dans la cohésion sociale puisqu'il désigne un fort attachement affectif à quelqu'un allant jusqu'à l'amour passion.

Le Souffle du Jasmin relate plusieurs histoires romantiques où les personnages se livrent à la tentation d'aimer des personnes « étrangères », des personnes venues d'ailleurs, d'autres horizons sociaux et culturels.

Les personnages du roman tel que Dounia l'irakienne et Jean-François Levent le diplomate français défient l'altérité par leur amour ardent et réciproque.

⁶ Epicure, *Maximes fondamentales*, XXVII.

Même si Dounia hésita longtemps avant d'accepter d'entamer une relation amoureuse avec Jean-François, l'amour que lui portait ce dernier et ses déclarations ont fini par la convaincre de lever les barrages mentaux et de profiter de l'amour qui s'offre à eux malgré les différences :

« je vous aime Dounia. Malgré vous, malgré nos différences, je vous aime ; et contre cette fatalité non plus je n'y peux rien (il se tut et la considéra un moment, donnant l'impression de vouloir lire en elle). Moi aussi, je suis un rêveur, figurez-vous. Je me plais à croire que mon amour, ajouté au votre, et à celui de tous les êtres qui s'aiment, serait une manière de vivre et –pour reprendre vos termes- ne pas mourir ensemble comme des idiots » (p.174).

Les propos de Jean-François attestent du pouvoir de l'amour à faire face à l'altérité négative, non seulement dans les relations interpersonnelles mais aussi sur le plan social en général. L'amour ravive l'espoir d'un monde meilleur. Les personnes qui aiment et s'aiment cherchent la paix et aspirent à vivre dans un monde tranquille et heureux.

En plus, aimer ne serait qu'une façon d'avouer son besoin de l'autre, de sa compagnie, de son soutien et de sa présence.

Le philosophe Baruch Spinoza qui s'est penché sur la question affirme que :

« l'amour n'est autre chose que la joie, accompagnée de l'idée d'une cause extérieure ; (...) nous voyons également que celui qui aime s'efforce nécessairement de se rendre présent et de conserver la chose qu'il aime »⁷.

La relation de Dounia et Jean-François Levant confirme les propos de Spinoza : *« une expression de joie presque infantile illumina le visage de Dounia. Elle se lova contre lui. Dix ans de mariage sans qu'à aucun moment ne s'émousse la ferveur qui les liait » (p.).*

Dans *le Souffle Du Jasmin*, une autre histoire d'amour confirme l'hypothèse selon laquelle la différence serait une source d'attrait. A la liaison de Dounia et du diplomate français, s'ajoute d'autres histoires d'amour dont l'altérité des personnages était le principal élément d'attraction. Nous citerons Soliman le fils d'Hussein Shahid, palestinien, musulman attiré par Heidi, Allemande et de confession protestante : *« Soliman Shahid ne faisait donc pas exception. Il avait rédigé quelques vers en secret, quasi clandestinement. Par amour. Elle s'appelait Heidi » (p.203).*

⁷ Baruch Spinoza, *Ethique : amour et totalité*, traduction de Charles Appuhn, Flammarion, 1993.

La différence d'âge est plutôt considérée comme un facteur d'attraction que comme un obstacle. Ahmed Zulficar l'ami de Taymour entretient également une relation amoureuse avec Luella, espagnole et beaucoup plus jeune que lui :

« Il avait demandé à Ahmed Zulficar si la différence d'âge entre Luella et lui n'était pas un peu gênante. Le neveu de feu Zaghoul avait rétorqué d'un haussement d'épaules : que veux-tu en vieillissant, je suis devenu frileux, et j'ai fini par comprendre que c'est la fièvre de la jeunesse qui empêche le reste du monde –dont ton serviteur fait partie- de crever de froid »
(p.324).

Par ailleurs le mariage des couples mixtes, notamment celui de Taymour et Mona ainsi que celui de Farid Lotfi Bey et Amira , témoignent de la capacité d'un grand nombre de personnages du roman à lutter contre les stéréotypes et les préjugés et à se munir de tolérance et d'ouverture d'esprit en acceptant l'altérité et la singularité de chacun.

D'ailleurs la tentative de destruction des stéréotypes et des idées reçues apparaît dans la conversation qu'entretient la famille Shahid.

« -savez-vous ce que ces Allemands sont venus faire à Haifa ?

-tu veux parler de la famille Hoffman ? Questionna Nadia.

-oui on dit qu'il se passe des choses bizarres chez eux. Qu'ils sacrifiaient des animaux.

-c'est stupide ! je croise souvent la femme et sa fille quand je vais au marché. Un jour ils m'ont même invitée à boire un café chez eux, ils sont adorables » (p.40).

Accepter l'altérité de l'étranger et la diversité de ses usages implique que l'on s'abstienne de juger les différences en termes de bizarrerie et de juger les personnes selon des lieux communs sans fondement rationnel. Montaigne nous conseille d'ailleurs de *« froter et limer sa cervelle contre celle d'Autrui »*⁸.

⁸ Michel De Montaigne, *Essais, III, 9*. D'après l'édition en français moderne d'André Lanly, Quarto Gallimard, 2002.

Par ailleurs, Malgré les émeutes, l'instabilité, la crise et l'ambiance chargée de tension annonçant un dérèglement dans les rapports humains, certains personnages, à l'instar de Nadia Shahid, refusent de réunir les personnes différentes par leurs cultures, nationalités ou religions dans la même condamnation ou dans le même mépris.

Ils décident de ne pas suivre l'hystérie collective et de lutter contre la pression extérieure pour garder le contrôle : « *Dieu merci, la démence n'avait pas gagné tous les Arabes, c'est ainsi qu'à Ramlah les trois ou quatre familles juives de la ville furent sauvées grâce à la protection d'amis musulmans qui plaidèrent leur cause* » (p.174).

Nous avons vu ainsi plusieurs formes de l'altérité positive dans *Le Souffle Du Jasmin* qui sont la tolérance culturelle et religieuse, l'amitié, la solidarité, l'amour et la lutte contre les idées reçues et l'agitation collective. Ces formes de l'altérité positive nous éclairent sur la nature des rapports que peuvent entretenir les personnages de notre roman dans le cadre d'une société pluriculturelle et nous prouvent que la différence et l'altérité peuvent être, comme nous le confirmerons ci-dessous, une source d'attrait et de rencontres fructueuses.

2) *L'altérité positive comme source d'attrait, de métissage et d'hybridité culturelle dans Le Souffle Du Jasmin*

Le caractère multiculturel du Moyen-Orient est explicitement mis en avant dans *Le Souffle Du Jasmin*. L'auteur nous y énumère les multiples cultures foisonnantes et nous raconte une cohabitation « heureuse » avant que la guerre ne se déclenche dans la région.

Mais ce qui nous semble plus intéressant encore, relève d'un plus haut degré de l'acceptation de l'autre et de son altérité que la simple cohabitation des cultures.

Le Souffle du Jasmin dévoile non seulement une coexistence des individus différents les uns des autres de par leurs cultures mais également une vraie dynamique d'échanges, un métissage et une hybridité culturelle.

Nous notons que les termes « métissage » et « hybridité » issus de la biologie ont d'abord été appliqués à l'Homme dans un sens péjoratif puis ils ont progressivement cessé de déterminer les différences liées au patrimoine génétique pour caractériser le produit unique du croisement de deux cultures.

Dans son plaidoyer *Pour un monde métis*, Alexis Nouss (professeur de littérature générale et comparée à l'université d'Aix-Marseille) propose de distinguer le métissage comme processus transculturel de l'hybridité comme résultat.

Ainsi dans le domaine des études postcoloniales, l'hybridité désigne communément : « *la création de nouvelles formes transculturelles au sein des zones de contact produites par la colonisation* »¹.

John Hutnyk (professeur des études culturelles et directeur du centre des études culturelles à l'université Goldsmiths à Londres) souligne dans le livre intitulé *Zones de contact : hybridité et diaspora* que dans un usage récent l'hybridité est liée plus largement aux mouvements migratoires :

« *l'hybridité apparaît comme une catégorie commode à sa lisière ou au point de contact de la diaspora décrivant le mélange culturel là où la personne issue de la diaspora rencontre l'hôte, sur la scène de la migration* »².

¹ John Hutnyk, Virinder Kalra et Raminder Kaur *Zone de contact : hybridité et diaspora*, Sage, Londres, 2005.

² Ibid.

Ces deux définitions de l'hybridité sont particulièrement importantes dans notre présent travail puisque cette notion se rattache dans *Le souffle Du jasmin* aux deux situations mentionnées ci-dessus soient la colonisation des forces occidentales et la diaspora de la communauté juive.

A bien lire le roman nous remarquons qu'en effet la domination politique de l'Orient par les puissances occidentales s'est étendue également à la culture.

La période entre 1916-1956 fut pour la culture arabe un moment de grands bouleversements et de remise en question suite au choc provoqué par le contact avec la civilisation occidentale perçue à l'époque comme étant non seulement supérieure techniquement et militairement mais aussi avancée sur le plan scientifique et culturel.

C'est pour cette raison que les exemples suivants démontrant le métissage culturel dans *Le Souffle Du Jasmin* vont sans doute trahir le sens unilatéral de l'emprunt culturel. Cela s'explique par la découverte de la « supériorité » de l'occident et sa considération comme le modèle à suivre.

Cette période va mettre donc en avant un monde arabe qui lui seul s'engage dans le processus de métissage culturel car il traverse une phase où de nombreux valeurs et symboles occidentaux sont considérés comme supérieurs et donc adoptés puis adaptés à la culture locale.

Par ailleurs le métissage culturel désigne le mélange d'influences culturelles distinctes au niveau musical, vestimentaire, linguistique et relatives aux mœurs.

Il est clair que dans notre corpus, le métissage culturel dans lequel se sont engagés les orientaux est consciemment effectué. Leurs choix ont été faits en fonction de leurs goûts et de leurs attirances libres pour certains aspects des autres cultures notamment française, anglaise, américaine et juive, considérées au départ comme « étrangères », mais appréciées par la suite pour la nouveauté qu'elles apportent au quotidien des arabes, à leurs façons de vivre et à leur culture.

Nous pouvons donc qualifier ce métissage culturel de volontaire puisque les changements apportés à la culture de naissance sont faits intentionnellement et délibérément. Le résultat est un brassage et une fusion de deux ou plusieurs cultures.

Le multiculturalisme et le brassage dans le Moyen-Orient décrits par Gilbert Sinoué dans son roman ont favorisé une sorte de mimétisme de la culture occidentale qui se traduit par une adoption de modèles exogènes dans l'habillement et l'ameublement mais aussi dans les traditions et les comportements sociaux.

Nous citerons alors quelques exemples pour mettre en relief les différents aspects du mimétisme et du métissage dans *Le Souffle Du Jasmin* et qui relèvent de la tolérance et de l'acceptation de la culture de l'autre.

Seulement pour des raisons de rigueur nous limiterons cette analyse à deux aspects culturels : l'habillement et l'ameublement car les autres aspects culturels tels que les traditions sont plus saillants dans le deuxième tome du roman.

Même si l'importance accordée aux vêtements varie en fonction des endroits, des individus et des groupes d'âge, nous pouvons affirmer que le vêtement permet à l'Homme de conserver des liens avec le monde extérieur puisqu'il est toujours utilisé pour s'adapter aux besoins environnementaux et sociaux. Il constitue également une forme de communication non-verbale, c'est un moyen tangible pour l'individu d'exprimer ses valeurs personnelles et peut-être même une partie de sa philosophie.

Conscient que l'habillement constitue une valeur importante pour les hommes, l'auteur du roman décrit avec précision la tenue vestimentaire portée par ses personnages. Chose qui nous permettra d'analyser l'acceptation et l'adoption par les orientaux du style vestimentaire des étrangers.

Du côté féminin, Dounia est représentative de la femme orientale et arabe. Elle apparaît dans une séquence dans le roman lors d'une assemblée diplomatique, habillée d'une abaya noire : « *des seins d'adolescente perçaient sous une abaya noire, brodée de fils d'or* » (p.68).

Cette sorte de tunique longue, ample est portée par les femmes orientales dans leur grande majorité ; elle leur permet de ne pas avoir trop chaud sous les rayons du soleil.

Les vêtements vagues et couvrant au maximum sont certainement adaptés au climat du désert mais permettent aussi aux femmes orientales de se conformer aux préceptes religieux et aux traditions.

Ces derniers recommandent aux femmes le port du voile qui se manifeste à tous les moments où une femme doit sortir de la maison ou lorsqu'elle est entourée de personnes qui ne sont pas membres de sa famille.

Donc même si le fait de montrer les cheveux et le cou est fortement réprouvé par la culture arabe et musulmane certaines femmes influencées par la culture occidentale se montrent tête-nue en public. Ce fut le cas de Dounia qui a pris la décision de se dévoiler :

« Tout près de lui venait d'apparaître une femme d'une trentaine d'années, cigarettes à la main, physique étonnant, presque androgyne. Cheveux roux, très courts. Elle avait un cou de cygne sur lequel flottait un visage au teint mat » (p.68).

Dounia portait donc une abaya noire typique des femmes orientales mais influencée par une « nouvelle » culture elle laissa ses cheveux à découvert.

Or la tentation de l'altérité la poussa encore plus loin dans ces choix vestimentaires. Après avoir épousé Jean-François Levent de nationalité française et avoir habité en France, Dounia échangea son abaya noire contre une tenue plus « moderne » : *« elle portait des escarpins à hauts talons. Un chemisier noir...se débarrassa de sa jupe » (p.251).*

A l'instar de Dounia, Mona la cadette de la famille Lotfi, elle aussi figure de la femme arabe et de la beauté du début du 20^e siècle, privilégie les robes longues et les textiles délicats tissés de fibres naturelles comme la soie, le lin et le coton :

« Mona, dix-huit ans, vêtue d'une longue robe en mousseline de soie de pêche, figurait bien la femme orientale : Courbes chaudes, longs cheveux noirs, des lèvres fruits qu'on devinait ; il exhalait d'elle une sensualité empreinte de pudeur et de retenue, ce qui la rendait plus troublante encore » (p.47).

Pourtant Mona, elle aussi influencée par la culture occidentale et sa révolution dans le domaine de la mode vestimentaire, décida de transgresser les règles et le code vestimentaire qu'exige la culture arabe et orientale, en s'exhibant en tenue de tennis en public : *« tu aurais pu te changer avant de revenir à la maison ! Une fille de bonne famille ne s'affiche pas en robe courte » (p.56).*

Mona ne se contente pas de changer ses habitudes vestimentaires et d'en adopter d'autres plus en accord avec la mode occidentale mais elle n'hésite pas également à critiquer le voile, porté selon elle par les paysannes et les analphabètes : *« j'ai dix-huit ans ! Quand vas-tu décider à*

vivre au XXe siècle ? Bientôt, tu me demanderas de porter le voile comme les paysannes qui montent à la ville ! C'est absurde ! » (p.56).

Dans *Le Souffle du Jasmin* le mimétisme sur le plan vestimentaire et l'adoption d'un nouveau look ressemblant de plus en plus au style occidental n'est pas seulement notable dans la vie quotidienne des personnages féminins, il est également présent et saillant dans les célébrations et les mariages notamment celui de Farida la future épouse du roi Farouk.

Bien que traditionnellement la femme orientale reçoive en dot des robes et des parures de la part de son mari, et qu'elle soit couverte le jour du mariage d'une coiffe brodée de pièces en argent, il en est autrement pour la mariée du roi Farouk. Le changement et l'influence de la mode occidentale au Moyen-Orient s'étend à la cour royale. L'occidentalisation dans le domaine vestimentaire est d'autant plus visible quand il s'agit de la tenue portée par la reine de l'Egypte.

En effet, la reine Farida échange la robe traditionnelle brodée contre une robe blanche avec une longue traine et une toilette digne de celles portées par les reines occidentales :

« C'est seulement à ce moment là que la jeune femme fit son apparition, vêtue d'une robe de cour prolongée par une traine de tulle longue de cinq mètres. A son cou étincelait un lourd collier de rubis et de perles ; le visage était entouré d'un voile de dentelle, cadeau de l'impératrice Eugénie à l'une des filles du Khédivé Ismail » (p.292).

Quant aux hommes, selon l'usage dans les pays placés sous le sceau du soleil et aux conditions climatiques difficiles comme c'est le cas au Moyen-Orient, ils portent des chemises longues, les couvrant jusqu'aux chevilles en tissu de laine ou de coton, et des pantalons amples. Les têtes sont coiffées de Keffieh ou de Ghutra (des tissus que portent les hommes et qui couvrent la tête mais laissent le visage à découvert et qui peuvent être agrémentés d'une igal qui les maintient sur la tête).

Les vêtements sont conçus afin de privilégier le confort dans la chaleur désertique du monde arabe. Ils protègent du soleil et des tempêtes de sable mais les personnages masculins du roman ont eux également été touchés par les vagues de modernité occidentales. Plusieurs d'entre eux adoptent un style vestimentaire très différent du style habituel.

Nous décelons cette attirance vers l'altérité et la nouveauté dans la description des habits des personnages : « *le contremaitre sec et digne, moustaches en croc, vêtu à l'européenne avec un veston, un col dur et une cravate noire prénouée* » (p.43).

Il est évident que les personnages du *Souffle du jasmin* ont tenté d'essayer des choses nouvelles sur le plan vestimentaire, le côté pratique des vêtements que portent les occidentaux, la sophistication qu'ils inspirent et la large palette de tissus permettant de se démarquer des autres et de montrer à quelle classe sociale les gens appartiennent, poussent les orientaux à les adopter mais ces derniers ne se détachent pas complètement de leur héritage culturel.

Des accessoires comme le keffieh, la ghutra ou le tarbouch, symboles de fierté et d'identité nationale sont simplement ajoutés et adaptés à la nouvelle tenue.

Plusieurs personnages du roman notamment Abdel Kader El Kylani ou encore Farid Lotfi Bey mélangent les styles dans le désir de suivre la mode mais aussi de pouvoir être reconnus comme membres de la population locale :

« *Vêtu d'un short et d'une chemise grise sous un ample manteau, la tête couverte de keffieh, Abdel Kader aurait pu passer pour un simple chef de clan* » (p.280).

« *Le tarbouch légèrement penché sur le côté, Farid Lotfi Bey, quarante six-ans, bedaine avantageuse sous la chemise de soie ivoire et moustache déjà grisonnante, ouvrit un paquet de cigarettes Simon Artz à bout doré, en tira une et la lissa entre ses lèvres* » (p.49).

Les exemples cités concernant l'habillement et le changement vécu par la population arabe montrent que la nouveauté et l'altérité que rencontrent les hommes peuvent être une source de tentation et d'attrait. Dans certains cas les personnages du roman ont carrément adopté un style différent apporté et porté par les occidentaux. Dans d'autres cas les personnages ont choisi de mélanger les styles, d'essayer le nouveau et de garder l'ancien dans une démarche de métissage.

L'influence exercée par la culture occidentale sur la culture arabe ne s'est pas limitée à la tenue vestimentaire, elle a atteint également l'intérieur des maisons et le mobilier. L'auteur du roman nous représente d'ailleurs les paysages de la réalité quotidienne au sein de laquelle se regroupent les membres de la famille et les amis.

Nous remarquons que l'auteur nous décrit des maisons n'ayant rien à voir avec la domesticité peu encombrée par les meubles et les objets des maisons d'avant, il nous fait plutôt le tableau de maisons ornées à outrance de mobilier importé.

En effet, traditionnellement les maisons arabes sont réputées pour leur simplicité et leur minimalisme. Les murs sont généralement habillés par des photos des membres de la famille et les espaces de vie décorés de différents tissages comme les tapis, les coussins et les toiles. Les motifs géométriques se répandent d'un objet à un autre.

Mais depuis la cohabitation avec les occidentaux et donc avec l'altérité, il en est désormais autrement quant à la décoration de l'intérieur des maisons arabe.

Dans *Le Souffle Du Jasmin*, celles-ci sont fortement imprégnées par le style Louis XVI. C'est un style d'ameublement et de décoration usité d'abord en France.

L'arrivée de cette mode au Moyen-Orient a été bien accueillie par ses habitants. Ces derniers ont beaucoup admiré ce nouveau style qui s'inscrit dans un mouvement européen de retour au classicisme.

Le mobilier de style Louis XVI a attiré les orientaux par les dorures apposées en baguettes ou angles, par ses fauteuils et ses bergères et par un ornement complété par du cuivre et du bronze.

L'intérieur des maisons arabes décrites par Gilbert Sinoué dans son roman reflète ce goût pour un style pourtant si différent de celui adopté pendant des siècles par les orientaux.

Parmi plusieurs exemples démontrant l'adoption du style Louis XVI par les arabes, nous choisissons celui qui regroupe le plus d'éléments décoratifs propres à cette mode :

« Elle invita le palestinien à s'asseoir dans l'un des fauteuils tapissés de velours pourpre. A l'image de la Basse-Egypte, le mobilier frisait l'outrance. Dorures et stuc, rideaux de satin et table de marbre, abat jour de soie. C'était la mode. On retrouvait quasi le même décor dans la plupart des appartements bourgeois du Caire où les bergères, imitation Louis XVI, flamboyaient sous les lustres en faux ou vrai cristal de Baccarat » (p.55).

Il est donc évident que l'écart entre les deux styles, le traditionnel et le « moderne », est grand. Le style Louis XVI est peut-être même inadéquat avec les conditions climatiques du désert, ce qui est d'ailleurs clairement exprimé dans cet exemple :

« *il se sentait mal à l'aise, un peu gauche, planté au milieu de ce grand salon garni de meubles aux dorures excessives, de tapis de soie, de tenture de brocart. Autant d'éléments totalement inadaptés au climat de la région* » (p.43).

Cependant l'appel de la nouveauté s'est montré le plus fort.

Malgré le grand écart des styles vestimentaires et ornementaux, les habitants du Moyen-Orient ont tout simplement su et pu accepter la différence. Ils ont adhéré à l'altérité et lui ont donné de cette façon une valeur positive puisqu'elle leur a permis de s'affirmer, d'apprécier leurs nouveaux vêtements et intérieurs et d'être même créatifs en mélangeant les goûts et les styles pour donner naissance à quelque chose qui n'existait pas auparavant, quelque chose d'hybride : un produit unique né du croisement de deux cultures.

Les habitants du Moyen-Orient, par les choix qu'ils ont effectués, même si cela se résume parfois à décider de porter un costume en l'accessoirisant d'un tarbouch, ont adapté et adopté l'art occidental dans le monde arabe. Ils ont participé à un processus transculturel ; le métissage culturel.

Pour résumer, cette partie intitulée : *L'altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin la passerelle entre les hommes*, nous a clairement aidé à démontrer que l'altérité positive qui émerge par moments dans le roman, a permis de tisser des liens d'amour, d'amitié et de fraternité entre les personnages de différentes cultures. Elle a également permis l'émergence du métissage et de l'hybridité culturels au Moyen-Orient à une certaine époque. Ces deux phénomènes étant considérés par les scientifiques comme positifs nous révèlent l'importance du phénomène qui les a générés c'est-à-dire l'altérité.

Cependant la confrontation avec l'altérité fait que la société qui émerge est de plus en plus métissée. Cela nous pousse à nous poser des questions quant à l'émergence de toutes ces identités qui naissent de ce métissage.

L'hétérogénéité poussera-t-elle les personnages du roman *Le Souffle Du Jasmin* à remettre en question la vision cohérente qu'ils avaient de leur société ? Cette montée du pluralisme identitaire les poussera-t-ils à remettre en question l'identité nationale ?

Mais avant de répondre à ces questionnements, nous pouvons conclure que cette partie nous a permis d'affirmer notre hypothèse de départ selon laquelle l'altérité peut constituer une source

d'attrait et de tentation lorsque les traits similaires sont valorisés et les différences n'ont pas d'effets compromettants ou nuisibles.

Troisième partie

***L'altérité et l'identité dans le souffle du jasmin,
l'indissoluble relation***

III. L'Altérité et l'identité dans *Le Souffle Du Jasmin*, l'indissoluble relation

A. Altérité et identité , deux notions indissociables

Nous avons évoqué, dans notre introduction, le rapport entre l'identité et l'altérité. Nous voulons à présent reprendre cette idée et l'analyser dans le roman *Le Souffle du Jasmin* en essayant de répondre aux questions posées ci-dessus.

Tout d'abord, nous essayerons de revenir sur les définitions des deux notions pour mieux en saisir le sens, et procéder ensuite à une analyse des personnages afin de cerner le lien qu'entretiennent l'identité et l'altérité.

Selon La Grande Encyclopédie Bordas, le concept d'identité en psychologie « *désigne le caractère de ce qui est le même, en tant que le même s'oppose au différent* ».

Même si c'est dans un rapport d'opposition que les deux notions sont présentées, la définition ci-dessus met en relief la relation étroite entre l'identité et l'altérité.

Le psychiatre et écrivain britannique Ronald David Laing appuie cette théorie. Il estime que l' « *on ne saurait réaliser une description fidèle de l'individu sans décrire également ses rapports à autrui, c'est-à-dire l'envisager pleinement dans son contexte* »⁷⁷.

Quant à la notion d'altérité, elle sert selon le docteur togolais Gilbert Dotsé Yigbé (docteur en littérature comparée) :

« *à différencier le moi de l'autre, à séparer ce qui nous est familier de ce qui nous est étranger, à souligner la non-appartenance de l'autre à notre propre groupe. Cette séparation peut nous conduire à consolider ou à redéfinir notre propre identité* »⁷⁸.

⁷⁷ Ronald David Laing, *Soi et les autres*, Gallimard, 1971.

⁷⁸ *La production du savoir colonial : une chasse à la parole africaine, dans les actes du colloque scientifique international sur le thème ; le Togo, 120ans après Gustav Nachtigal.* (Lomé, 27-29 Septembre 2004) ;

Ces définitions nous permettent de déduire que l'identité se définit par référence à l'altérité et vice-versa. L'autre n'est donc pas l'opposé du moi mais le médiateur qui me permet de me connaître.

Nous cherchons alors à travers l'analyse des personnages du roman ce que peut apporter la notion de l'identité dans *Le Souffle Du Jasmin*, non pas en termes d'opposition à l'autre mais en termes de différence positive et de valeur enrichissante.

B. L'Analyse des personnages du roman Le Souffle Du Jasmin, des personnages en quête d'eux-mêmes

A un moment donné de sa vie, l'homme se pose et s'interroge sur son identité : qui suis-je ? quelles sont mes raisons d'être, mes points de départ, mes sources et ma direction dans la vie ? Pour tenter de se connaître et de se comprendre, l'homme cherche ce qui le définit, un métier, des valeurs, des sentiments, une éducation, un savoir ou une religion.

Même si la connaissance et les explorations de ces multiples facettes ne suffisent pas à le définir, l'homme éprouve le besoin d'étudier ces pistes pour essayer de découvrir qui se cache derrière.

Gilbert Sinoué attache une grande importance à cette quête de l'identité. Nombreux sont les personnages du roman *Le Souffle Du Jasmin* qui, arrivés à un moment donné de leur parcours de vie, se posent d'une manière ou d'une autre cette question. La conjonction politique et sociale au Moyen-Orient à cette époque, les stress intenses, les immenses lassitudes physiques et les doutes profonds qu'elle engendre, déstabilisent les personnages du roman et les incitent à revenir sur leur passé pour tenter de discerner leur véritable identité, leur personnalité et les traits qui les caractérisent.

Le romancier lui-même a éprouvé ce mal-être identitaire :

« on arrive en France, on pense être chez soi, bien intégré, puis on devient un grand écrivain (ou un grand chirurgien, dans le cas de Théophane), mais tout cela n'est pas vrai »⁷⁹, « bien sûr qu'il faut s'intégrer, mais ce mot me fait peur car je me demande à quel moment on ne se

⁷⁹ Gilbert sinoué, lors d'une interview avec le journal L'Orient-Le Jour, Carole Dagher, 11/02/2013

désintègre pas en voulant devenir l'autre »⁸⁰ avoue-t-il à une journaliste française lors d'une entrevue à Paris.

Gilbert Sinoué exprime dans la même entrevue, son malaise et la difficulté qu'il rencontre à se définir et à être relié à un pays en particulier :

« où que j'aïlle, je suis out of place, un étranger. Pendant longtemps j'ai pensé que ce n'était pas une souffrance, j'ai voulu jouer la comédie en fait, on trimballe un mal dans les racines. En France, je suis l'Égyptien ou le libanais de service, en Egypte on me demande d'où je viens, et cela me ramène à mon adolescence, à l'époque où mon père et mon grand-père étaient considérés comme des Khawagas, des messieurs (ils avaient fui les massacres de 1860 au Liban et en Syrie), donc pas tout à fait égyptiens. Je suis tout simplement dans un état culturellement schizophrénique. Étonnamment, c'est à un âge avancé, quand on a tout réussi, que ce sentiment revient en force. Or du moment où tu acceptes de reconnaître ta douleur, ça va beaucoup mieux. Je ne veux plus tricher : oui ça me manque. Oui je ne me sens nulle part chez moi ; je suis chez moi partout »⁸¹.

Nous remarquons dans les propos de Sinoué que pour dire qui il est, il a du passer d'abord par une étape très importante, celle de retracer son histoire personnelle, avouer son mal-être, mais aussi se positionner par rapport aux autres. L'auteur décrit son malaise quant au regard des autres. Même si à certains moments de sa vie il ne semble pas s'inquiéter au sujet de son identité, ce sont les gens qu'il rencontre qui endossent ce rôle de questionnement et l'interrogent sur ses origines : *« on me demande d'où je viens »*.

En outre, le regard des autres lui paraît parfois accusateur, et le relie non seulement à son passé mais aussi à celui de son père et son grand-père. Ces derniers considérés comme des khawagas et donc contestés dans leur amour pour leur patrie. Les autres rappellent à l'écrivain cette « tare » et le jugent comme s'il était prédisposé à nier ses origines rien que par le fait d'être lié par le sang à ces « khawagas ».

Gilbert Sinoué remet donc en question son identité parce qu'il appréhende le regard des autres, pour lesquels la fuite de la famille Kassab est considérée comme un acte pouvant se reproduire par Sinoué.

⁸⁰ Ibid.

⁸¹ Ibid.

Dans ce cas, l'identité est doublement liée à l'altérité. L'auteur dans sa prise de conscience de soi, se place face aux autres, à ses contemporains qui traversent sa vie mais aussi face à ses ancêtres. Son questionnement l'invite à se concevoir par rapport aux autres et sous leurs regards extérieurs, dans l'espoir d'arriver à une conclusion plus ou moins satisfaisante et qui peut constituer une réponse gratifiante à ses questions et lui faire accepter son instabilité et son déracinement.

Revenons maintenant aux personnages du roman *Le Souffle du Jasmin*. Le thème de l'identité parcourt en filigrane toute l'œuvre romanesque de Gilbert Sinoué. Grâce à l'analyse des personnages nous avons pu déceler l'importance et la récurrence de la question identitaire. Les personnages principaux tels que Hussein, Farid Lotfi Bey, Taymour, Dounia et bien d'autres se sont tous lancés à un certain moment de leur vie dans une quête de soi suite à des angoisses existentielles.

Hussein Shahid, un père de famille palestinien, propriétaire d'orangeries et d'un maraichage est pris par une inquiétude subite lorsqu'il se met à penser à la présence anglaise et à son commerce :

« soudain très las, il se rassit à son bureau et se prit la tête entre les mains. Quel âge avait-il ? vingt ? Trente ans ou était-il centenaire ? Quelle absurdité que ce calcul du temps inventé par les hommes ! Ne pouvait-on être adolescent dans son cœur et vieillard dans son corps ? Il releva son visage et aperçut son reflet dans la glace accrochée au mur, face à lui. Dans huit jours il aurait quarante-huit ans. Ses joues, son front brûlés par le soleil étaient parsemés de rides, ses yeux, d'un marron sombre avaient conservé la lumière de leur vingt ans.

Il porta sa main à sa poitrine comme pour retenir une douleur. D'où lui venait cette inquiétude ? Depuis que les anglais s'étaient rendus maîtres de la Palestine, tout semblait fragile ! Propriétaire d'orangeries et d'un maraichage près de la ville, entre autres biens, Hussein savait trop combien le sort des petites gens dépendait des caprices des puissants »
(p.24).

L'inquiétude d'Hussein est liée à son travail. Il s'interroge sur son avenir professionnel, c'est ce que Claude Dubar (sociologue français né en 1945) appelle une « crise de l'identité

professionnelle ». Selon lui, la crise identitaire est profondément liée aux transformations qui surgissent au travail.

Dans son ouvrage *la socialisation (construction des identités sociales et professionnelles, 2002, éd. Armand colin)*, Claude Dubar affirme que les individus exerçant des métiers ayant une forte composante identitaire passent par une crise identitaire professionnelle si jamais ils rencontrent un affaiblissement ou un échec professionnel.

En effet Hussein Shahid s'alarme face à la présence anglaise et aux changements qu'elle engendre au niveau de l'activité professionnelle. Son anxiété s'accroît lorsqu'il songe à sa responsabilité envers les paysans qui travaillent pour lui, en cas de déclin de leur emploi.

Il est donc évident que toute identité notamment professionnelle se construit en fonction de l'altérité.

En outre, le questionnement existentiel lié à l'avenir et à l'entrée dans le monde du travail est présent chez Gamal Abdel Nasser à un moment important de sa vie :

« le jeune homme ne pensait à rien, ou plutôt s'efforçait de ne penser à rien. Il se trouvait au carrefour de sa vie et ce n'était pas à la terrasse du café Ma'aloum qu'il méditerait sur son avenir. C'était bien beau d'avoir un diplôme de langue arabe. Mais après ? Comment gagner sa vie ? Dans quel domaine ? » (p.246).

Le personnage Gamel est désemparé, il se demande ce qu'il peut bien faire de sa vie et s'interroge sur la manière par laquelle il pourrait subvenir à ses besoins. Cette « petite » crise d'identité professionnelle surgit généralement au moment de choisir un métier ou de forger un projet de vie.

Ce n'est pas seulement l'inquiétude professionnelle qui génère des situations de crise identitaire. Les personnages du roman *Le Souffle du Jasmin* témoignent qu'une prise de conscience de l'avancement en âge peut être également à l'origine de remise en question. Farid Lotfi Bey, Taymour et Dounia se questionnent sur l'essence de leur être et éprouvent de la peur du vieillissement.

Lotfi Bey angoissé par l'idée des années qui filent est le premier personnage chez qui la conscience du vieillissement devient douloureuse et cela l'entraîne à un questionnement identitaire lié à son âge et à son appartenance :

« D'un geste furtif, il refoula une larme qui enflait dans l'angle des paupières et se retira discrètement vers la véranda. En passant devant la baie vitrée, il croisa son reflet et s'arrêta quelques secondes, surpris par l'image entrevue. Cet homme aux cheveux blancs, à la moustache blanche elle aussi, ce visage labouré de rides, était-ce bien lui ? Lotfi Bey ? Soixante six ans ? Il pensa « déjà ? », hier n'était-il pas ce petit garçon qui, à l'instar de Hicham, soufflait ses bougies avec fierté et insouciance sous les cris de joie de son papa et de sa maman ? Hier ne recevait-il pas sa panoplie de chevalier des mains de Youssef, son grand-père adulé ? » (p.228).

Ce passage nous donne l'impression que Lotfi Bey se réfugie dans ses souvenirs d'enfance pour échapper à la réalité amère de sa vieillesse. Sa propre image reflétée dans le miroir provoque un étonnement. C'est comme si Lotfi Bey s'identifiait à une autre image de lui, une image plus jeune. Les rides et les cheveux blancs le conduisent à une interrogation identitaire : *« était-ce bien lui ? »*.

Cependant le personnage qui pose le plus explicitement cette question de l'identité est Taymour. Il n'y va pas par quatre chemins, il pose l'interrogation initiale la plus directe dans la réflexion sur l'identité *« qui suis-je ? »* : Pendant qu'il se rasait, Taymour saisit son propre regard :

« c'est une rencontre redoutable que celle d'un homme avec son reflet. Car celui-ci possède un pouvoir connu des magiciens, il est doté d'une vie indépendante et, comme le sphinx, pose des questions le plus souvent, commencent par celle-ci :

« --Qui es-tu ?

Taymour fut décontenancé. Voilà près de vingt ans qu'il se rasait devant un miroir ; que lui arrivait-il aujourd'hui ? Peu importait, il fallait répondre.

Il commença à passer la lame sur la joue droite.

--réponds !

--je suis un jeune homme de bonne famille et de bonne moralité. J'ai été un fils aimant et maintenant je suis un mari aimant. Ma femme m'a fait le don de deux enfants. Hicham et Fadel. Je suis député du seul parti d'opposition. Je suis un homme intègre ; j'ai suivi tant bien que mal les préceptes du Coran et je me bats depuis des années pour mon pays.

Le reflet ne paraissait pas convaincu.

--Taymour, hier soir tu as fêté tes quarante ans. Tu t'empâtes physiquement et mentalement. Prends garde, tu es notable aujourd'hui, mais tu risques de tourner bientôt au vieux crouton. (...) je vieillis ; je vais vieillir, tous les jours un peu plus, effrayante perspective » (p.274).

Là encore, l'âge et le spectre de la vieillesse se trouvent derrière cette angoisse qui pourchasse Taymour et qui le pousse à chercher à se définir, à se connaître et à faire une mise au point quant aux accomplissements qu'il avait pu faire jusqu'à présent.

A bien y regarder nous découvrons que le romancier accorde une importance primordiale à l'âge de ses personnages. En effet tous les personnages sont présentés avec un portrait physique et un portrait moral mais Sinoué tient à indiquer avec exactitude leur âge et à actualiser ce détail au fur et à mesure que l'histoire avance.

Cette importance accordée au facteur temporel souligne, encore une fois, le lien entre la notion d'identité et celle d'altérité. En effet, plus le temps passe et plus les personnages ne sont plus les mêmes, ils deviennent autres. Car l'identité personnelle se présente comme un processus d'altération et de construction permanentes. L'identité n'est ni stable ni définitive, elle est le résultat du dynamisme des personnes et de leur perpétuelle évolution. Tout en restant les mêmes, les personnages deviennent des autres.

Cela peut paraître paradoxal mais s'explique par le proverbe issu de la philosophie d'Héraclite « *on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve* ». Les choses sont effectivement en perpétuel changement, le fleuve qui semble toujours identique n'est jamais le même parce que le mouvement produit ses effets et change d'eau régulièrement.

Ainsi les personnages du *Le Souffle du Jasmin* changent et font face à d'autres « soi ». Leur identité se construit, se déconstruit et se reconstruit.

Le passage du temps engendre des transformations et des altérations physiologiques (rides, lassitude, maladie) et morales (maturité, développement intellectuel, fatigue morale) qui amènent les personnages à se rendre compte de leur propre altérité.

Nous remarquons aussi que plusieurs personnages tels qu'Hussein Shahid, Taymour et Jean-François Levent avaient tous plus ou moins quarante ans lorsqu'ils se sont posés les questions existentielles en rapport avec leurs identités.

Gilbert Sinoué semble particulièrement intéressé et peut être même intrigué par ce qu'on appelle communément la crise de la quarantaine. Ses personnages, arrivés au mitan de leur vie prennent conscience du temps qui s'amenuise et s'interrogent sur ce qu'ils ont pu ou pas accomplir jusqu'à présent.

Hussein Shahid avait quarante huit ans lorsqu'il avait fait sa crise identitaire professionnelle, Jean François-Levent en avait un peu moins lorsqu'il se demandait de quel côté il se plaçait : « où vous placez-vous ? Du côté des gentils ? Des méchants ? Dans quel camp êtes-vous à l'aise ? », Et Taymour avait tout juste quarante ans au moment où il se demandait qui il était.

Ce constat nous rappelle le grand détour qu'avait fait Gilbert Sinoué lui-même à cette période précise de sa vie « *un jour j'ai tout arrêté – l'approche de la quarantaine probablement – et j'ai écrit mon premier roman* »¹. Notre auteur fait une déviation étonnante par rapport à son itinéraire initial, à l'approche de la quarantaine comme il dit, il décide de changer de vie et de tourner la page de la chanson pour se lancer dans la littérature « *dans la vie il faut apprendre à changer de route à un certain moment* »² dit-il.

L'heure du bilan semble arriver donc approximativement à quarante ans, c'est là que surgit cette crise du milieu de la vie qui pousse Gilbert Sinoué et ses personnages à se remettre en question et à actualiser les grandes questions : qui suis-je ?, quelle est ma finalité dans la vie ? Et quel en est le sens ?

Ces questions peuvent aboutir comme dans le cas de l'écrivain à une réorganisation des priorités et même à l'accomplissement d'un rêve. Mais dans le cas de Taymour, la première quête identitaire n'a pas été concluante. Il avait cherché à se définir en se rappelant son statut social, son métier, ses qualités, sa relation avec Dieu et son amour pour son pays, mais « *le reflet ne paraissait pas convaincu* ». Taymour se sentait plus que jamais tiraillé entre ses identités multiples. Une deuxième remise en question s'impose alors après quelques années. Ce qui témoigne en fait de l'importance de la question identitaire et de la permanente quête de soi chez les personnages de Sinoué.

Cette fois-ci, ce sont les enfants de Taymour qui l'aident à trouver un certain repère et à affirmer son identité :

¹ Sinoué.fr / biographie.php.

² Ibid.

« *Les circonstances de la mort de Lotfi avaient fait prendre conscience à Taymour de la vanité des choses. Et l'interrogation affrontée un jour devant son miroir, lui revenait plus insistante que jamais : qui es-tu ?*

La réponse il crut l'apercevoir dans les yeux de ses fils. N'avaient-ils pas en eux une parcelle de lui ? » (p.344).

Par ailleurs, nous constatons la présence récurrente d'un élément matériel quelque peu intrigant. Il s'agit en fait de la glace. Nous voulons donc tenter d'expliquer la raison pour laquelle le romancier a tenu à ce que cet objet soit présent lors des moments de remise en question de ses personnages.

Le Souffle Du Jasmin souligne le rapport étroit qu'entretient le miroir avec la question identitaire.

Hussein Shahid, Farid Lotfi Bey ou encore Dounia se sont servi d'un miroir, d'une glace ou d'une vitre pour se lancer dans leur démarche de remise en question. A vrai dire les personnages du roman ne se sont par servi volontairement de ces surfaces qui réfléchissent les images, mais ils se sont plutôt retrouvés piégés par ces miroirs qui ont capturé leurs regards et ont paralysé les personnages dans une position contemplative.

L'image réfléchi par le miroir constitue une interpellation invitant à une remise en question. C'est en réalité grâce à sa capacité de renvoyer une image fidèle, permettant de se voir tel que l'on est avec ses défauts et ses qualités que le miroir est souvent associé à la vérité. Une vérité tant recherchée par les personnages du roman.

En effet, les personnages *du roman, Le Souffle Du Jasmin* en exprimant leur inquiétude en face de la glace, extériorisent leur soi, s'en détachent et le perçoivent dans la distance. Ils s'entretiennent avec un autre soi-même.

Le reflet réfléchi dans le miroir ne se contente pas de le faire parler mais également, comme c'est le cas du reflet de Taymour il s'anime et lui ordonne de répondre à la question, il est représenté comme un personnage à part entière, doté d'une raison et capable d'émettre un jugement : « *le reflet ne paraissait pas convaincu* » (p.274).

Le miroir est donc un objet qui propose une dynamique, en effet, dans le reflet, il joint l'identité et l'altérité.

Le miroir génère la parole et incite les personnages à monologuer ou plutôt à dialoguer puisqu'il instaure une situation d'échange entre la personne et son reflet.

En outre, les dialogues entretenus par les personnages en quête d'identité offrent un examen rétrospectif de la situation. Ils évoquent le passé, et s'intéressent à l'évolution des choses.

Farid Lotfi Bey se remémore son enfance et ses fêtes d'anniversaires passées avec ses parents. Jean-François Levent se rappelle les propos de Dounia, et Taymour voit défiler devant lui toute sa vie, tous ses faits et gestes.

Le miroir rappelle ainsi à l'homme son inconsistance et sa fragilité mais aussi son vieillissement et sa lassitude et le changement de ses traits physiques.

Effectivement, les personnages ci-dessus découvrent dans la glace les marques qu'a pu laisser le temps sur leurs visages et leurs corps.

Mais c'est le personnage de la femme qui est le plus confronté à la vérité du miroir ; en effet, comme le miroir renvoie souvent à la femme, au corps et à la beauté, c'est Dounia l'irakienne qui fut la plus choquée « *des ravages du temps* » :

« Elle hésita, laissa glisser le linge à terre et s'immobilisa, nue, devant la glace.

La sveltesse et la gracilité de ses cuisses n'étaient plus. Ses seins d'ébène, autrefois hauts et remontés, avaient perdu de leur rondeur et de leur fermeté. Elle en fut tout étonnée. A soixante ans, l'heure était donc à la brisure ? Au corps qui se dérobe et se vide de ses charmes ? Un frisson courut le long de son dos. Elle passa lentement un coin de la serviette sous les seins, autour, puis dessus » (p.385).

Le face à face de Dounia avec son reflet dans le miroir, bien qu'il lui rappelât son empâtement physique, cachait quelque chose de plus important. Grâce au miroir, Dounia a su reconnaître la vraie cause de sa mélancolie :

« D'où venait cette mélancolie qui ne la quittait pas depuis des semaines ? De constater les ravages du temps qui passe ? De l'âge qui faisait le siège de sa beauté ? (...) non il ne s'agissait pas d'une affaire de temps qui passe. C'était le manque d'Orient » (p.385).

Le miroir peut être donc un instrument identitaire très utile. Il peut nous expliquer nos états d'âme et nous faire découvrir aussi nos désirs les plus secrets.

En effet, le dédoublement de l'image de Dounia dans la glace a révélé un manque à être et un désir d'union.

Le miroir joue sur une ambiguïté de l'espace, la personne en face est à la fois ici et ailleurs, il allie donc la proximité et la distance. Sabine Melchior-Bonnet l'explique dans son ouvrage *Histoire des miroirs* : « (...) la spécularité entraîne le regard dans un parcours indirect, qui procède par renvois, et par analogies et qui semble attester au sein du visible un « ailleurs » de l'invisible »³.

La question identitaire a poussé Dounia à se contempler dans le miroir, et ce dernier a agi comme un stimulus engendrant, en réponse, une réaction d'orientation incoercible et inconsciente qui la pousse à retrouver ses origines et repartir en Irak. C'est donc pendant la contemplation dans le miroir que s'est exacerbé le désir de Dounia d'une unité avec le Moyen-Orient.

Au final, le miroir entretient un rapport privilégié avec la question identitaire puisque, pour qui sait y lire, il peut devenir un instrument de connaissance identitaire. Il a permis aux personnages de se voir tels qu'ils sont, de reconstruire les traits de leurs caractères, le sens de leurs actes et les tenants et les aboutissants de leurs véritables identités.

Nous notons également que la quête identitaire et la rencontre de soi passent très souvent par les autres.

Ce fut le cas de nos personnages qui, en essayant de se connaître et de se définir se devaient d'évoquer les autres et les rapports établis avec eux.

Hussein Shahid joint son destin à celui de sa femme Nadia et de ses trois enfants. Taymour cherche son identité dans ses rapports matrimoniaux et familiaux, et Jean-François Levent

³ Sabine Melchior-Bonnet, *Pluriel*, Hachette, littérature, 1994, p 114.

doute de lui en se rappelant le commentaire de Dounia sa bien aimée (« *où vous placez-vous ? Du côté des gentils ? Des méchants ? Dans quel camp êtes-vous à l'aise ?* »).

Le miroir met donc en question l'identité de celui qui se regarde et son rapport à l'autre dans une contemplation, qui dans le cas des personnages du *Souffle Du Jasmin* était constructive.

D'autre part, l'auteur semble vouloir mettre en relief le rôle éminent des parents dans la formation de l'identité de leurs enfants.

Gilbert Sinoué révèle au journal canadien CJN qu'il considère ses multiples racines identitaires comme « *un cadeau du ciel* » et affirme que ce sont ses parents qui lui ont transmis « *les valeurs de vie fondamentale* » comme la tolérance, l'importance du dialogue intercommunautaire et le respect des autres cultures et religions.

Sinoué ne se retient pas de faire l'éloge de ses parents et de rappeler leur empreinte dans la construction de sa personnalité et de son identité : « *mes parents m'ont élevé dans un cadre familial laïc où l'amour d'autrui n'était pas un vœu chimérique mais un impératif quotidien* » dit-il.

Ses personnages de fiction démontrent le même attachement face à leurs géniteurs. Comme lui, ils attribuent à l'hérédité et à l'éducation familiale les traits constitutifs de leurs personnalités.

D'ailleurs les enfants d'Hussein Shahid, de Lotfi Bey et de Nidal El -Safi ont tous hérité de leurs parents le courage, la droiture et la loyauté à l'égard de leurs pays. En plus, ils manifestent explicitement l'amour qu'ils portent pour leurs parents : Soliman fils de Hussein promet à son père de ne jamais le quitter : « *pas question père. Jamais je ne te laisserais* » (p.134). Taymour exprime son amour et son admiration pour sa maman :

« *Je t'adore maman ! Te faire du souci alors que j'ai presque vingt et un ans ?*

-*n'est elle pas la plus jolie des mamans ?* » (p.53).

En outre, tous les personnages sont fortement liés à leurs pays natals en particulier et à la terre arabe en général. L'amour et le dévouement à la patrie caractérisent chacun d'eux.

Même si pour une raison ou pour une autre, l'un d'eux quitte son pays, la nostalgie le rattrape et il se voit obligé de revenir à son pays.

Mourad Shahid avait quitté la Palestine pour continuer ses études en Egypte. Les années passées loin de son pays et son mariage avec Mona l'égyptienne ne l'ont pas empêché de retourner dans son pays natal afin d'apporter son aide et son soutien à ses frères palestiniens et de combattre à leurs côtés, comme il l'avait promis à son père :

« *es-tu conscient de l'énormité de ta requête ? Tu voudrais partir ? Quitter ta famille ?* »

L'interrogea Hussein.

-mais pas du tout ! Je reviendrais régulièrement ici » (p.41).

Le sentiment qu'éprouvent les personnages d'appartenir à une nation est considérée en sociologie comme une intériorisation des repères identitaires qui résultent de la prise de conscience des caractéristiques communes à une nation.

Quant à Dounia, sa relation avec le diplomate français et l'instabilité au Moyen-Orient l'ont contrainte de partir en France, mais le mal du pays l'a vite gagnée. Quand son mari lui a annoncé qu'ils partaient à Bagdad : « *une expression de joie presque infantile illumina le visage de Dounia* » (p.236).

C'est l'identité nationale qui est à l'origine de l'attachement des personnages au Moyen-Orient. Mais ce dernier, n'attire pas seulement ses autochtones, les étrangers et les visiteurs eux aussi éprouvent de l'affection pour cette région du monde.

Après des milliers d'année, les juifs y sont retourné : « *les juifs qui reviennent sur la terre de leurs pères et de leurs ancêtres le font parce que celle-ci est toujours restée ancrée au tréfonds de leur mémoire* » (p.88).

Levent se sent chez lui au Moyen-Orient et n'aime pas s'en éloigner longtemps :

« *bien que je sois né dans les régions lointaines du nord, je ne suis pas en Palestine, un étranger à l'étranger* » dit-il (p.119), « *voilà deux semaines qu'il était de retour à Paris et l'Orient lui manquait déjà* » (p.128).

Malgré l'instabilité que vit le Moyen-Orient, les personnages du *Souffle Du Jasmin* préfèrent ne pas le quitter. Cette terre semble conforter leur identité arabe, et leur assure une paix intérieure qu'ils ne trouvent pas en dehors de leurs pays.

Il s'agit en fait de l'identité collective. Les personnages ont besoin des autres, de leurs concitoyens pour construire cette identité. Ils sont semblables aux membres du groupe auquel

ils appartiennent. Mais ils se distinguent également par rapport aux autres, qui ne font pas partie de leur collectivité.

D'un côté, les personnages ont besoin des autres qui font partie de leur cercle social pour répondre au besoin de se défendre face à l'ennemi (juif ou occidental), pour être reconnu dans l'espace social mais surtout pour construire leur identité et revendiquer une définition au sein de la collectivité.

C'est pour cela que le pronom personnel « nous » revient souvent dans les dialogues qui parcourent *Le Souffle Du Jasmin* : « *ne sommes nous pas majoritaires sur cette terre(...)* *Qu'avons-nous à craindre ?* » (p.29).

Le « nous » représente le locuteur et une ou plusieurs personnes constituant avec lui un groupe. Il met en avant le besoin de s'identifier et de se vouloir similaire aux individus du même groupe.

D'un autre côté, les personnages ont besoin des autres dans leur différence pour prendre conscience de leur propre existence puisque la conscience identitaire ne se conçoit que dans la différenciation.

Dans ce cas-là, les personnages accentuent la distance avec les autres en utilisant le pronom personnel « vous » : « *c'est vous et vos coreligionnaires sionistes qui en êtes responsables ! Vous ! Le soi-disant peuple élu* » (p.276).

Ainsi l'identité collective se construit par rapport à l'altérité, dans un aller-retour entre le « je », le « nous » et le « vous ».

Comme nous l'avons constaté chez ses personnages, Gilbert Sinoué accorde beaucoup d'intérêt aux racines et à l'identité nationale. Lui-même a vécu son éloignement du Moyen-Orient comme un déracinement :

« *on m'a arraché à un moment donné, de cette région du monde, cet Orient cosmopolite, avec ses poètes, ses musiciens, l'immense Cavafi grec, moustaki, etc.* » avait-il confié au journal libanais *L'Orient Le Jour*.

Mais cela ne veut pas dire qu'il promeut le particularisme. Bien au contraire tout au long de son roman il met en relief le fait que ni la religion ni la patrie, ni la race ne suffisent à définir

l'identité d'un être. Il affirme « *je suis chez moi partout* », il se dit athée mais l'on retrouve tout près de lui la Bible, le Coran et la Torah.

Quant à ses origines, il est d'ascendance libano-syrienne avec une grand-mère grecque.

Gilbert Sinoué est donc à la croisée des cultures et des chemins, il démontre à travers ses personnages de toutes religions confondues que l'appartenance à une religion ou à une autre n'est en rien déterminant pour l'individu. En effet, l'altérité au niveau des religions, des provenances géographiques et des appartenances politiques n'a pas empêché les personnages de nouer entre eux des relations de fraternité, d'amitié et d'amour.

La différence d'âge ne compte pas non plus pour l'auteur, elle n'a jamais empêché les cœurs des personnages d'aimer. Par exemple, Zulficar et Luella qui formaient un couple avaient une différence d'âge de vingt quatre ans. Selon Sinoué, on peut très bien être âgé et se sentir jeune dans son âme. Suivant cette conception, Hussein Shahid se demande un jour :

« quel âge avait-il ? vingt ? Trente ? Ou était-il centenaire ? quelle absurdité que ce calcul inventé par les hommes ! Ne pouvait-on être adolescent dans son cœur et être vieillard dans son corps ? » (p.24).

Cependant bien que l'écrivain semble ne pas vouloir faire un rapport entre le sentiment juvénile et l'âge de l'individu, ce ne serait pas une hyperbole de dire que les personnages du roman *Le Souffle Du Jasmin* sont hantés par l'âge et le temps qui passe.

Cette crainte du temps qui coule et des années qui filent est très récurrente

Dans la narration de ce roman. Les monologues des personnages ainsi que plusieurs expressions font surgir à maintes reprises cette attention particulière accordée au vieillissement et à la perception du temps.

L'inquiétude qui gagne les personnages principaux lorsqu'ils découvrent les rides qui sillonnent leurs visages et la mollesse de leurs peaux peut cacher une autre inquiétude, celle de s'éteindre : « *qui sait combien de temps le très haut m'accordera de vivre ? le compte à rebours a commencé* » dit Hussein (p.34).

Dans une autre expression, l'auteur procède à un anthropomorphisme de la mort. Il personnifie cette dernière et lui attribue un caractère humain : « *un battement de paupières que*

la durée de nos vies, le temps de s'y accoutumer et déjà une main qui nous indique la sortie. » (p.228).

Le narrateur exprime l'idée de la mort par une double image, la première représente la brièveté de la durée de la vie et la deuxième représente la mort et la fin de l'existence.

Il faut noter que pendant qu'il se posait cette question, Hussein Shahid passait par une crise identitaire professionnelle. Cet évènement décisif et riche en émotions lui donne l'impression que le temps passe vite. Les chercheurs affirment que les émotions et l'attention octroyée à un évènement donné pourrait accélérer le débit du générateur d'impulsion de notre horloge interne et moduler par conséquent notre perception du temps :

« *L'attention portée à un évènement est corrélée à la perception subjective de sa durée* » explique le professeur de pédopsychiatrie Sylvie Tordjman dans son livre *aider les enfants à haut potentiel en difficulté ; repérer et comprendre, évoluer et prendre en charge* ⁴.

Les identités des personnages féminins du roman se sont, elles aussi, forgées et transformées avec le temps surtout que la différence de sexe ne semble pas constituer un obstacle à la distribution des rôles sociaux et historiques importants dans les écrits de Gilbert Sinoué. La femme a peut être une place privilégiée dans ces derniers. Le choix-même de ses thèmes et les titres de ses romans dévoilent cet intérêt pour la femme et plus particulièrement la femme orientale : *L'égyptienne, 12 femmes d'Orient qui ont changé l'Histoire, La fille du Nil, L'ambassadrice, La reine crucifiée, La dame à la lampe*, sont des titres qui confirment la portée de la femme dans les écrits de ce passionné d'Orient.

Dans le souffle du jasmin, ce dernier décrit les héroïnes Dounia et Mona comme des femmes émancipées avec des identités notamment sexuelles affirmées. Il nous donne une image d'elles, différente de celle que nous donne l'occident de la situation des femmes arabes.

Il dit :

« *Il est certain que dans cette région du monde, tout ce qui touche à la sexualité et au désir en général, est bâillonné par l'éducation, la religion, les traditions séculaires. Néanmoins gardons en mémoire que l'un des premiers mouvements féministes de l'Histoire est né en Egypte sous l'impulsion d'une femme – Hoda Cha'araoui -dans les années 20. J'ai donc*

⁴ PU, Rennes, collection Essais, 19 Aout 2010.

voulu à travers les personnages de Mona et Dounia, briser l'image que l'on se fait habituellement de la femme orientale »⁵

En effet, l'écrivain de la saga *Inchallah*, dessine des personnages féminins avec des physiques captivants et des personnalités tout aussi attrayantes.

Et malgré le conservatisme de l'Orient surtout à l'époque que décrit le roman, les figures féminines telles que Mona et Dounia affichent une liberté d'action et une émancipation d'esprit.

Dounia est une femme qui a fait des études de musique en France. Elle y est partie seule, elle a aussi connu Jean-François Levent et a entretenu avec lui une relation amoureuse. C'est une femme qui s'autorise de fumer et qui est au courant des dernières nouvelles politiques à une période où la cigarette et la politique étaient réservées aux hommes.

Mona elle aussi faisait de la musique, elle pratiquait le tennis, et était influencée par Hoda Cha'araoui et son mouvement féministe. Elle revendiquait la liberté des femmes et refusait de se plier aux règles et aux traditions qu'elle jugeait démodées :

« Mona ne cache pas son admiration pour une personnalité qui depuis quelque temps déjà, fait beaucoup parler d'elle en Egypte. Elle s'appelle Hoda Cha'araoui. A presque quarante ans figurez-vous qu'elle a fondé une revue dite féministe de langue française, qu'elle a intitulée L'égyptienne et a créé l'Union féministe » (p.75).

Mona a eu des relations charnelles avec Mourad et était même tombée enceinte avant l'organisation de leur fête de mariage. Mourad le mari de Mona soutien l'idée de l'autonomie et la liberté de pensée et d'expression de sa femme : *« oui, Lotfi Bey, aujourd'hui les femmes sont émancipées » (p.117).*

Dans leurs relations amoureuses et le choix de leurs partenaires, nous observons que les personnages du *Souffle Du jasmin* font relativement preuve de liberté.

En quête de son identité sexuelle et de ses préférences, Taymour s'était livré une fois à une relation avec un jeune homme :

« Il serait bien gardé de lui révéler qu'une fois, une seule, il s'était livré aux amours grecques » (...) dire que cette séquence amoureuse ne fut pas concluante relevait de

⁵ *La méditerranée, centre du monde vital* Le magazine littéraire, entretien du 09/ 07/2010,

l'euphémisme. En tous cas, elle lui avait enseigné qu'à choisir, un corps de femme était ce qu'il préférait » (p.219).

Ainsi l'identité des personnages n'est jamais uniforme ni immuable. Elle se constitue de plusieurs composantes et se transforme continuellement. Le paradoxe c'est que cette instabilité est à l'origine de l'équilibre de l'être humain. L'identité de ce dernier change en fonction des changements qui s'opèrent à l'extérieur.

L'environnement, l'âge, les personnes qu'on rencontre rendent l'identité sujette à la modification et à l'évolution.

Les personnages de Sinoué sont la preuve de la ductilité de l'identité de chacun. L'identité se configure en fonction du regard et de la présence des autres, elle est indissociable de l'altérité et ne peut continuer d'évoluer loin de cette réalité.

Toutes les décisions importantes qu'avaient prises les personnages du roman *Le Souffle Du Jasmin* durant leur vie sont faites par rapport aux autres.

Hussein Shahid a décidé de continuer de travailler malgré la guerre pour subvenir aux besoins de sa famille et pour conserver les postes des paysans. Mourad, son fils, est retourné en Palestine avec l'accord et la permission de son épouse. Dounia a laissé derrière elle son pays qu'elle aime tant pour être aux cotés de Levent.

En outre, la transformation et la mouvance façonnent l'identité des personnages. Ces derniers enchainent les rôles et les identités, Taymour par exemple tour à tour, un enfant aimé et aimant, un adolescent enthousiaste, un amant et un mari fidèle, un père de famille dévoué et un député dans le parti d'opposition.

Les personnages subissent donc une batterie de transformations qui laissent à chaque métamorphose une empreinte et les marquent à tout jamais.

Ils sont eux-mêmes sans être les mêmes.

L'analyse des principaux personnages du *Souffle Du Jasmin* nous a permis de chercher les frontières entre la notion de l'identité et la notion de l'altérité. La conclusion que nous pouvons en tirer c'est qu'il n'existe pas de limites qui mettent à distance ces deux notions.

L'altérité est présente au sein même de l'identité et entretient avec elle une relation indissoluble.

La construction de l'identité est tributaire des autres et du regard qu'ils portent sur nous et l'altérité se constitue par la singularité d'une identité et son originalité.

Nous avons également observé à travers cette analyse l'évolution et la maturité des personnages. La rencontre avec l'autre a engendré une nouvelle forme de construction identitaire, celle-ci marquée par son caractère mobile et multiple.

l'altérité a aidé donc la société multiculturelle dans *Le Souffle Du Jasmin* à trouver une stabilité, une assurance et une tranquillité puisque la construction identitaire n'est pas en elle-même représentative de crise et de rupture comme le démontre si bien le théoricien postcolonial, critique et historien anglais Robert JC Young :

« Aujourd'hui, les identités que l'on déclare mobiles et multiples indiquent peut-être non pas la désappropriation et la fluidité sociales, mais une nouvelle stabilité, une nouvelle assurance de soi et une nouvelle tranquillité. La fixité des identités n'est recherchée que dans des mouvements d'instabilité et de rupture, de conflit et de changement (...). L'hétérogénéité, l'échange culturel et la diversité deviennent alors l'identité auto-consciente de la société moderne »⁶.

Dans le *Souffle Du Jasmin*, la quête identitaire nous semble presque vitale dans la vie des personnages du Moyen-Orient, qui malgré le contexte conflictuel dans lequel ils vivent, continuent de se chercher dans l'espoir de retrouver une paix intérieure au milieu de toute cette agitation. Leur quête identitaire s'avère aussi importante que leur quête de survie.

⁶ Young, *O desejo colonial*, saoPaulo, perspectiva, 2005.

Conclusion

➤ Conclusion:

Au terme de notre réflexion, nous pouvons affirmer l'ambivalence de la perception de l'altérité dans les sociétés multiculturelles dans *le Souffle Du Jasmin*.

En effet notre analyse du roman historique de Gilbert Sinoué a démontré que le rapport à l'autre peut varier selon les situations sociales et politiques et que les sociétés regroupant plusieurs communautés distinctes ou permettant la rencontre entre plusieurs cultures voient se développer en leur sein une multitude de formes de rapports humains allant de l'amitié et l'entente aux conflits et à la discorde.

C'est en constatant cette instabilité des rapports entre les personnages de différentes cultures dans *Le Souffle Du Jasmin* que nous nous sommes demandée : pourquoi et comment l'altérité et la dissemblance entre les hommes pouvaient être à l'origine d'une part, d'une cohésion sociale assurant des interactions enrichissantes et des identités affirmées et d'autre part, d'une tension sociale causant des heurts culturels et des conflits interpersonnels.

Pour essayer de répondre à cette problématique qui nous pousse à chercher les facteurs qui font du rapport à l'autre à la fois une source d'angoisse et de tentation, nous sommes partie de l'hypothèse que l'altérité est perçue comme une source d'angoisse quand les traits différents entre les personnages sont accentués et l'écart ressenti comme une menace. Par contre, elle est perçue comme une source d'attrait lorsque le même est valorisé dans le rapport entre les personnages, et les différences présentes sont jugées comme n'ayant pas d'effets préjudiciables ou attentatoires.

Tout au long de la partie analytique de ce mémoire, nous avons apporté des réponses à nos questions principales et elles se sont avérées conformes aux hypothèses de départ.

Nous avons pu voir dans la deuxième partie de notre mémoire que les relations humaines dans *Le Souffle Du Jasmin* permettaient de distinguer deux formes de l'altérité : une altérité positive et une altérité négative.

Vu que l'histoire du roman s'est déroulée en période de guerre entre plusieurs parties et sachant que les relations humaines sont fragiles et instables surtout quand elles sont sujettes à des tensions externes, nous avons décidé de commencer avec l'altérité négative et de terminer sur l'altérité positive qui exprime la pensée profonde de Sinoué.

Dans ce chapitre, nous avons cherché les facteurs qui faisaient du rapport entre les personnages de cultures différentes, un rapport conflictuel et malveillant.

Nous avons vu dans un premier temps quelles étaient les différentes formes de l'altérité négative dans *Le Souffle Du Jasmin* et quelles conséquences elles pouvaient avoir sur les destins des personnages.

Après avoir analysé les formes pratiques de l'altérité négative, nous nous sommes rendu compte que cette dernière pouvait mener dangereusement les hommes vers des conflits permanents.

Notre analyse nous apprend que l'altérité négative fait naître chez l'homme une xénophobie qui le mènera à produire un discours sur l'altérité, héritier de la rhétorique de l'altérité ayant eu cours dans la Grèce antique.

C'est cette dernière qui a fait l'objet de notre étude dans la seconde section. La rhétorique de l'altérité trouve son origine dans la Grèce antique, et les premières représentations dans le texte *Histoires* d'Hérodote.

Nous avons donc relevé les affinités entre le discours d'Hérodote et celui des personnages occidentaux dans le roman afin de démontrer qu'il n'y a pas ou peu de changement dans le développement des méthodes utilisées pour représenter l'autre sous l'angle de la différence et pointer du doigt la résistance du discours de différenciation ainsi que son rôle dans l'approfondissement de l'abîme entre les hommes venant de différents milieux culturels.

Nous nous sommes ensuite penchée dans la dernière section de la partie consacrée à l'altérité négative aux stéréotypes culturels dans *Le Souffle Du Jasmin* véhiculés par les représentations sociales dans l'idéologie coloniale au Moyen-Orient puisque les événements rapportés dans *Le Souffle Du Jasmin* se déroulent sous l'emprise de la présence anglaise et française, et présents ensuite dans les représentations interpersonnelles à l'origine de la construction du phénomène racial dans le roman.

Le travail effectué dans cette dernière partie nous renseigne sur la dangerosité du stéréotype qui bloque la connaissance de l'autre et qui réveille l'hostilité, voire la haine en incitant l'autre à trouver des opinions négatives préconçues prêtes à resurgir chaque fois qu'il est confronté à l'altérité.

Finally, the analysis that we conducted during the first chapter of the second part titled *L'altérité négative : l'abîme qui sépare les hommes*, allowed us to reach the following conclusion : a negative perception of alterity contributes without doubt to exacerbate conflictual situations between characters from different cultures. We were able to demonstrate that negative alterity led characters and different communities in *Souffle Du Jasmin* to kill each other since the other is represented above all as the enemy against whom one militarily and culturally, the colonizer or the barbarian, the one who is excluded from the group and who threatens disintegration.

We were also able to verify our hypothesis according to which alterity is a source of anxiety and unstable relations when the differences are accentuated and the gap widened by the use of a discourse of differentiation and stereotypes within culturally different communities.

After having analyzed the negative impact of alterity in *Le Souffle Du Jasmin*, we focused on positive alterity in the novel.

In this chapter titled *l'altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin : la passerelle entre les hommes*, we searched for the factors that participated in transforming the difference between men into a positive alterity ensuring an equilibrium within the society of the Middle East in the novel and nourishing the interest of one for the other, thus allowing the flowering of intercultural relations between characters.

We first showed what the different forms of positive alterity were in *Le Souffle Du Jasmin* and what they could offer to the eastern society in terms of improvement of human relations between individuals and communities of different cultural spheres.

This part informed us about the multitude of welcoming relations that can be maintained between characters of the novel within a multicultural society when they adhere to positive alterity.

We therefore discovered that difference and alterity can be a source of attraction and fruitful encounters.

The second sub-chapter, titled *l'altérité positive comme source d'attrait, de métissage et d'hybridité culturelle dans Le Souffle Du Jasmin* revealed that the coexistence of

personnages et des communautés différentes peut aboutir à un échange culturel, un métissage et une hybridité culturelle lorsque les individus adoptent une perception positive de l'altérité et osent le changement et la nouveauté.

A la fin de cette analyse nous avons pu confirmer notre hypothèse selon laquelle l'altérité pouvait constituer une source d'attraction lorsque les traits similaires et le même sont valorisés, lorsque les différences entre les personnages n'ont pas d'effets préjudiciables sur les relations qu'ils entretiennent et lorsque l'autre nous invite à nous lancer dans de nouvelles expériences et nous incite à nous livrer à la tentation de la découverte de l'autre.

Une fois arrivés à ce stade de la réflexion, nous nous sommes demandée si l'hétérogénéité fortement présente dans les sociétés multiculturelles dans *Le Souffle Du Jasmin*, n'allait pas pousser les personnages du roman à remettre en question la vision cohérente qu'ils avaient de leur société, et si la montée du pluralisme identitaire ne les pousserait pas à remettre en question l'identité nationale.

Pour répondre à ce questionnement nous avons consacré la dernière partie de notre mémoire à la question de l'identité et son rapport étroit avec la question de l'altérité.

Pour mieux appréhender ce rapport nous avons procédé à une analyse de certains personnages emblématiques du roman.

Nous avons été à même de démontrer à travers cette analyse que les frontières entre l'identité et l'altérité sont quasi-inexistantes.

Nous avons constaté que l'altérité était présente au sein même de l'identité et que cette dernière se configure en fonction du regard et de la présence des autres.

Nous avons pu constater que l'altérité a aidé la société multiculturelle dans *Le Souffle Du Jasmin* à trouver une stabilité, une assurance et une tranquillité en contribuant à la construction identitaire.

Finalement, malgré les difficultés que nous avons rencontrées au cours de ce travail de recherche, ce dernier nous a permis d'approfondir nos connaissances sur le sujet de l'altérité, de clarifier nos idées et de les communiquer, nous l'espérons bien, de façon logique et rigoureuse, en essayant d'apporter des réponses aux questions initiales.

Mais nous nous sommes rendu compte que le but d'un travail de recherche n'est pas forcément de donner des réponses concrètes mais d'apprendre soi-même et d'essayer de contribuer aux problématiques actuelles.

Notre travail de recherche sur l'altérité nous a offert la possibilité d'élargir nos connaissances sur le sujet. Un sujet qui, désormais, nous passionne et nous donne envie de pousser d'autres portes pour développer encore plus notre travail plus tard.

Pour notre mémoire intitulé : *l'altérité comme source d'angoisse et de tentation dans Le Souffle Du Jasmin*, notre choix du corpus s'est axé sur le 1^{er} tome de la saga *Inchallah : Le Souffle Du Jasmin*, mais il serait plus intéressant de voir ce que pourrait nous offrir le 2^{ème} tome : *Le Cri Des Pierres* concernant le thème de l'altérité, puisque c'est la suite de l'histoire.

En plus, à travers ce 2^{ème} tome nous pourrions peut-être mieux voir déterminer l'essor des personnages du roman après toutes les atrocités qu'ils ont endurées pendant la guerre. Cela nous aiderait donc à mieux cerner la question de l'identité car le 2^{ème} tome s'étend sur une période allant de 1956 à 2001. Un laps de temps assez large pour nous permettre d'observer le développement des personnalités et donc des identités, toujours dans le même contexte de la diversité culturelle et l'altérité.

Notre mémoire nous ouvre alors d'autres pistes de recherche et nous pousse à nous questionner sur la perméabilité ou l'imperméabilité des identités dans les sociétés multiculturelles. Cette question nous intrigue et nous nous demandons pourquoi certaines identités sont perméables à certaines influences qu'exercent les autres sur elles tandis que d'autres identités ne se laissent pas imprégner par l'altérité et la différence ?

Bibliographie

Bibliographie

➤ **Œuvres de Gilbert Sinoué**

1. *Le Souffle du jasmin*, Flammarion, Paris, 2010.
2. *Le cri des pierres*, Flammarion, Paris, 2010.

➤ **Ouvrages sur l'altérité, l'identité et la sociologie**

➤ **Ouvrages théoriques**

1. Amossy Ruth, *Les idées reçues. Sémiologie du stéréotype* (coll. « Le texte à l'œuvre »), Paris, Nathan, 1971.
2. Amossy Ruth, Anne Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Armand Colin, 1997
3. Kerbrat-Orecchioni Catherine, *De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation*, Thèse de doctorat d'Etat, Lille, 1977.
4. Kerbrat-Orecchioni Catherine, *De la sémantique lexicale à la sémantique de l'énonciation*, Thèse de doctorat d'Etat, Lille, 1977.
5. Maingueneau, D. *L'analyse du discours : introduction aux lectures de l'archive*, p.18. Paris, Hachette. 1990.

➤ **Ouvrages sur l'altérité**

1. Ferréol Gilles, Jucquois Guy, *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003.
2. Jodelet Denise, Formes et figures de l'altérité ; un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Margarita Sanchez-Mazas et Laurent LICATA, *l'Autre: regards*
3. Laing Ronald David, *Soi et les autres*, Gallimard, 1971.
4. Sanchez-Mazas Margarita et Licata Laurent, *L'Autre : Regards psychosociaux Saint-Martin d'Hères* : Presses Universitaires de Grenoble, 2005.
5. Stenou, K., *images de l'Autre. La différence: du mythe au préjugé*, Paris, UNESCO, 1998.
6. Todorov Tzvetan, *Nous et les autres, la réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, éd, Le seuil, 1989.

➤ **Ouvrages sur l'identité et la sociologie**

1. Détrie Muriel, *Orient-Occident, la rencontre des religions dans la littérature moderne*, Paris, You Feng, 2008.
2. Fanon Frantz, *les Damnés de la Terre*, les éditions Maspero, 1961.
3. Hérodote, *Histoires*, livre IV, melpomène, texte établi et traduit par E. Legrand, éd, Les belles lettres, Paris, 1943.
4. Huntington Samuel, *le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 2000.
5. Hutnyk John, Virinder Kalra et Raminder Kaur *Zone de contact : hybridité et diaspora*, Sage, Londres, 2005.
6. Jarczyk Gwendoline, *le négatif ou l'écriture de l'autre*, Paris, Philo, 1999.
7. Lebrun Monique, *les représentations sociales : des méthodes de recherche aux problèmes de société*, Paris, les éditions Logiques, 2001.
8. Lévi-Strauss Claude, *Le regard éloigné*, Plon, 1983.
9. Lévi-Strauss Claude, *Race et Histoire*, Gallimard, 1987.
10. Leyens Jacques Philippe, Bourhis Richard Y , *Stéréotypes, Discrimination et Relations Intergroupes*, Mardaga, Liège, 1994.
11. Maalouf Amine, *les identités meurtrières*, littérature et document, 2001.
- 12.** Maucorps Paul Hassan , Memmi Albert, Held Jean-François, *Les français et le racisme*, Payot, 1965.
13. Saïd Wadie Edward , *l'orientalisme : l'Orient crée par l'Occident*, Paris, éd, le seuil, 2005.
- 14.** Sartre Jean-Paul, *l'être et le néant*, Gallimard, 1943.
15. Scheler Max, *Nature et formes de la sympathie, contribution à l'étude des lois de la vie affective*. Payot et Rivages, 2003.
16. Spinoza Baruch, *Ethique : amour et totalité*, traduction de Charles Appuhn, Flammarion, 1993.
17. Spinoza Baruch, *Ethique : amour et totalité*, traduction de Charles Appuhn, Flammarion, 1993.

Sommaire

Sommaire

Remerciement

➤Introduction	1
<u>I. Pour une définition opérationnelle de l'altérité</u>	9
A. <i>l'altérité à la lumière des sciences humaines</i>	9
1) <i>L'altérité en sociologie</i>	10
2) <i>L'altérité en psychologie</i>	12
a) <i>Chez les grecs</i>	14
b) <i>Selon Max Scheller</i>	16
c) <i>Kant et le « devoir de reconnaissance » d'autrui</i>	17
d) <i>Sartre : le regard de l'autre comme révélation de mon être</i>	17
B. <i>Autrui en morale et en politique</i>	19
II. <i>Ambivalence de l'altérité dans le roman Le Souffle du Jasmin</i>	23
A. <i>L'Altérité négative ; l'abîme qui sépare les hommes</i>	24
1) <i>Les différentes formes de l'altérité négative dans le Souffle Du Jasmin</i>	26
a) <i>L'intolérance : l'ennemi d'une bonne compréhension de la différence</i>	26
b) <i>Mépris et complexe de supériorité : négation du vivre-ensemble</i>	29
c) <i>La religion : un autre prétexte d'intolérance envers autrui</i>	34
d) <i>Le Racisme : exclusion sociale et culturelle de l'autre</i>	36
e) <i>Affrontement du même et de l'autre et revendications territoriales</i>	41
2) <i>La rhétorique de l'altérité négative : une constante depuis Hérodote</i>	50
a) <i>L'usage des propos généralisants et la stigmatisation de l'autre</i>	52
b) <i>Le regard exotique, mise à distance de l'autre</i>	54
c) <i>La supériorité de la langue grecque et occidentale</i>	57
d) <i>L'armement : signe de puissance des uns et d'infériorité des autres</i>	58
e) <i>Le régime politique pour marquer l'altérité négative</i>	59
f) <i>Le rejet du nomadisme et de la singularité du rapport à l'espace</i>	60
3) <i>Les Stéréotypes Culturels dans Le Souffle Du Jasmin ; Le Filtre Qui Bloque La Connaissance</i>	65
a) <i>Le rapport à l'autre et les représentations sociales dans l'idéologie coloniale</i>	69
b) <i>Catégorisation et mise en altérité dans les relations interpersonnelles</i>	74
b.1. <i>Nous et les autres : l'endogroupe et l'exogroupe dans Le souffle Du Jasmin</i>	74

<i>b.2. Le répertoire lexical et la nomination de l'autre.....</i>	<i>77</i>
<i>b.3. Le procédé de réification.....</i>	<i>78</i>
<i>b.4. L'implicite du langage diplomatique.....</i>	<i>80</i>
<i>b.5. Les figures de style et la verbalisation de l'autre.....</i>	<i>81</i>
<i>B.L'Altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin : La passerelle entre les hommes.....</i>	<i>84</i>
<i>1)Les différentes formes de l'altérité positive dans Le Souffle Du Jasmin.....</i>	<i>85</i>
<i>a) La Tolérance et le respect des libertés des autres.....</i>	<i>85</i>
<i>b) L'amitié et le partage des expériences.....</i>	<i>89</i>
<i>c) L'amour facteur d' union des différentes cultures.....</i>	<i>93</i>
<i>2)L'altérité positive comme source d'attrait, de métissage et d'hybridité culturelle dans Le Souffle Du Jasmin.....</i>	<i>97</i>
<i>III.L'Altérité et l'identité dans Le Souffle Du Jasmin, l'indissoluble relation.....</i>	<i>106</i>
<i>A. Altérité et identité , deux notions indissociables.....</i>	<i>106</i>
<i>B. L'Analyse des personnages du roman Le Souffle Du Jasmin, des personnages en quête d'eux-mêmes.....</i>	<i>107</i>
<i>➤ Conclusion:.....</i>	<i>126</i>
<i>➤ Bibliographie.....</i>	<i>131</i>
<i>➤ Sommaire.....</i>	<i>134</i>